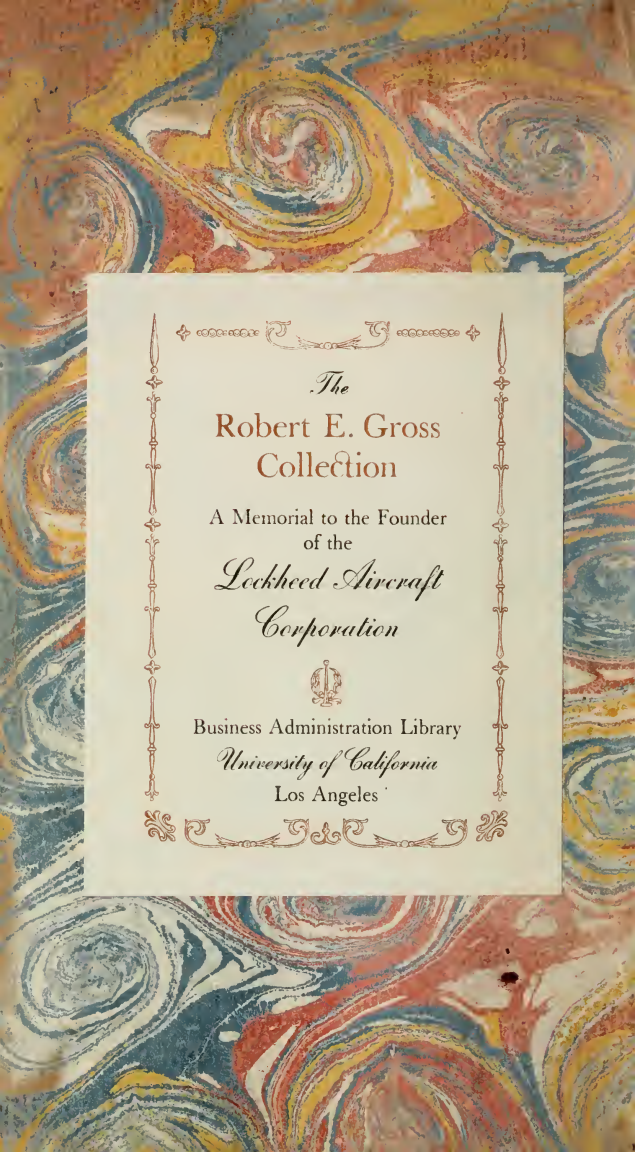
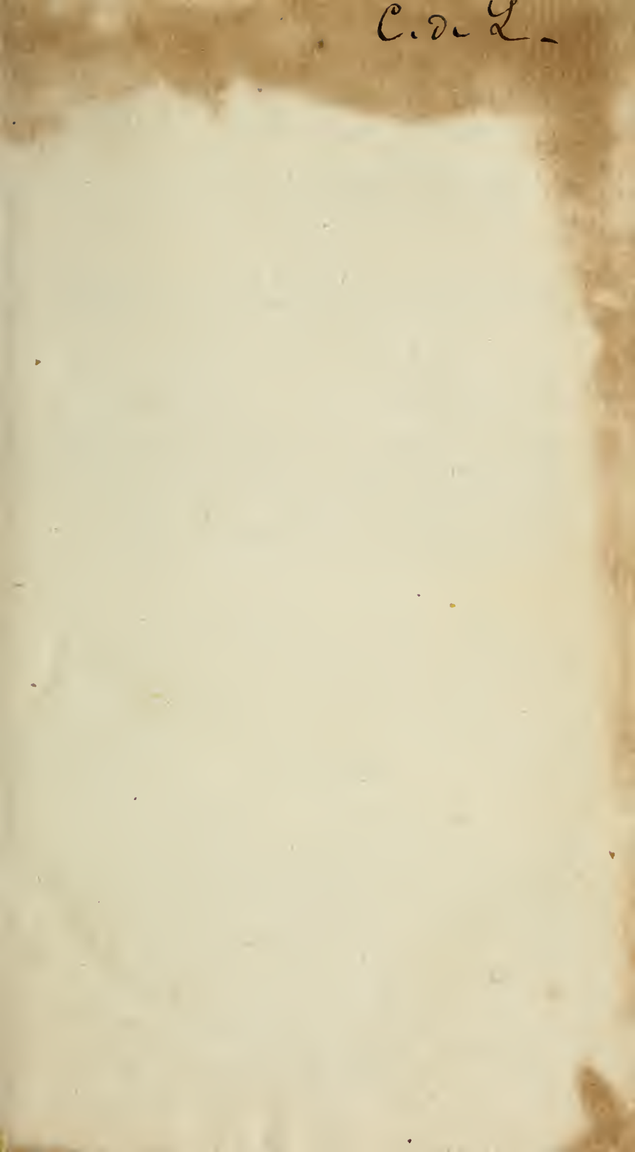



The
Robert E. Gross
Collection
A Memorial to the Founder
of the
Lockheed Aircraft
Corporation
Business Administration Library
University of California
Los Angeles




C. de L.

HISTOIRE
DU COMMERCE
ET
DE LA NAVIGATION
DES PEUPLES
ANCIENS ET MODERNES,

OUVRAGE divisé en deux Parties, dont la premiere contient l'Histoire politique du Commerce des Anciens ; & la seconde, l'Histoire générale du Commerce chez les Peuples modernes.

PREMIERE PARTIE.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

Chez
- DESAINT & SAILLANT, rue S. Jean de Beauvais.
- DURAND, rue du Foin.
- VINCENT, rue S. Severin.
- DUCHESNE, rue S. Jacques.

M DCC LVIII.



HISTOIRE
POLITIQUE
DU COMMERCE
ET
DE LA NAVIGATION.

CHAPITRE TREIZIEME.

Des Macédoniens.

PARMI les puiſſances de la Gréce, Athènes ſeule étoit livrée à l'eſprit de domination : toutes les autres ne ſongeoient qu'à ſe maintenir ; les unes, par le commerce ; d'autres, par les armes ; d'autres enfin, en empruntant de

leur politique, ce qui leur manquoit de forces réelles. Ces dernieres n'ayant aucune relation au ſujet que je traite, & n'étant pas d'ailleurs fort conſidérables, je me diſpenſerai d'en parler.

Les principales villes qui embraſſerent le premier moyen de conſervation, furent Corinthe, Corcyre, Sybaris, &c. Celles qui ne ſongerent à ſe ſoutenir que par les armes, furent Sparte, Thebes, Crotone, l'Œtolie, & la Macédoine. Ainſi la Gréce, compoſée de nations auſſi diſtinctes par la forme de leur gouvernement, que par les maximes, qui en étoient la baſe, eût été un tableau raccourci du reſte de l'univers, ſi le deſpotiſme avoit pu s'introduire dans quelque partie; mais au ſeul mot de liberté, les

plus grands troubles étoient pacifiés : on voyoit les ennemis les plus animés les uns contre les autres, oublier tout motif de haine, s'armer de concert pour la cause commune, & tous les Grecs ne former plus qu'une seule nation, pour ainsi dire.

Cette espece de pacte national dura long-temps, & parut se soutenir, jusqu'au moment que les Romains absorberent la Gréce dans l'immensité de leur puissance; mais l'or de Philippe avoit éteint bien auparavant ce feu conservateur, je veux dire, l'amour de la liberté : il avoit préparé les voies au despotisme, en préparant les esprits à recevoir le joug; de maniere que la forme du gouvernement de la Macédoine, fut une des principales causes

de l'afferviffement de la Gréce. Une république n'en eût pas conçu le projet, ou ne l'eût pas exécuté ; il falloit un roi pour y réuffir.

Jufqu'à Philippe, les Macédoniens ne s'acquirent pas une grande célébrité. Ce peuple, dont le pays étoit borné à l'orient par la mer Égée, & à l'occident par la mer Adriatique, avec d'excellens ports, ouvrages de la nature, fur l'une & l'autre de ces mers, ce qui par conféquent lui ouvroit d'un côté le commerce de la Perfe, du Pont-Euxin & de la Gréce ; de l'autre, celui de l'Italie, de la Sicile, &c. Ce peuple, dis-je, ne profita point de fes avantages à cet égard, & négligea la navigation au point, qu'il vit tranquillement les Illyriens,

& quelques colonies grecques, s'établir ſur les côtes de la mer Adriatique, & les Atheniens, qui tiroient une grande partie de leurs bleds & des denrées utiles, de la Macédoine, fonder ſur les côtes de la mer Égée, Chalcis, Therme, Olynthe, Potidée, Stagyre, Amphipolis, &c.

Les Macédoniens d'alors ne penſerent pas ſans doute, qu'en ſe laiſſant enfermer ainſi de tous côtés par des étrangers, c'étoit ſe préparer des guerres continuelles; mais ils ne tarderent pas à s'en appercevoir, & bientôt ces nouveaux habitans chercherent à reſſerrer de plus en plus dans l'intérieur du continent, ceux dont ils venoient d'uſurper une partie des poſſeſſions. Chacune de ces villes étoit une pe-

tite république indépendante. A des yeux qui regardoient la monarchie comme antipathique à l'humanité, tout monarque paroissoit un tyran odieux, & ses sujets n'étoient que des barbares, qui ne meritoient pas de jouir des biens de la nature, puisqu'ils n'avoient pu conserver le plus précieux de tous. Tels étoient les préjugés enfantés dans la Gréce par le mot de liberté. Il est aisé de voir combien de haines, de divisions & de guerres, ils devoient faire naître entre des peuples, dont la forme du gouvernement étoit si différente, sur-tout si l'on y ajoûte encore les motifs de l'intérêt. Les Macédoniens obligés d'ailleurs de se défendre contre les Scythes, les Thraces & tous les peuples du nord, qui

cherchoient ſans ceſſe à briſer la barriere qui les retenoit, ſouvent en proie aux guerres civiles, qui s'élevoient preſque toujours à chaque mutation de ſouverain, faute d'avoir des loix claires & ſtables ſur les droits de ſucceſſion à la couronne. Les Macédoniens, dis-je, devinrent néceſſairement belliqueux; mais loin de devenir conquérans, ils ne purent pas même ſe remettre en poſſeſſion de ce qu'ils avoient cédé trop facilement aux colons de la Gréce. La plûpart des guerres qu'ils avoient à ſoutenir, n'entretenoient que le courage & l'endurciſſement à la fatigue, ſans les inſtruire dans l'art militaire.

Une nation qui ne ſait que braver le péril, & qui ne connoît point la diſcipline, eſt peu re-

doutable. Ses entreprifes ne font que des irruptions, dont l'effet eft paffager. Les Grecs avoient à cet égard une fupériorité décidée fur les Macédoniens, & cette fupériorité eft tout, pour ainfi dire. Cependant fi ces guerres ne pouvoient former des officiers à l'Etat, elles difpofoient les peuples à devenir un jour des foldats invincibles. En effet, les Macédoniens fembloient n'attendre qu'un chef, qui fçût commander & fe faire obéir. Il parut enfin.

Philippe nourri chez les Thébains, avoit appris la guerre fous Epaminondas, ce grand capitaine, qui n'eut, pour ainfi dire, d'autre maître dans cette fcience, que fon propre génie. Philippe avoit toutes les qualités requifes pour être à la fois un

grand Général, & un excellent Politique : les leçons d'Epaminondas firent éclore ses talens pour la guerre : les circonstances développerent son génie pour les affaires. De retour dans ses Etats, il donna tous ses soins à former ses troupes sur les principes qu'il avoit reçus. Ses sujets n'avoient conservé de leur férocité, que ce qu'il en faut pour devenir invincibles, & le devinrent en effet. C'est ainsi qu'on a vu de nos jours le Czar Pierre se faire des soldats & un peuple nouveau, dont les progrès journaliers perpétuent la mémoire du législateur, & lui assurent l'immortalité. Mais le roi de Macédoine avoit autant de force & de vaste dans le génie qu'Alexiovitz, & plus de souplesse.

Ce prince, qui ſe trouvoit trop reſſerré dans ſes Etats, oſa former le projet de ſoumettre la Gréce, pour aller enſuite dompter l'Aſie. Le premier obſtacle à ſurmonter, étoient les colonies Atheniennes qui bordoient la Macédoine, & qu'aucun de ſes prédéceſſeurs n'avoit pu réduire par la force. Philippe y joignit l'adreſſe, & réuſſit. Les Atheniens, qui pour lors avoient l'empire de la mer, pouvoient à tous momens rompre ſes meſures, & faire avorter ſes projets. Ce prince profita de l'éloignement pour la guerre, qui s'enracinoit tous les jours chez eux de plus en plus; & à force de traités & de promeſſes, qu'il exécutoit rarement, il arrêtoit leurs ſecours, ou les retardoit de ma-

niere à les rendre inutiles.

Cependant ces colonies étoient encore aſſez puiſſantes pour ſe défendre, indépendamment de la protection d'Athènes, en réuniſſant leurs forces contre l'ennemi commun. Le roi employa toutes les reſſources de la politique pour empêcher que cette ligue n'eût ſon exécution. Il envoya par-tout des émiſſaires ſecrets, avec ordre de ne rien ménager pour ſéduire les orateurs, & trouva en eux des partiſans d'autant plus utiles, que l'éloquence, dans ces petites républiques, étoit ordinairement la meſure du crédit. Par eux il étoit inſtruit de ce qui s'y paſſoit; ils traverſoient en ſecret tous les projets formés contre lui; & lorſqu'une de ſes entrepriſes écla-

toit, ils ſuſpendoient les réſolutions du peuple ſur les moyens de défenſe, aſſez de temps, pour qu'il ne reſtât plus que celui de ſe ſoumettre au vainqueur. Enfin le roi, qui n'épargnoit rien pour déſunir ces colonies dont l'enſemble eût été trop redoutable, ſembloit quelquefois prodiguer ſes tréſors à l'une de ces villes, & lui cédoit même des terres qui étoient à ſa bienſéance, bien certain de les reprendre, auſſi-tôt que ſes préparatifs, qu'il avoit l'art de dérober toujours aux yeux les plus intéreſſés, le mettroient en état d'exécuter ſes deſſeins. Avec Philippe, un traité étoit un piége, dont il falloit ſe méfier, & un don étoit, pour ainſi dire, une déclaration de guerre. Je ne prétends pas juſti-

tifier tous les moyens dont il ſe ſervit pour remplir ſes vues ; mais on ne peut nier qu'il n'ait été l'un des hommes les plus habiles dans l'art de gouverner.

Cependant lorſque ce prince ſe fut rendu maître de quelques-unes des colonies établies ſur les côtes de la Macédoine, au lieu de ſe faire une marine, comme il le pouvoit aiſément, s'il l'eut voulu, au moyen de laquelle il auroit intercepté tous les convois & tout le commerce d'Athènes, il ſe contenta d'armer quelques vaiſſeaux en corſaires. Une flotte telle qu'il la falloit, eût trop éclairé la Gréce ſur ſes projets, & il ne pouvoit l'équiper, ſans altérer ſes forces de terre, qui lui parurent préférables : d'ailleurs l'empire de la mer étoit aſſez indifférent à

un monarque, qui négligeant le commerce, & le craignant peut-être, ne ſongeoit à s'enrichir que par ſes conquêtes. Telle étoit la politique de Philippe, qui fut conſtamment ſuivie par tous ſes ſucceſſeurs.

Ce prince ayant obligé les Atheniens à le reconnoître pour Généraliſſime des Grecs, ainſi qu'il y avoit forcé les autres peuples de cette contrée, à la réſerve des Lacédémoniens & des Œtoliens, qui ne voulurent jamais lui donner ce titre, & qu'il ne put y contraindre, il ſembloit qu'une marine lui devenoit indiſpenſable, pour en impoſer aux mécontens ; mais il n'augmenta point le nombre de ſes vaiſſeaux : il ſe contenta de le laiſſer craindre à la Gréce conſ-

ternée de se voir un chef, qui, si on le forçoit de mettre une marine sur pied, pouvoit, après lui avoir ôté sa liberté, lui enlever encore son commerce, le seul bien qui lui restoit. Ainsi la politique de Philippe étoit de paroître oublier ce moyen d'asservir encore plus des peuples qu'il avoit forcés de lui obéir, & celle des Grecs, de ne l'en pas faire souvenir.

Tel étoit l'état des affaires, lorsque Philippe mourut, & laissa à son fils Alexandre, un royaume dégagé de l'espece de ceinture dont il étoit environné, au moins du côté de la mer Égée, des trésors considérables, des troupes avec lesquelles on pouvoit tout entreprendre, de vastes projets bien combinés, un modele à sui-

vre dans leur exécution, & le chemin ouvert à la monarchie universelle, ainsi qu'à l'immortalité. En effet Alexandre, en montant sur le trône, n'avoit, pour ainsi dire, qu'à choisir par quel côté il vouloit commencer la conquête du monde ; mais ce prince, instruit par son pere dans l'art de gouverner, embrassa les mêmes vues, adopta les mêmes principes, regna avec plus d'éclat, quoiqu'avec bien moins d'adresse & de génie, & se couvrit de la gloire que Philippe avoit tissue.

Alexandre, en se déterminant à soumettre d'abord la Perse, conquête à laquelle les guerres de Xerxès pouvoient du moins servir de prétexte, & que son prédécesseur sembloit avoir mar-

quée, comme la premiere à laquelle il dût ſonger ; Alexandre, dis-je, ſembloit devoir n'être occupé qu'à faire conſtruire des vaiſſeaux dans ſes ports, & qu'à ſe former des troupes maritimes, comme ſon pere s'étoit formé des troupes de terre. Mais la même politique & les mêmes raiſons ſubſiſtoient : néanmoins il équipa quelques vaiſſeaux pour cette expédition, mais en petit nombre ; & ils ne faiſoient qu'une foible partie de ſa flotte, compoſée d'ailleurs des contingens fournis par les autres puiſſances de la Gréce ; au lieu que ſon armée de terre, à la tête de laquelle il ſe mit, n'étoit compoſée, pour la plus grande partie, que de Macédoniens. Enfin ce prince s'étant rendu maître de Milet, fut tenté

de permettre à ses sujets de s'adonner au commerce & à la navigation; cependant après y avoir bien réfléchi, il rompit au contraire sa flotte, & ne garda que les vaisseaux des Atheniens pour le transport de ses machines de guerre.

La politique de Philippe avoit changé la face de la Gréce. Le courage & la fortune d'Alexandre changerent la face de l'Asie, & produisirent dans le commerce la plus étonnante révolution. Tyr fut prise & détruite ; ses richesses immenses ne purent la défendre. L'Egypte étoit depuis long-temps sous la domination des Perses. Les Egyptiens à la vérité avoient tenté plusieurs fois de secouer leur joug, quelque léger qu'il fût. Une monarchie dont les fondemens sont aussi solides, peut

tomber par les vices qui s'y introduisent ; mais les peuples conservent encore long-temps après sa chute, avec le désir de se relever, au moins une partie de ce qu'il faut pour y réussir ; & ces dernieres facultés, toujours impuissantes, ne sont peut-être qu'un malheur de plus. Tous les efforts des Egyptiens avoient été inutiles ; & dégoûtés de sacrifier sans cesse à la réconstruction d'un édifice qui ne pouvoit plus se soutenir ; ils commençoient à se consoler de la perte de leur gloire dans le sein des délices, que leur procuroit le commerce ; par conséquent les rois de Perse avoient le plus grand intérêt à l'étendre : aussi favorisoient-ils les Grecs établis à Naucratis, le plus qu'il leur étoit possible. Alexandre parut :

l'Egypte fut ſoumiſe. Ce prince, en la parcourant, paſſa à Rhacotis. Vis-à-vis de ce lieu, & à très-peu de diſtance, la petite iſle de Pharos s'élevoit dans la mer. Les avantages de cette ſituation, pour le commerce, qu'il vouloit rendre de plus en plus dominant dans cette contrée, le fraperent. Il fit joindre l'iſle de Pharos au continent, & conſtruire une nouvelle ville qui, de ſon nom, prit celui d'Alexandrie, & qui devint bientôt le centre du commerce du Levant.

La conquête entiere de la Perſe, toute vaſte qu'étoit cette monarchie, ne pouvoit ſuffire à un prince qui ſe plaignoit de ce que le monde avoit des limites. Il paſſa dans les Indes, les ſoumit, & fonda ſur les rives de la plupart

des fleuves conſidérables, principalement ſur celles de l'Indus[a], des chaînes de colonies grecques, qui, placées de diſtance en diſtance, étoient à portée de ſe ſecourir mutuellement, & qui par conſéquent devoient contenir les peuples vaincus dans l'obéiſſance. Il s'embarqua lui-même ſur l'Indus, avec une partie de ſes troupes; & lorſqu'il voulut retourner en Perſe avec le reſte de ſon armée, il ordonna à Néarque de deſcendre ce fleuve, juſqu'à ſon embouchure dans l'océan, de naviger dans cette mer, & de remonter par le golfe Perſique juſqu'à l'embouchure du Tigre, où il devoit le joindre.

Néarque, après une navigation de dix mois, arriva à Suze: il y trouva ſon maître donnant des

fêtes à ſon armée. Le roi s'embarqua ſur l'Eulée, deſcendit juſqu'au golfe Perſique, & remonta juſqu'à Babylone par l'Euphrate, dont il avoit fait détruire les Cataractes. Les Perſes, qui craignoient les incurſions des Arabes, en avoient rendu par ce moyen la navigation impraticable, comme on l'a déja vu. Alexandre au contraire méditoit la conquête de l'Arabie; en conſéquence il l'avoit fait reconnoître avec ſoin; & ſur tout ce qu'on lui avoit rapporté de l'Arabie heureuſe, il projettoit d'y établir le ſiége de ſon empire. D'ailleurs ce prince, dont on voit clairement que le deſſein étoit de tourner vers le commerce, toutes les idées des peuples qu'il avoit ſoumis, comme le moyen le plus ſûr de les

tenir assujettis, étoit bien éloigné de laisser subsister tout ce qui pouvoit interrompre la communication des provinces qui composoient ses vastes états.

Si Alexandre se donnoit tant de soins pour fortifier de plus en plus le goût du commerce chez ses nouveaux sujets, par une suite de la même politique, ce prince tâchoit d'en détourner ses Macédoniens, sans cependant paroître le leur défendre. Il vouloit bien les voir s'enrichir; mais il ne vouloit leur voir d'autres richesses, que celles qui étoient le prix de la victoire. Il vouloit même que ses troupes fussent toujours prêtes à les sacrifier sans regret, dès qu'il s'agissoit de marcher à l'ennemi & d'acquérir de la gloire. Alexandre savoit distin-

guer ſes ſoldats parmi ſes peuples. Jamais conquérant ne donna tant de conſidération à ſon militaire. On eſt étonné de voir les plus grands de la Perſe venir faire leur cour, & apporter des préſens, je ne dis pas aux officiers de ſon armée, mais à de ſimples Argyraſpides. Cela eſt incroyable dans nos mœurs, & ne parut pas extraordinaire, même dans la Perſe, où le gouvernement avoit toujours été militaire. C'eſt ainſi que ce prince entretenoit l'émulation, le courage, l'amour de la gloire, & la diſcipline parmi ſes anciens ſujets, qu'il honoroit toujours du titre de ſes compagnons. Ces ſentimens euſſent été bientôt altérés, & enfin détruits par l'eſprit de commerce. Alexandre en détourna les Macédoniens, en leur montrant

trant les richeſſes des peuples commerçans, toujours prêtes à tomber entre leurs mains, quand ils le voudroient.

L'immenſité de ſes Etats força pourtant ce prince à établir une marine. Maître d'une partie de l'Europe & de toute l'Aſie, il eût été impoſſible de contenir tant de peuples, ſans avoir au moins une flotte qui croiſât continuellement du Pont-Euxin, dans la Méditerranée ; mais cette marine fut ſeulement militaire, & jamais marchande.

Cependant lorſqu'Alexandre mourut, il ſembloit commencer à s'écarter des maximes auxquelles il étoit redevable de ſes ſuccès. Il avoit adopté l'habillement & la ſomptuoſité des Perſes : ſes troupes avoient oſé en murmurer

hautement. Je ne ſçais ſi c'étoit en lui un trait politique. Si l'on en croit les hiſtoriens, il étoit bien éloigné d'avoir perdu l'eſprit de conquête : ſelon eux, il méditoit depuis long-temps les plus vaſtes projets, & ſe préparoit à les exécuter ; mais peut-être la mort vint-elle à propos pour favoriſer cette opinion, & lui laiſſer toute ſa gloire.

Choſe ſinguliere : la mort d'un prince qui avoit inondé de ſa puiſſance une ſi grande étendue de pays, remit la Macédoine dans le même état où elle étoit à la mort de Philippe. La poſſeſſion de la Perſe & des Indes ne fut pour elle qu'un ſonge, dont l'illuſion finit avec la vie du vainqueur. Alexandre, pendant ſon régne, avoit négligé l'affaire la

plus importante de toutes, je veux dire, qu'il ne s'étoit pas aſſez occupé du ſoin d'aſſurer dans ſa famille le ſceptre & ſes dépendances, ce qui étoit peut-être plus eſſentiel que la conquête des Indes. Ses généraux ne ſentant plus la main qui les conduiſoit, partagerent entre eux cette vaſte monarchie, & ſe firent un droit de ſucceſſion d'avoir aidé à l'aggrandir. Cependant ils ne parurent d'abord que comme gouverneurs des provinces dont ils s'étoient emparés, mais leur autorité n'en étoit que mieux aſſurée; & le vain titre de roi, qu'ils laiſſerent aux enfans de leur maître, fut moins un reſte de devoir, qu'un ménagement néceſſaire pour les troupes, accoutumées à ne ſuivre leurs chefs, qu'au

nom d'Alexandre. Chacun d'eux, en servant son ambition, faisoit accroire à ses soldats qu'il servoit les intérêts des jeunes rois; que ceux contre lesquels il marchoit, étoient des rébelles; & les soldats obéissoient.

Philippe & Alexandre avoient porté le coup mortel à la Gréce; mais elle respiroit encore, si on peut se servir de cette expression. Ni les Lacédémoniens, ni les Œtoliens, n'avoient consenti à reconnoître pour chefs, les rois de Macédoine. Les Lacédémoniens avoient même pris les armes, tandis qu'Alexandre parcouroit l'Asie; & quoiqu'ils eussent été défaits, ils n'étoient pas soumis. La mort du roi fit sortir les Athéniens de l'espece d'étonnement dans lequel ils étoient restés; ils

formerent une ligue avec les autres républiques de la Gréce, équiperent une flotte, & mirent ſur pied une armée aſſez nombreuſe. Antipater envoya cent onze galeres contre la flotte des Athéniens, ſous le commandement de Clitus, tandis qu'avec treize mille hommes d'infanterie & ſix mille chevaux, il marchoit contre leur armée de terre. Il la joignit, fut battu, & ſe retira dans Lamia, où les confédérés l'aſſiégerent. Léonat accourut de l'Aſie pour le dégager, & perdit la bataille & la vie. Les vainqueurs oublierent, dans l'orgueil que leur inſpiroient deux victoires conſécutives ſur les Macédoniens, la vigilance & la diſcipline, ſans leſquelles les plus grands avantages à la guerre, ne ſont

que paſſagers, & reſtent ſans effet. Craterus, plus heureux qu'Antipater & que Léonat, & peut-être plus habile, attaqua les Athéniens dans ces momens de relâchement : il les défit. Cet échec étoit léger, & pouvoit aiſément être réparé : il décida du ſort de la Gréce. Quelques-unes des républiques confédérées devinrent plus faciles aux propoſitions des généraux de Macédoine, qui traiterent avec chacune en particulier. Les Athéniens, de leur côté, dont la flotte, ſous les ordres d'Œtion, avoit été battue deux fois par Clitus, prirent l'épouvante ; ils ne s'attendoient à rien moins qu'à voir Clitus dans le port de Pyrée, & Craterus devant leurs murailles. Ils accepterent la paix à telles conditions

qu'on voulut ; entr'autres, Antipater exigea qu'on abolît la loi des Triérarques (*a*), de laquelle

---

(*a*) La ville d'Athènes étoit partagée en dix tribus. Une des loix de cette république portoit, qu'il feroit formé plufieurs claffes des citoyens les plus riches de chaque tribu, & que chacun d'eux contribueroit à la dépenfe néceffaire pour la conftruction & l'armement des galeres Ces citoyens, au nombre de cent vingt par tribus, étoient appellés Triérarques avant Demofthènes. Ces douze cens hommes étoient divifés par compagnies de feize, dont chacune devoit équiper une galere, par contribution égale; & tout citoyen, depuis vingt-cinq ans jufqu'à quarante, étoit obligé de faire nombre dans une de ces compagnies, & de contribuer par conféquent d'un feiziéme, à l'équipement & à l'entretien d'une galere pendant quinze ans. Cette loi onéreufe, en ce que les citoyens les moins riches payoient au-

dépendoient toutes les forces de cette république, & changea la

---

tant que ceux qui l'étoient le plus, n'étoit pas moins injuste, en ce que l'on choisissoit les Triérarques sur l'âge, & non sur l'évaluation des biens. Il en arrivoit que souvent les vaisseaux n'étoient point armés à temps, ou qu'ils étoient mal équipés, & que les flottes d'Athènes, ou agissoient mal, ou mettoient trop tard à la mer. Demosthènes proposa d'abroger cette loi, & en fit passer une nouvelle, qui portoit que les Triérarques seroient choisis à l'avenir, sur l'évaluation des biens, & non sur l'âge; que tout citoyen dont les revenus montoient à dix talens, seroient tenus d'équiper une galere; que celui qui auroit vingt talens de revenus, en équiperoit deux, &c. mais que ceux dont les produits annuels seroient au-dessous de dix talens, se joindroient ensemble jusqu'à la concurrence d'un revenu de pareille somme, & que cette proportion s'étendroit

forme du gouvernement, qui, de démocratique qu'il étoit, devint entiérement ariſtocratique : c'eſt-à-dire, qu'il fit faire aux Athéniens le premier pas vers le deſpotiſme.

Les citoyens, qui, par leur indigence, ne pouvoient plus avoir aucune part à l'adminiſtration,

---

ſur tous les membres qui compoſoient le corps de l'Etat. Cette loi remédioit à tous les abus, & dès ce moment les vaiſſeaux ſe trouverent toujours prêts au temps marqué : au reſte, il étoit permis à celui qui étoit nommé Triérarque, d'indiquer quelqu'un qui fût plus riche que lui, & de demander qu'on le mît à ſa place, en offrant de changer de biens avec lui, & de faire la fonction de Triérarque, après cet échange. Telle étoit la loi qu'Antipater vouloit abolir, loi bien eſſentielle au ſoutien de la marine des Athéniens.

aimerent mieux s'expatrier, que de devenir, en quelque façon, les sujets de ceux qui n'étoient auparavant que leurs égaux. Ils allerent s'établir en Macédoine, où Antipater leur assigna des terres. Enfin la forteresse de Munichia reçut une garnison Macédonienne, que les Athéniens furent encore obligés d'entretenir par le traité; de maniere que cette ville, qui ne connoissoit plus ses forces & ses ressources, pour ne pas devenir la proie de son ennemi, se livra volontairement à l'esclavage, & consentit à perdre tous les moyens de se relever. Que pouvoient craindre de plus les Athéniens? Mais le commerce avoit substitué chez eux l'amour de l'intérêt à celui de la gloire & de la liberté. Chaque citoyen

craignoit de perdre ſes richeſſes dans le ſac de la ville. Ainſi fut diſſipée cette ligue, dont les commencemens, funeſtes aux Macédoniens, ſembloient annoncer à la Gréce, le retour de la ſplendeur qu'elle avoit perdue.

Cependant Athènes reparut encore dans la ſuite, ſur la ſcène du monde, mais comme une ſociété de marchands, qui n'avoient d'autre conſiſtence que celle qu'ils recevoient, tantôt de la protection des rois d'Egypte, tantôt de celle des rois de Pergame, tantôt de celle des Rhodiens; mais on ne voit plus en elle cette puiſſance qui influoit ſi fort ſur les affaires générales. Encore fallut-il, pour qu'elle jouît de cet éclat emprunté, les étranges révolutions qui arriverent dans la Ma-

cédoine, & qu'Antipater avoit germées, en appellant Polyſperchon, de préférence à ſon propre fils, à l'eſpece de lieutenance générale du royaume, à l'ombre de laquelle il gouvernoit; ce qui produiſit dans l'Etat une infinité de troubles, qui mirent enfin ſur le trône Antigone Gonatas, & pendant leſquels la marine établie par Alexandre, affoiblie d'ailleurs par la défection de l'Aſie, dont les flottes n'avoient plus rien de commun avec celle de Macédoine, tomba tout-à-fait. Les Athéniens n'en profiterent que pour relever leur commerce, & non pour recouvrer leur puiſſance, en recouvrant leur liberté.

Un paſſage de Polybe prouve ſuffiſamment combien les Macédoniens avoient toujours été éloi-

gnés de tout ce qui pouvoit être relatif au commerce, & combien leur marine étoit dégradée. En parlant de l'expédition que méditoit Philippe (a) sur l'Italie, conformément à son traité d'alliance avec Annibal, « il songea, dit cet historien, » à faire construire des vaisseaux, non pas » de guerre ; car il ne pouvoit se » flater d'équiper une flotte ca» pable de tenir la mer contre les » Romains, mais des vaisseaux de

(a) Ce Philippe étoit fils de Demetrius, petit-fils d'Antigone Gonatas, & pere de Persée, dernier roi de Macedoine, sur laquelle la famille d'Alexandre ne régnoit plus, & qu'on peut regarder comme éteinte dans la personne de ce conquérant, quoique ses enfans ayent encore porté le titre de roi.

» transport pour débarquer des » troupes, avant qu'on pût se » douter à Rome de cette entre- » prise. Jugeant que les vaisseaux » d'Illyrie étoient les plus pro- » pres à ses desseins, il en fit » construire cent; ce qu'on n'a- » voit jamais vu sous aucun de » ses prédécesseurs : après les » avoir pourvus de tout ce qui » étoit nécessaire, il exerça ses » soldats à la rame, & s'embar- » qua; mais une terreur panique » s'étant emparée de ses troupes, » il ne put achever le trajet, » quoiqu'il fût assez court, & re- » vint couvert de confusion ».

Presque toute la Gréce alors, étoit tombée dans la même négligence sur la marine militaire. Les Illyriens, qui de tout temps ne vivoient, pour ainsi dire, que

de brigandages, s'étant adonnés à la mer, infeſtoient impunément toutes les côtes du pays, où ils faiſoient des deſcentes continuelles; mais ayant porté l'audace juſqu'à inſulter les Romains, ils furent défaits & ſubjugués.

La Gréce, ainſi délivrée de pirates, qui l'incommodoient fort, regarda les Romains comme ſes libérateurs, & croyant ne tendre la main qu'à ſes bienfaiteurs, les tendit à ſes maîtres; mais il ne lui reſtoit plus qu'à choiſir entre ceux auxquels elle vouloit obéir. Les Romains s'annonçoient par la modération & la douceur: ils ne demandoient rien; c'étoit à la vérité pour envahir tout avec plus de ſûreté: mais cette politique finement conduite, ne ſe manifeſtoit qu'à propos; on ne pouvoit

la démêler que par l'expérience des autres peuples : la Gréce ferma les yeux, & les Romains furent préférés.

Un Etat qui n'avoit jamais commercé, ne pouvoit pas tomber par les moyens de ruine qu'introduit le commerce. Auſſi les cauſes de la décadence des Macédoniens furent-elles tout-à-fait différentes. Les généraux d'Alexandre, de ſujets rebelles, étoient devenus des rois : chacun dans ſon gouvernement en avoit pris le titre. Ces Souverains régnoient dans l'Aſie ; mais ils n'avoient garde de ſe ſervir de nationnaux dans leur armées : leurs troupes n'étoient compoſées que de Grecs ; & ces princes étant Grecs eux-mêmes, il leur fut aiſé de faire des recrues dans la Gré-

ce, & jusques dans la Macédoine, malgré tout ce que firent les rois de cette contrée pour l'empêcher. Chose singuliere, les forces de ces rois de Macédoine étoient employées à défendre des usurpateurs qu'ils auroient dû punir, dans le même pays où ils avoient attaqué & vaincu un roi légitime, avec tout aussi peu de raison, qu'ils maintenoient ceux-ci sur le trône. Ces recrues ne pouvoient que dépeupler la Macédoine, qui d'ailleurs avoit ses guerres particulieres à soutenir. Ces recrues étoient donc fort onéreuses, d'autant plus qu'elles devinrent fréquentes ; on en verra la cause dans les chapitres suivans. Les rois d'Asie y trouvoient un double avantage ; d'une part, ils avoient les meilleures troupes,

connues, & dont les moindres ſoldats étoient fort au-deſſus de l'élite des peuples ſur leſquels ils régnoient ; de l'autre, ils affoibliſſoient ſourdement une puiſſance trop dangereuſe pour eux, ſi ſes forces l'euſſent fait reſſouvenir que l'Aſie étoit une de ſes provinces, & que les princes qui y commandoient, n'étoient que des révoltés, ou des fils de révoltés

Les uſages pernicieux s'établiſſent dans les Etats par des événemens imprévus, ou par des convenances accidentelles. L'événement paſſe, les convenances ne ſubſiſtent plus, l'uſage reſte, & l'habitude s'incorpore avec le peuple ; il faut une révolution totale pour le détruire : elle arriva en Macédoine cette révolu-

tion, & elle n'y détruisit pas celui dont je viens de parler. Antigone Gonatas ne vit pas que pour faire tomber à ses pieds les principales couronnes de l'Asie qui lui appartenoient, comme la Macédoine, puisqu'elles en étoient devenues autant de dépendances par les conquêtes d'Alexandre; il n'avoit qu'à empêcher ses sujets de sortir de leur pays, ou du moins d'aller servir ailleurs. Lorsque les Romains voulurent soumettre l'Asie, ils défendirent aux rois de lever & de recruter leurs troupes en Europe. Ce décret produisit son effet; mais pour le faire observer & le maintenir, ils eurent besoin de se rendre redoutables, même à ceux qui ne leur obéissoient pas encore. Antigone Gonatas n'avoit pas be-

ſoin de vaincre ; il n'avoit qu'à faire obſerver une loi établie , & attendre en repos les inſtans d'agir : alors l'empire de Macédoine redevenoit le même qu'après les conquêtes d'Alexandre, ſans combattre , pour ainſi dire , & formoit une barriere inſurmontable pour les Romains , qui n'euſſent jamais par conſéquent mis le pied dans l'Aſie.

L'inſtant de la révolution manqué , il n'étoit pas à craindre que les ſucceſſeurs d'Antigone y ſongeaſſent. L'uſage , je le répete , eſt un voile qui cache aux yeux des Souverains , leurs véritables intérêts. Les grands hommes ſeuls le déchirent ; & un grand roi dans un pays , ſemble être l'effort de pluſieurs ſiécles. Philippe , pere de Perſée , n'avoit que le nom

du Philippe, qui s'étoit fait déclarer généraliſſime des Grecs. celui-ci fit un traité d'alliance avec Annibal, comme on l'a déja vu ; mais au lieu d'en exécuter les conditions, lorſqu'il vit que les Carthaginois avoient battu les Romains à Cannes, il craignit que ſon allié ne devînt trop puiſſant ; & dans l'eſpérance que les deux peuples belligérens s'affoibliroient par leurs avantages réciproques, & qu'il pourroit en profiter, il différa de fournir ce qu'il avoit promis ; mais il falloit attendre qu'Annibal fût dans Rome, pour ſonger à prendre des précautions contre lui. Juſques-là il étoit de l'intérêt de Philippe, dans ſa politique même, de le ſoutenir, je dis dans ſa politique, car le fonds en étoit vicieux : que

pouvoit-il avoir à démêler avec les Romains ou les Carthaginois ? Les uns & les autres avoient toute la Gréce à traverſer, ou du moins une grande partie, avant d'arriver juſqu'à lui. S'il vouloit conquérir, l'Aſie s'offroit, pour ainſi dire : Alexandre en avoit montré la route ; mais l'entrepriſe entamée contre les Romains, il falloit la ſuivre, en ſoutenant Annibal. Philippe voulut y revenir: il n'étoit plus temps. Annibal étoit trop foible pour être ſecouru ; & la terreur panique, qui empêcha le tranſport de ſes troupes, fut un bonheur pour les Macédoniens.

Après l'abaiſſement de Carthage, Rome, dont la politique, ſemblable à une mine, avoit toujours un effet aſſuré : Rome vou-

lut ſe mêler des affaires de la Gréce. Philippe & les Œtoliens s'y oppoſerent. Antiochus fit la même faute envers lui, qu'il avoit commiſe envers Annibal : Antiochus le laiſſa battre, pour profiter de ſes dépouilles ; & Philippe en fit une ſeconde par eſprit de vengeance, en s'uniſſant avec les Romains contre Antiochus, lorſque ce dernier ſe mit, mais trop tard, en devoir de les arrêter.

Les Romains entrés dans la Gréce, la Macédoine leur devenoit eſſentielle pour paſſer dans l'Aſie, & ne pouvoit que les gêner, tant qu'elle ſeroit indépendante. L'intérêt des rois de l'Aſie étoit donc qu'elle demeurât indépendante ; & l'intérêt des Macédoniens étoit de préſerver

les rois de l'Aſie d'incurſion, & de tenir la barriere fermée de ce côté contre les Romains. Bien loin de les favoriſer, c'étoit le moment de ſacrifier ou la jalouſie, ou la vengeance, & les intérêts les plus grands ; mais ni le grand Philippe, ni Alexandre, ne vivoient plus ; les Macédoniens, épuiſés d'un côté par les recrues des troupes de l'Aſie ; de l'autre, gouvernés par des princes trop foibles pour tenir la Gréce dans la dépendance, & pas aſſez adroits pour en être les alliés, ne pouvant en être les maîtres ; les Macédoniens, dis-je, tout belliqueux qu'ils étoient, furent la victime de tant de fautes entaſſées pour leur ruine. Perſée, fils & ſucceſſeur de Philippe, n'eut que plus de vanité, & pas moins

moins de foibleſſe que ſon pere. Il fut battu pluſieurs fois ; & la Macédoine ſoumiſe, fut réduite en province romaine.



CHAPITRE II.

DE L'EGYPTE,

Sous les ſucceſſeurs d'Alexandre.

DANS le partage que firent les généraux d'Alexandre, Ptolémée Lagus eut le gouvernement de l'Egypte. Aux talens militaires, Ptolémée joignoit ces vertus bienfaiſantes qui rendent un Souverain ſi cher à ſon peuple. Les Grecs & les Macédoniens s'empreſſerent d'aller habiter le pays le plus fertile du monde, dans le plus beau climat, & gouverné par un prince qui ſe montroit le pere de ſes ſujets.

Perdiccas s'étoit fait déclarer régent pendant la minorité des

fils d'Alexandre. A l'exemple de son maître, il n'aspiroit pas à moins qu'à la monarchie universelle. Sous prétexte de conserver à l'empire de Macédoine une province qui en dépendoit, il entra dans l'Egypte avec des forces de beaucoup supérieures à celles de son adversaire ; mais Perdiccas, content d'être obéi, ne vouloit qu'être craint de ses troupes; Ptolémée étoit adoré des siennes. La crainte peut contenir des soldats dans le devoir; mais l'amour & la confiance les font aller au-delà du devoir même, & dissipent jusqu'à l'idée du péril : le régent de Macédoine ayant reçu un échec assez léger, il fut abandonné par une partie de ses troupes : bientôt les autres se mutinerent, se défirent d'un chef qui punissoit toujours, & ne

récompenſoit jamais, & paſſerent dans le camp de Ptolémée ; de ſorte que Perdiccas ſembloit plutôt être venu conduire un renfort à l'armée de ſon ennemi, que l'attaquer. Ptolémée, dans ce moment, pouvoit tout entreprendre, il n'avoit qu'à marcher ; mais ce prince étoit pacifique, & ſongeoit à faire fleurir ſes Etats, plutôt qu'à les étendre.

La folle ambition d'Alexandre, qui ne prétendoit pas à moins, qu'à voir le monde entier ſoumis à ſon empire, avoit fait naître les mêmes deſirs dans le cœur de la plûpart de ſes généraux. Après la mort de Perdiccas, Antigone, plus capable que lui d'y réuſſir, fit éclater les mêmes vues. Ce fut alors que le roi d'Egypte dut ſe repentir de n'avoir pas ſaiſi l'inſ-

tant de la mort du tuteur des jeunes rois, pour faire au moins quelque action qui en imposât aux autres chefs, de maniere à n'oser rien entreprendre contre lui ; mais Antigone ayant perdu la vie à la bataille d'Ipsus, les intérêts des généraux d'Alexandre qui restoient encore, commencerent à se concilier. Ptolémée, qui ne se voyoit plus d'ennemis redoutables, négligea de maintenir dans ses troupes la discipline Macédonienne, & s'occupa entiérement du soin de faire fleurir dans ses Etats, les arts, les sciences & le commerce.

L'Egypte étoit peuplée alors par différentes especes d'habitans: 1°. Les originaires du pays ; mais ils avoient si fort dégénéré des vertus de leurs ancêtres,

qu'on les confondoit déja avec les autres nations.

2°. Les Grecs, établis en Egypte, long-temps avant qu'elle fût soumise aux Perses ; mais ils ne s'étoient expatriés, que pour s'enrichir : uniquement occupés du commerce, livrés aux mœurs Egyptiennes, qu'eux-mêmes avoient contribué à corrompre, & contens d'obéir, ils s'embarassoient peu à quel maître ils obéissoient.

3°. Les Juifs, attirés par la fertilité du sol, & l'espoir du gain.

4°. Les Macédoniens qui avoient suivi Ptolémée, & les autres Grecs, que l'abondance & la douceur de son gouvernement avoient conduits en Egypte, pour y servir dans les emplois militaires. Ces derniers, qui

avoient eu presque toujours les armes à la main depuis leur arrivée, conserverent encore leur esprit national.

Il est aisé de sentir que les principales, les seules forces de l'Etat, consistoient dans ces soldats aguerris & disciplinés. L'un des premiers soins de Ptolémée & de ses successeurs, devoit donc être de maintenir parmi eux les exercices militaires, & l'esprit belliqueux qu'ils avoient apporté de la Macédoine & de la Gréce; mais après la bataille d'Ipsus, Ptolémée Lagus ne songea plus qu'à des établissemens de commerce, & parut oublier cette maxime si connue & si peu pratiquée, que le plus sûr moyen d'éviter la guerre, est de se montrer toujours en état de la faire avec avantage.

Ptolémée Philadelphe, fils de Lagus, lui ſuccéda. Il adopta les mêmes vues, & les porta beaucoup plus loin. Il eſt aiſé de pénétrer quelles étoient les principales maximes de ce gouvernement : on voit clairement qu'elles tendoient toutes à favoriſer les arts, la navigation & le commerce, qui commencerent à tenir le premier rang dans l'Etat. Le reſte de la politique de ce royaume conſiſtoit à entretenir des alliances avec tous les peuples de la Gréce, à y ſemer les diviſions néceſſaires pour les empêcher de ſe réunir, ſur-tout à ſuſciter continuellement des affaires à la Macédoine, & à y faire des levées & des recrues le plus qu'il étoit poſſible. Cette derniere branche de la politique de l'E-

gypte étoit commune à toute l'Asie. Le monarque qui paſſoit pour être le plus puiſſant, étoit celui qui avoit le plus de troupes Macédoniennes, ou des autres contrées de la Gréce, à ſa ſolde; ce fut ce qui ſauva les puiſſances Aſiatiques, & ce qui les perdit en même temps. D'un côté, les recrues étoient ſi conſidérables, que les peuples des pays d'où elles étoient tirées, n'étoient plus en état par ce moyen de former des entrepriſes; mais de l'autre, les troupes de chaque royaume de l'Aſie ne furent plus que des mercénaires, le plus grand vice qui puiſſe arriver dans un état.

Ces mercénaires, qui paſſoient d'une contrée pauvre dans un pays abondant, ne tardoient pas à préférer les délices à l'auſtérité

de leur diſcipline. Le relâchement conduiſoit à la corruption, aux murmures, & enfin aux révoltes, en même temps qu'il abſorboit les forces & le courage : il en réſultoit une choſe aſſez ſinguliere, c'eſt que les ſoldats de recrue étoient toujours les meilleurs, & les ſeuls, pour ainſi dire, ſur leſquels on dût compter dans l'occaſion.

Ptolémée Philadelphe, dans le principe de favoriſer particuliérement le commerce, & de l'étendre, fit achever le canal tiré du Nil à la mer rouge, entrepris par Necus, & continué depuis par Darius, fils d'Hyſtaſpe, qui l'abandonna. Ce canal, qui ouvroit une communication nouvelle, & bien plus courte de la Méditerranée avec la mer des Indes, faiſoit né-

ceſſairement de l'Egypte, l'entrépôt du commerce avec les peuples de l'Orient, plus connus depuis les conquêtes d'Alexandre, & chez leſquels il étoit bien plus facile d'aller depuis l'établiſſement des colonies grecques qu'avoit fait ce conquérant ſur les bords de l'Indus. Je dis le commerce du Levant; car, malgré les ports des Egyptiens dans la Méditerranée, le commerce d'Occident ſe bornoit pour eux à la Gréce & à la baſſe Aſie, les Carthaginois étant en poſſeſſion de tout le reſte.

Cette ſource inépuiſable de richeſſes étoit d'autant plus avantageuſe, qu'on n'avoit point de naufrages à craindre, & qu'elle n'exigeoit point d'armemens, pour ainſi dire. Des vaiſſeaux mar-

chands alloient porter aux Indes les produits des manufactures d'Egypte, en rapportoient à Alexandrie & dans les autres ports, les trésors & les marchandises les plus précieuses, d'où ce qui n'étoit pas consommé dans le pays même, refluoit dans la Gréce & dans la Basse-Asie; mais le côté de la Méditerranée n'étoit pas si assuré, vû les forces maritimes des différens peuples qui habitoient les isles & les côtes de cette mer.

Cette situation mit Ptolémée Philadelphe dans la nécessité d'avoir une marine militaire, qui pût être l'appui de sa marine marchande, & en même temps le boulevard de l'Etat. Il fit construire nombre de vaisseaux de guerre, d'une grandeur prodi-

gieuſe, parmi leſquels il y en avoit de ſi énormes, qu'il n'étoit pas poſſible d'en faire uſage, & qu'ils ne ſervoient, pour ainſi dire, que de montre. Ces flottes lui aſſujettirent preſque toutes les côtes maritimes de l'Aſie, telles que la Phénicie, la Cilicie, la Pamphilie, la Carie, &c. & une grande partie des iſles Cyclades. Elles lui ſervoient encore à entretenir ſes alliances dans la Gréce, à y ſemer des diviſions, & à y fomenter les guerres, ſelon qu'il convenoit à ſes intérêts politiques.

Des établiſſemens de commerce ſi étendus, une nouvelle branche ouverte aux commerçans, qui donnoit des richeſſes immenſes avec facilité & ſans riſque, une police avantageuſe pour eux, atti-

rerent dans l'Egypte une foule d'étrangers, qui vinrent s'y établir de toutes parts. On est étonné d'apprendre par les historiens, que l'on comptoit alors dans ce pays plus de trente mille villes.

Ceux qui calculent les forces des Souverains sur la quantité de matieres d'or & d'argent qui remplissent leurs coffres, ou qui sont entre les mains de leurs sujets, peuvent juger par-là combien Ptolémée Philadelphe étoit puissant, & l'Egypte redoutable. Sous son régne, le progrès des arts fut rapide ; le commerce s'étendit ; les richesses devinrent immenses; l'abondance prodigieuse ; le nombre des sujets augmenta, non par la population, mais par le concours des étrangers de toutes les nations, qui alloient & venoient

ſans ceſſe. Alexandrie s'embellit. Philadelphe fit conſtruire nombre d'édifices, qui ſignaloient ſa grandeur & ſa magnificence. On vit s'élever la fameuſe tour appellée le Phare d'Alexandrie, dont on ſçait aſſez l'uſage. Jamais l'Egypte n'avoit été ſi floriſſante ; jamais elle n'avoit été ſi près de ſa ruine: elle étoit indiquée à la troiſieme génération.

Ptolémée Evergete ſoutint encore l'Egypte dans toute ſa ſplendeur ; mais ſous Ptolémée Philopator, les richeſſes qu'avoient introduites ces établiſſemens de Philadelphe, commencerent à produire leur effet. Le luxe eſt toujours en raiſon du commerce. Le commerce fut prodigieux ; le luxe le devint de même. La volupté & la molleſſe marchent toujours

au niveau du luxe. Les arts, purement agréables, devinrent l'unique objet de l'éducation chez les Egyptiens. Les arts utiles étoient ſans récompenſe & ſans gloire; ils furent négligés : la marine ſeule fut en honneur; mais dès qu'il n'y eut plus de conquêtes à faire, tous les marins devinrent marchands : l'eſprit d'intérêt s'empara de tous les cœurs, & le diſcrédit des troupes de terre paſſa dans celles de mer. On ne ſe mit plus en peine de ſervir la patrie : on avoit des étrangers qu'on payoit pour la défendre. On ne vouloit que plaire : pour y parvenir, il ne falloit qu'être riche, & on ne s'occupa plus que du ſoin d'acquérir.

Cléomene, roi de Sparte, arrivant en Egypte, dans l'eſpoir de

tirer de Ptolémée Philopator, ſon allié, les ſecours néceſſaires pour rentrer dans le Péloponeſe, ne vit qu'un prince livré à la ſéduction d'un miniſtre odieux, qui ne ſoutenoit l'Etat que par ces moyens vils & peu dignes du trône, qui en précipitent la chûte ; une cour diſſolue, où l'inaction étoit un état, & dont l'ennui étoit l'étiquette ; une capitale, où les habitans étoient livrés uniquement à la frivolité, à la débauche, où les eſprits, par déſœuvrement & par inconſtance, étoient toujours diſpoſés à la ſédition ; des armées ſans diſcipline, & compoſées de mercénaires, d'autant plus redoutables, qu'ils étoient craints, & qu'ils ne l'ignoroient pas. La vertu de Cléomene le fit haïr : ſon courage & ſes actions le rendirent

formidable : ſon habileté le fit paſſer pour un homme dangereux.

Soſibe, le miniſtre de Philopator, appréhendant que Cléomene, trop convaincu de la foibleſſe de l'Egypte, qui ne pouvoit échapper à ſes regards, n'aſpirât dans la ſuite à s'en rendre maître, au lieu de devenir ſon allié ; le perfide Soſibe peignit le roi de Sparte à Philopator, comme un homme ambitieux & remuant, qui le mépriſoit intérieurement, & de la perſonne duquel on ne pouvoit trop tôt s'aſſurer. Ce miniſtre, pour perſuader ce qu'il vouloit à un prince trop foible & trop crédule, ſe ſervit d'une réponſe que Cléomene avoit faite à Nicégore, lorſque celui-ci arrivant du Péloponeſe, lui dit qu'il amenoit des chevaux pour la guerre.

Tu aurois bien mieux fait pour ton intérêt, lui répondit Cléomene, d'amener de belles courtisanes, d'excellentes actrices, & des danseuses surprenantes : voilà ce qu'on estime ici, & non pas des chevaux, qui ne sont bons que pour les armées.

Il n'en fallut pas davantage pour décider la captivité de Cléomene; mais ce prince, seul en Egypte, pour ainsi dire, n'ayant avec lui qu'une suite peu nombreuse, faisoit trembler les Egyptiens devenus ses ennemis. On lui assigna un château : on lui donna des gardes, sous prétexte de lui rendre les honneurs convenables à son rang, mais en effet, pour s'assurer de lui. Cléomene s'apperçut bientôt de la trahison. Ce prince ne se voyant

d'autres reſſources que les efforts de l'audace qui conduiſent toujours au ſuccès, ou à une mort glorieuſe, trompe ſes gardes, arme ſa ſuite, ſort du château, où il étoit retenu, parcourt les rues l'épée à la main, culbute tout ce qui s'oppoſe à ſon paſſage, & ſe porte avec ſa petite troupe vers les priſons, dans le deſſein de les ouvrir & d'armer les priſonniers. Sur la nouvelle de l'évaſion du roi de Sparte, le premier ſoin avoit été d'y envoyer aſſez de troupes pour qu'il fût impoſſible de les forcer. Cléomene obligé de ſe retirer, vole au port pour tâcher de ſe rendre maître d'un vaiſſeau. Les mêmes précautions avoient été priſes de ce côté par le gouvernement. Fruſtré de tout eſpoir de retraite,

& ne pouvant plus jouir que d'une vie honteuſe, il exhorte ſes compagnons à ſuivre ſon exemple, & ſe perce de ſon épée aux yeux d'un peuple de lâches, qui n'eurent pas même le courage de l'admirer.

Cependant l'Egypte, qui s'enrichiſſoit tous les jours davantage, ſe dépravoit de plus en plus. Les rois, triſtement occupés de leur ennui au fond de leur palais, laiſſoient l'autorité entre les mains de miniſtres, qui ne ſçavoient employer que l'aſſaſſinat & le poiſon pour pacifier l'intérieur. L'Etat balançoit ſur lui-même, & ſembloit n'attendre qu'une main qui déterminât ſa chute. Mais la Syrie languiſſante ne pouvoit ſoutenir le poids de ſa grandeur; les Macédoniens

étoient occupés des affaires de la Gréce, & Carthage défendoit encore contre Rome l'empire de l'univers.

Lorſque les Romains eurent détruit Carthage, lorſqu'ils ſe furent rendus maîtres de la Gréce par la conduite la plus adroite, & de la Macédoine par leurs armes victorieuſes, on vit paroître ce réglement qui défendoit aux Grecs de ſervir dans les armées des rois de l'Aſie, & pareillement aux monarques Aſiatiques de faire des levées ou des recrues dans la Gréce. Ce réglement, ouvrage de la politique la mieux combinée, leur livroit ces vaſtes contrées, ces royaumes ſi puiſſans en apparence, ſans riſquer une goutte d'un ſang que des peuples efféminés n'étoient pas dignes de

répandre. L'Egypte perdit toute ſa force, en perdant ſes mercénaires : bientôt on vit la cour n'être plus qu'un tiſſu horrible de crimes & de cataſtrophes, Alexandrie en proie aux tumultes, & l'Etat au pillage des ſéditieux.

Les Romains, dont les yeux étoient ſans ceſſe ouverts ſur l'Aſie, pour ſaiſir les momens de profiter des maux qui déchiroient chacune de ces puiſſances, vinrent enfin décharger les Egyptiens du fardeau trop péſant de la liberté, mille fois plus cruelle pour eux que l'eſclavage. Rome, par ſes décrets, diſpoſoit déja depuis long-temps de cette couronne, & parut ne la faire tomber, que pour le bonheur des peuples. C'eſt ainſi que cette république ambitieuſe couvroit ſes

conquêtes du voile de la bienfaisance & de l'équité ; c'est ainsi qu'elle s'assujettissoit l'univers, en affectant de ne conserver que les droits de l'humanité. Les Romains furent les protecteurs du monde, comme Cromwel le fut de l'Angleterre. L'Egypte fut réduite en province romaine.



CHAPITRE

CHAPITRE XV.

DE LA SYRIE,

Sous les ſucceſſeurs d'Alexandre.

L'AMBITION d'un Souverain avoit changé la face d'une partie du monde, & le changement dans les intérêts politiques ſembloit en avoir apporté dans le caractere des peuples. Les Syriens, uniquement commerçans juſqu'à la conquête de l'Aſie par Alexandre, parurent être devenus une nation guerriere ſous le régne de ſes ſucceſſeurs. Seleucus, auquel la Syrie étoit échue dans le partage général, établit d'abord ſa cour à Babylone. Ce prince, qui s'occupoit également du ſoin de conſerver

l'efprit militaire dans fes troupes, & de rendre fes Etats floriffans, fit bâtir fur les bords du Tigre, une ville très-confidérable, qui fut appellée de fon nom Seleucie, dont il fit le fiége de l'empire.

Cependant ce nouveau royaume fut fur le point de périr, au moment même qu'il commençoit à s'élever. Antigone, depuis la mort d'Eumene, fembloit prétendre à la domination entiere de l'Afie, & peut-être à quelque chofe de plus. Le projet de parvenir à la monarchie univerfelle, à peine fupportable dans Alexandre, étoit une efpece de manie dont s'enyvroient tour-à-tour fes Généraux, devenus fes fucceffeurs. Antigone étoit l'allié de Seleucus; mais fans égard

pour les traités, il le dépouilla de ses Etats. Ces satrapes ou ces princes, comme on voudra les appeller, ne manquoient jamais de prétextes apparens pour se faire la guerre : les intérêts des rois de Macédoine en étoient toujours un suffisant.

Seleucus dépossédé se retira en Egypte auprès de Ptolémée ; mais lorsqu'il vit Antigone engagé dans des guerres difficiles, entreprises relativement à ses desseins ambitieux, il se remit en possession de ses Etats, y ajouta la Médie ainsi que la Suziane, & poussa ses conquêtes du côté de l'Orient, plus loin même que n'avoit fait Alexandre, puisqu'il fit reconnoître son autorité jusques sur les bords du Gange. Ce prince, devenu maître des Indes,

pouvoit aiſément s'emparer du commerce de cette contrée : le golfe Perſique étoit une grande facilité pour ce deſſein : Ptolémée, qui faiſoit le commerce des Indes, n'avoit aucun droit ſur ce vaſte pays : cependant on ne voit point que Seleucus ait fait la moindre tentative pour s'ouvrir cette nouvelle ſource de richeſſes, ni même pour la partager avec les Egyptiens.

Après la bataille d'Ipſus, Seleucus, poſſeſſeur de preſque toute l'Aſie, ne ſongea point à ſe ſaiſir des places maritimes ; il les vit tranquillement entre les mains de Ptolémée & de Démétrius, fils d'Antigone. On diroit que ce prince, avec le projet de rendre ſes Etats floriſſans, comme je l'ai déja dit, en redoutoit

le moyen le plus prompt & le plus efficace, & qu'il en connoiſſoit tous les dangers. Cependant il ſuccomba. Démétrius n'avoit conſervé des Etats de ſon pere, que quelques places ſituées ſur le bord de la mer, & principalement celles de la Cilicie & de la Phénicie. Seleucus alarmé de l'alliance de Lyſimaque & de Ptolémée, avoit demandé à Démétrius ſa fille en mariage : il regardoit le fils d'Antigone comme un torrent dont il dirigeroit le cours. Démétrius entrevoyoit dans cette alliance avec le roi de Syrie, quelque lueur d'eſpérance de rentrer un jour en poſſeſſion du reſte des Etats de ſon pere, dont il avoit été dépouillé.

Ce prince, dont la tête étoit

aſſez ſingulierement organiſée ; plus heureux & plus grand peut-être, s'il avoit eu moins de génie, formoit toujours les plus grands projets, & ne ſe laſſoit point de les voir échouer : on eût dit que la fortune ſe plaiſoit à exercer les reſſources de ſon imagination : elle paroiſſoit d'abord favoriſer chacun de ſes deſſeins ; mais au moment du ſuccès, elle l'abandonnoit tout à coup, & le revers le plus affreux ſembloit le laiſſer ſans reſſources. Lui ſeul faiſoit tête à l'orage ; & les débris d'une entrepriſe manquée, lui ſervoient encore de matériaux pour en former de nouvelles, qui toutes avoient le même ſort. Tel étoit le prince dont Seleucus épouſoit la fille, pour l'oppoſer à Ptolémée & à

Lysimaque en cas d'événement. Mais lorsqu'il vit que les deux rois demeuroient tranquilles à son égard, il voulut profiter d'une alliance qui lui devenoit inutile par rapport à l'Egypte & à la Thrace.

Démétrius étoit maître, comme je l'ai déja dit, d'une partie de la Cilicie & de la Phénicie. Le roi de Syrie, qui venoit de transporter sa cour à Antioche, ville qu'il faisoit bâtir sur les bords de l'Oronte, n'ayant plus besoin de Démétrius, songea à le déposséder des places maritimes qu'il avoit conservées, d'autant plus que ces places étoient autant de portes pour entrer dans la Syrie, & d'où l'on pouvoit avec facilité déboucher à tout moment jusques sur Antioche;

ſa nouvelle capitale. A la vérité Démétrius étoit pour lors ſon allié, mais il pouvoit devenir ſon ennemi : il étoit même aiſé de le prévoir. Seleucus lui demanda d'abord la Cilicie : n'ayant pu l'obtenir, il exigea de ce prince qu'il lui remît du moins les villes de Tyr & de Sidon, & menaça de lui déclarer la guerre, en cas de refus. Un homme tel que Démétrius, que tous les revers de la fortune n'avoient pu abbatre, étoit peu ſuſceptible d'effroi. Il ne voulut point entendre aux propoſitions de Seleucus, & ſe prépara à ſoutenir la guerre, comme s'il eut été aſſez puiſſant pour la faire offenſivement, ou du moins pour faire une défenſive avec quelque ſorte d'égalité.

Son génie, les reſſources qu'il y trouvoit, & le bonheur qui l'accompagnoit toujours dans le commencement de ſes entrepriſes, ſuppléerent pendant quelque temps à ce qui lui manquoit de forces; mais à la fin, la fortune reprit à l'égard de ce prince ſon cours ordinaire: il tomba vivant entre les mains de Seleucus, qui, maître de ſa perſonne, n'eut pas de peine à le devenir de Tyr, de Sidon & de la Cilicie, qu'il ambitionnoit ſi fort.

La poſſeſſion de tant de ports, preſque tous excellens, offroit aux rois de Syrie de grands avantages pour le commerce: ils ne les négligerent pas; mais ils s'attacherent encore plus à ſe former une marine militaire, qui

les mît en état de conſerver leurs liaiſons dans la Gréce, d'où ils tiroient les recrues de leurs troupes, & d'influer toujours pour quelque choſe ſur les affaires des différentes républiques de cette contrée. Une preuve que l'objet de la marine dans la Syrie, gouvernée par les ſucceſſeurs d'Alexandre, étoit plus la guerre & les conquêtes, que le commerce, c'eſt qu'ils avoient entiérement abandonné aux Ptolémées la mer des Indes, ainſi que je l'ai déja dit, & qu'ils ne firent aucun uſage de la mer Caſpienne, par le moyen de laquelle ils auroient pu cependant établir un commerce très-conſidérable avec tout le nord de l'Aſie. Il eſt vrai qu'ils firent reconnoître cette mer, en grande partie; mais les auteurs qui atteſtent

ce fait, leur prêtent un motif qui paroît aſſez chimérique. Ils diſent que les rois de Syrie, perſuadés que la mer Caſpienne n'étoit qu'un écoulement de l'Océan, avoient deſſein de s'en ſervir pour prendre l'Europe à revers, fondre ſur l'Italie, après avoir traverſé la Germanie & les Gaules, & parvenir ainſi à la monarchie univerſelle : au reſte, cette opinion ſur la mer Caſpienne ſubſiſtoit encore du temps de Pline; preuve que cette mer n'avoit jamais été bien reconnue, & par conſéquent que le commerce n'y avoit jamais porté de grands établiſſemens.

Des troupes nombreuſes, diſciplinées & aguerries, une vaſte étendue de pays, des terres fertiles & peuplées d'habitans laborieux, des ports excellens, une

marine formidable, un commerce modéré en apparence, puisque le prince ne le favorisoit pas uniquement, par conséquent point de luxe, ou du moins un luxe sans doute aussi modéré que le commerce, & restreint à ce point où il fait fleurir un Etat, sans en précipiter la ruine, il paroît assez difficile de démêler les causes de la décadence de l'empire de Syrie. Cependant si l'on veut approfondir ce gouvernement, & réfléchir, tant sur le caractere des habitans du pays, que sur la nature de leurs rois & de leurs défenseurs, il est aisé de voir que cette monarchie ne pouvoit subsister. Pour s'en convaincre, il suffit de jetter un coup d'œil sur les Syriens avant Alexandre : on les voit dans tous les temps, ainsi

que les Phéniciens, livrés entiérement à l'esprit de commerce, & plongés dans la molleſſe & le luxe qu'il entraîne. Un prince conquérant peut aſſervir un peuple, changer ſes loix, la forme de ſon gouvernement, ſa religion, abolir ſes uſages, réformer ſes mœurs, &c. Mais ſon caractere tient encore long-temps contre ces révolutions. Alexandre ne put donc rien ſur la façon de penſer des peuples qu'il ſoumit, toujours indépendante de la volonté & des réglemens des rois. Avant les Macédoniens, les Syriens étoient commerçans, efféminés, & peu propres à la guerre : ils reſterent tels ſous le régne de leurs vainqueurs. Les ſentimens militaires, qui ne peuvent s'introduire que dans une ame vraiment philoſo-

phe, ou dans un corps robuſte & vigoureux, ne purent donc point pénétrer dans le cœur de ces peuples amollis; & ſi l'on voit quelque changement dans l'Aſie après avoir été ſoumiſe; ſi l'on y voit un état militaire, des conquêtes, & tout ce qui dénote la force & le courage, ce ſeroit une erreur de croire que le caractere des naturels du pays ne fût plus le même. Mais il faut en chercher la cauſe dans la grande quantité de Grecs & de Macédoniens, qu'Alexandre & ſes ſucceſſeurs conduiſirent dans l'Aſie.

Il faut donc diſtinguer deux eſpéces de caracteres dans chaque peuple de cette partie du monde, à commencer du moment qu'elle fut ſoumiſe au vainqueur de Darius. La plus grande preuve

de ce que j'avance, c'eſt que les ſucceſſeurs d'Alexandre ne ſe ſervirent de leurs propres ſujets dans leurs troupes, que le moins qu'il leur fut poſſible. Lorſqu'on deſcend dans le détail de la compoſition de leurs armées, on eſt étonné d'y voir un ſi petit nombre de nationaux; mais cet étonnement doit ceſſer, ſi l'on conſidere un peu attentivement ces nationaux : il étoit ſi impoſſible de les aguerrir, que dans la ſuite Mithridate, auquel, malgré ſes fautes, on ne peut ſans injuſtice refuſer le titre de grand Général, & qui, par ſes lumieres & par ſa ſévérité naturelle, étoit peut-être l'homme le plus propre à diſciner & à aguerrir des troupes; Mithridate, dis-je, ne put cependant jamais réuſſir à former des

habitans du Pont, ni des autres peuples de l'Asie soumis à son obéissance, une armée véritablement guerriere, & capable de résister aux Romains.

Les Généraux d'Alexandre, qui connoissoient bien mieux que Mithridate la discipline militaire, sous laquelle ils étoient nés, pour ainsi dire, sentirent aisément, que les peuples de l'Asie, qu'ils venoient de conquérir, n'en étoient pas susceptibles : ils ne songerent même pas à en former des soldats, persuadés que leurs efforts à cet égard seroient inutiles. Ils préférerent toujours de tirer leurs troupes de la Gréce & de la Macédoine, lorsqu'ils le purent ; de sorte que l'on voyoit dans le même pays, ainsi que je l'ai dit plus haut, deux especes de peuples

bien différentes ; l'une occupée du ſoin d'aggrandir ou de conſerver l'Etat, tandis que l'autre ne s'occupoit qu'à s'enrichir, à jouir de ſes richeſſes, ſans y mettre de bornes, par conſéquent à détériorer l'Etat, & à le détruire par les vices de l'intérieur.

Cependant les forces militaires auroient pu conſerver la puiſſance de chacune de ces monarchies, malgré les efforts du poiſon interne qui les déchiroit, ſi ces forces euſſent été nationales; mais les troupes, pour la plus grande partie, n'étoient compoſées que d'étrangers. Ces mercénaires, peu attachés à un pays dans lequel ils n'étoient pas nés, ne prenoient à ſa défenſe qu'un intérêt médiocre ; & l'on ne pouvoit eſpérer qu'ils combattiſſent

avec la même ardeur qu'ils l'auroient fait pour leur patrie : d'ailleurs ils se trouvoient dans le sein des délices, le moyen de ne pas se corrompre ! Il est vrai que ces troupes se renouvelloient sans cesse par les recrues ; d'où il arrivoit que les nouveaux soldats étoient toujours les meilleurs, comme on l'a vu dans le chapitre précédent. Cet arrangement, tout vicieux qu'il étoit, pouvoit faire subsister chacune de ces monarchies, tant qu'elles n'avoient de guerres à soutenir que les unes contre les autres, parce qu'elles étoient toutes, à peu près, à égalité de forces, ainsi que de corruption, & que les vices du gouvernement étoient par-tout les mêmes ; mais lorsqu'il fut question de se défendre contre les Romains, ces forces

ne pouvoient ſuffire, & ces différentes monarchies ne pouvoient manquer de tomber, comme elles tomberent en effet.

La faute que fit Antiochus, ſurnommé le Grand, de laiſſer battre Philippe, roi de Macédoine, & pere de Perſée, par une baſſe jalouſie, & pour profiter de ſes dépouilles, ne fit que hâter la chute du royaume de Syrie, mais ne l'occaſionna pas. La cauſe de cette chute étoit bien antérieure : on la trouve dans le caractere des Syriens, dans les défauts de leur gouvernement, & dans les faux principes de leurs rois, qui ne s'occuperent point aſſez du ſoin de reſtreindre le luxe, d'arrêter les progrès de la molleſſe, de ramener la pureté des mœurs,

& de donner à leurs ſujets tout le courage & toute la force dont ils étoient ſuſceptibles. Ils n'en auroient jamais fait, à la vérité, des Macédoniens ou des Grecs, ils n'auroient jamais pu ſe diſpenſer d'avoir des mercénaires à leur ſolde ; mais ils auroient du moins formé des ſoldats nationaux moins mauvais, qui auroient été ſans ceſſe entretenus dans les vertus militaires, par la diſcipline & l'exemple des étrangers. Ces étrangers eux-mêmes ne ſe ſeroient pas corrompus : les rois de Syrie n'auroient pas été obligés de faire des recrues ſi fréquentes : au moyen de l'amélioration de leurs propres troupes, ils n'auroient pas été obligés d'en faire de ſi conſidérables, & ils

auroient pu n'avoir des mercénaires pour leurs armées, que dans la juſte proportion où une monarchie peut en avoir, ſans être expoſée aux inconvéniens qui réſultent de l'excès.

Il s'enſuit donc de ce qu'on vient de dire ſur les Syro-Macédoniens, que le luxe & l'attirail des vices qu'il entraîne, produiſirent chez ce peuple leurs effets ordinaires, & par conſéquent, que le commerce exceſſif fut la cauſe originaire de la ruine de cette puiſſance, ainſi que des autres peuples commerçans, dont nous avons parcouru l'hiſtoire juſqu'à préſent. Antiochus vaincu par les Romains ſur terre & ſur mer, fut obligé de céder une grande partie de ſes Etats pour en con-

ſerver le reſte. Le réglement qui défendoit aux princes de l'Aſie de recruter leurs troupes dans l'Europe, produiſit le même effet ſur la puiſſance des Syriens, que ſur leurs voiſins. Des guerres inteſtines s'allumerent. Ces peuples, las de ſouffrir tous les malheurs qui réſultent des guerres civiles, ſe chercherent un maître parmi les monarques de l'Aſie, ſous le régne duquel ils puſſent vivre paiſiblement. Tigrane, roi d'Arménie, fut préféré. Les premieres années de ſon régne déterminerent ce choix, & ſembloient le juſtifier ; mais les dernieres furent bien différentes. Tigrane avoit triomphé tant qu'il n'avoit eu affaire qu'à des barbares, qu'à des peuples lâches &

efféminés ; mais barbare lui-même, & aussi efféminé qu'on le peut être, il fut vaincu par les Romains, devant lesquels sa fausse grandeur s'éclipsa, & les Syriens passerent sous leur obéissance.



CHAPITRE XVI.

Des Rhodiens.

TANDIS que les différens peuples de la Gréce s'écrouloient tour-à-tour, les Rhodiens, dont on ne connoiſſoit guéres que l'exiſtence avant les conquêtes d'Alexandre, parurent tout à coup, & commencerent à jouer un rôle conſidérable dans le monde politique.

L'iſle de Rhodes étoit ſituée à la pointe de la baſſe Aſie. Un ciel pur, une terre naturellement fertile, en rendoient le ſéjour commode & agréable ; mais elle avoit trop peu d'étendue pour fournir à la ſubſiſtance d'un grand nombre d'habitans. Les Rhodiens ſe

ſe livrerent entiérement au commerce, pour lequel la nature leur avoit donné tant d'avantages : & quand ils n'auroient pas été commerçans par inclination, la néceſſité les eût forcés de le devenir.

Le premier ſoin d'un peuple qui fait du commerce, l'objet capital de ſa politique, doit être de ſe former une marine la plus puiſſante qu'il lui eſt poſſible, afin d'aſſurer ſes établiſſemens, ſes tranſports & ſes retours. Les Rhodiens n'y manquerent pas ; & dès le temps de la conquête d'Alexandre, ils en avoient déja une très-conſidérable. Cependant lorſque ce prince vint ſubjuguer l'Aſie, ils allerent au-devant du joug, offrirent de ſe ſoumettre, & reçurent garniſon Macédonien-

ne ; mais après la mort de ce conquérant, voyant le partage qui s'étoit fait entre ses Généraux, les divisions qui régnoient entre eux, & les guerres qu'elles occasionnoient, ils se ressouvinrent que les hommes naissent libres : ils chasserent la garnison Macédonienne, & s'allierent bientôt avec Ptolémée, qui leur ouvrit ses ports.

Ce fut alors que Rhodes parvint au plus haut point de grandeur dont elle fut susceptible. La ruine de Tyr avoit étendu considérablement les branches du commerce de cette république, que tout sembloit favoriser. Située à égale distance de l'Egypte & du Pont-Euxin, on eût dit que la nature avoit formé cette isle pour être le centre du monde connu.

On voit par l'hiſtoire, que les Rhodiens avoient des alliances fort étroites avec les habitans de Sinope. Lorſque cette derniere ville, que l'on peut comparer, ſi l'on veut s'en former une idée, aux villes Anſéatiques, ſe vit menacée par les rois de Pont, dans les Etats deſquels elle ſe trouvoit, pour ainſi dire, enclavée; les habitans eurent recours aux Rhodiens, qui, ſur le champ, nommerent des commiſſaires pour faire fournir à leurs alliés des machines de guerre, des munitions de bouche, & de l'argent: ce ſecours fut ſi prompt, qu'il ſauva Sinope pour cette fois.

La principale attention du gouvernement chez un peuple commerçant, doit être de vivre en bonne intelligence avec tous ſes

voiſins, & de ne point entrer dans les différends qui ſurviennent entre les puiſſances qui l'environnent, lorſque l'intérêt de ſon commerce ne l'y oblige pas. Les Rhodiens obſerverent aſſez exactement cette maxime eſſentielle. Cependant on les voit s'expoſer à tous les malheurs de la guerre, & réſiſter à Antigone, qui, maître de toute la baſſe Aſie, & prétendant auſſi avoir des droits ſur eux, vouloit les obliger à lui fournir leur flotte. Mais, outre que Ptolémée, contre lequel on vouloit les forcer de s'armer, étoit leur allié, la perte du roi d'Egypte eût entraîné celle d'une grande partie de leur commerce, c'eſt-à-dire, une grande partie de leur exiſtence. Les Rhodiens avoient donc le plus grand intérêt à le

ſecourir de toutes leurs forces, au lieu de les employer contre lui.

Le ſiége dont Antigone irrité les menaçoit, ne les effraya pas. Ils mirent en dépôt leurs femmes, leurs enfans, & leurs effets les plus précieux, chaſſerent de leur ville toutes les bouches inutiles, & ſe défendirent avec une fermeté & une intelligence qui meritent d'autant plus d'éloges, qu'ils étoient aſſiégés par Démétrius, l'homme, ſans contrédit, le plus célebre de l'antiquité pour l'attaque des places, & dont la réputation étoit ſi grande dans cette partie de la tactique militaire, qu'il fut ſurnommé Poliorcète, ou le Preneur de villes. Cependant ſon habileté échoua devant cette place. Après un ſiége très-

long, preſſé par ſon pere de le venir joindre au plutôt, il fit un traité avec les Rhodiens, qui conſentirent à l'alliance qu'il leur propoſoit avec Antigone, & à le ſervir de toutes leurs forces dans toutes ſes guerres, excepté contre Ptolémée, leur allié.

Démétrius, pour leur témoigner l'eſtime qu'une défenſe ſi vigoureuſe lui avoit inſpiré pour eux, leur fit préſent de toutes ſes machines de guerre: ils en firent fondre le métal, & en formerent ce fameux coloſſe placé à l'entrée de leur port, entre les jambes duquel les plus grands vaiſſeaux paſſoient ſans difficulté, & qui fut compté parmi les merveilles du monde.

Ce coloſſe fut renverſé dans la ſuite par un tremblement de ter-

re, qui détruiſit une partie de la ville de Rhodes. Toutes les puiſſances prirent part à un accident ſi funeſte à cette ville, & chercherent à ſe ſurpaſſer en générosité envers un peuple généralement eſtimé & aimé. Les Rhodiens reçurent de toutes parts des ſommes conſidérables, & gagnerent à cet événement beaucoup plus qu'il ne leur avoit fait perdre. Ils réparerent leur ville; mais ils ne releverent point le coloſſe, & préférerent de mettre dans le tréſor public, le reſte de l'argent qu'ils tenoient de la libéralité des autres peuples.

Les Rhodiens avoient tourné toutes leurs vues du côté de la navigation & du commerce, & ils employoient pour former d'excellens marins, les mêmes objets

d'encouragement, & les mêmes moyens dont les autres peuples de la Gréce se servoient pour former ou pour entretenir de bonnes troupes sur terre. Toutes les fêtes, tous les jeux des Rhodiens, se passoient sur la mer. Ils établirent des loix maritimes : ils en composerent un code, dont la sagesse leur attira l'admiration générale. Les Romains l'adopterent, ainsi que tous les peuples de l'antiquité, qui s'adonnerent à la navigation, & les modernes n'ont pas rougi de le consulter.

Cependant la prudente politique des Rhodiens, qui consistoit principalement à se tenir toujours dans la neutralité la plus exacte, tant que leur commerce n'y étoit pas intéressé, se démentit en faveur des Romains. Le caractere,

ou plutôt les projets de cette république, échapperent à leurs regards. Philippe, pere de Persée, ne leur parut qu'un prince ambitieux, qui vouloit asservir la Gréce, & recouvrer ensuite les Etats d'Alexandre : ils ne virent au contraire dans les Romains qu'un peuple modéré, qui, après avoir humilié l'orgueil d'une rivale qui possédoit l'empire de la mer, n'avoit voulu, ni s'arroger cet empire, ni augmenter son commerce, & qui sembloit dans ce moment ne prendre les armes que pour remettre la Gréce en liberté, & la soustraire à l'oppression de Philippe. Les Rhodiens se jetterent dans le parti des Romains, & leur rendirent les plus grands services. Unis avec la flotte d'Attale & les vaisseaux

de Rome, ils porterent la guerre ſur les côtes de la Macédoine, & contribuerent plus que perſonne à l'abaiſſement de Philippe.

Cette faute étoit capitale ſans doute : cependant elle n'étoit pas encore ſans remede, s'ils avoient ouvert les yeux ; mais ils perſévérerent dans cet attachement pour les Romains, bien plus redoutables pour eux, que les projets mal digérés du prince, dont ils venoient d'affoiblir la puiſſance. Philippe n'avoit point de marine, & peu de moyens pour en former. Ils auroient toujours été à portée de la détruire, ou du moins d'en arrêter les progrès, s'il eut tenté d'en établir une ; mais juſques-là ils pouvoient ſe tenir tranquilles. S'ils euſſent bien

connu les Romains, ils auroient senti que Philippe étoit la seule digue qui pût résister à ce torrent, & qu'il étoit plutôt de leur intérêt de le défendre, que de faciliter l'entrée de ses Etats aux armées d'une république qui lui faisoit la guerre, plutôt parce qu'elle étoit intérieurement l'ennemie de toute puissance qui ne reconnoissoit pas son autorité, que par les principes d'équité & de bienfaisance dont elle vouloit se parer aux yeux de l'univers.

Il sembloit que les Rhodiens ne s'occupassent que du soin de détruire tout ce qui pouvoit assurer leur conservation. Après la défaite de Philippe, Antiochus se mit sur les rangs pour combattre les Romains. Ce prince équipa une flotte considérable, dont il

donna le commandement au fameux Annibal. Si les Rhodiens se fussent joints à lui, Rome succomboit, & la Gréce étoit sauvée ; mais toujours aveuglés, ils ne montrerent pas moins de zèle contre Antiochus que contre Philippe. Ils combattirent seuls la flotte formidable du roi de Syrie, & en triompherent. Après la victoire, ils ne demanderent à leurs alliés, pour récompense de ce service signalé, que la liberté des villes Grecques de l'Asie ; ils l'obtinrent, & les Romains, qui vouloient paroître touchés de cet acte de générosité, pour qu'on les crût capables de ce sentiment, leur firent présent de la Lycie.

Enfin le voile qui cachoit aux yeux des Rhodiens les soûterrains

de la politique de Rome, se déchira. Ils s'apperçurent, mais trop tard, que le peuple dont ils croyoient n'être que les alliés, étoit en effet devenu leur maître, & qu'ils avoient eux-mêmes forgé des fers, qu'ils ne pouvoient plus se dispenser de recevoir. Ils ne furent seulement pas écoutés lorsqu'ils voulurent se rendre médiateurs entre Rome & Persée, fils & successeur de Philippe : ils se plaignirent, leurs plaintes furent sans effet : ils menacerent, il n'étoit plus temps ; ils furent mocqués. Persée vaincu, les Rhodiens changerent de langage : ils devinrent supplians. En effet Carthage détruite, l'Egypte abaissée & sans force, ainsi que la Syrie, la Macédoine asservie ; qui auroit pu les défendre contre les

Romains, si irrités de leurs discours impérieux, ils leur eussent déclaré la guerre. Le Sénat content de les voir humiliés, & des satisfactions qu'ils donnerent, leur pardonna; & ils devinrent esclaves de cette puissance, sous le titre d'amis & d'alliés; titre singulier, & qui, tout chimérique qu'il étoit, commençoit dès-lors à paroître si précieux, que des Souverains, que des nations entieres, sembloient en préférer l'illusion à une puissance réelle.

Qu'un peuple adopte une fausse politique, qu'il la suive tant qu'il ne reconnoît pas son erreur, je ne m'en étonne pas; mais que ce même peuple, après avoir reconnu sa faute, après même en avoir été puni, y retombe toujours, & à la premiere circon-

ſtance, cela paroît ſurprénant : cependant c'eſt ce que l'hiſtoire offre à chaque inſtant à nos regards, & ce que nous voyons arriver tous les jours. Mithridate déclare la guerre aux Romains, la pouſſe avec vivacité, remporte les avantages les plus conſidérables : le beau moment pour Rhodes de ſe venger de l'orgueil d'une république qui regardoit ſes alliés comme ſes ſujets, & de ſe ſouſtraire à un joug dont ils avoient dû ſentir tout le poids, pendant & après la derniere guerre de Perſée ! Qui ne penſera que les Rhodiens profiterent de cette occaſion, qu'ils ſe joignirent à Mithridate, ou du moins qu'ils reſterent neutres ? Mais ils ne virent encore dans Mithridate qu'un prince ambitieux, dont la

marine nombreuſe les offuſquoit. Ils regarderent les Romains comme la ſeule puiſſance qui pût faire tomber celle du roi de Pont, & détruire cette marine qui leur paroiſſoit ſi redoutable. Jamais ils ne montrerent tant de zèle pour les Romains. Dans l'eſpace de quarante ans que durerent les guerres de Mithridate contre eux, ils ne ſe démentirent pas un inſtant, & Rhodes fut l'écueil contre lequel toutes les forces du roi de Pont vinrent ſe briſer.

Si l'on recherche quelles furent les cauſes de tant de fautes réitérées contre la bonne politique, on les trouvera dans l'eſprit de commerce, dont les Rhodiens étoient principalement animés. Philippe faiſoit mine d'établir une marine ; c'en fut aſſez pour que

les Rhodiens paſſant par-deſſus toutes les autres conſidérations, le regardaſſent comme un ennemi qu'il falloit étouffer dès le berceau. La preuve de ce que j'avance, c'eſt qu'ils armerent contre lui, & qu'ils voulurent ſe rendre médiateurs entre les Romains & Perſée, parce qu'il n'avoit pas de marine, & qu'il n'étoit pas en état de ſonger à en former une. Ce furent les mêmes motifs qui les déterminerent contre Antiochus le Grand, & enfin contre Mithridate. Ces deux princes avoient de grandes flottes, & faiſoient le commerce à la vérité; mais ces deux princes étoient chacun en particulier, un rempart contre les Romains, que les Rhodiens devoient ſoutenir au lieu de l'abbatre, quand ils auroient

dû y ſacrifier une partie de leur commerce. Cette perte , quelle qu'elle ſoit, peut-elle entrer dans la balance avec la liberté ?

Il eſt certain que les Rhodiens ſont peut-être le peuple de l'univers , chez lequel le commerce produiſit le plus tard ſes effets pernicieux , ſans doute par quelque cauſe que nous ignorons ; mais ces effets arriverent comme par-tout ailleurs. Les Romains , qui n'avoient rien à redouter d'un Etat auſſi petit que Rhodes , laiſſerent jouir cette ville des apparences de la liberté, long-temps après l'aſſerviſſement des autres peuples de la Gréce : ils y envoyoient même leurs enfans , pour s'y perfectionner dans l'art oratoire , & dans les autres ſciences qui font partie de l'éducation.

Rhodes étoit devenue à cet égard la rivale d'Athènes.

Chose ſinguliere, & cependant trop vraie, à conſidérer attentivement l'hiſtoire de tous les peuples, le moment où une nation devient floriſſante, eſt toujours voiſin de l'époque de ſa chute, & l'annonce : il eſt l'avant-dernier des points du cercle qu'elle parcourt. On diroit que les hommes ne ſont pas faits pour jouir de leurs découvertes, & que celles qu'ils regardent comme les plus utiles, celles dont ils s'applaudiſſent ſi fort, leur ſont au contraire préjudiciables. Les Rhodiens ſembleroient juſtifier ce que j'avance. Ils ne purent réſiſter aſſez conſtamment au luxe déſordonné que produiſit chez eux un commerce trop étendu. Un ancien

diſoit d'eux, qu'ils bâtiſſoient comme s'ils devoient être immortels, & qu'ils ſe nourriſſoient comme s'ils euſſent dû mourir le lendemain. Leur penchant exceſſif pour toutes les eſpéces de volupté, les rendit mépriſables, même dans un des ſiécles les plus corrompus, & ternit entiérement la gloire que la ſageſſe des loix de leurs ancêtres, leur avoit ſi juſtement acquiſes. Les Rhodiens ſemblerent perdre leur exiſtence dans l'aviliſſement où ils tomberent.



CHAPITRE XVII.

De la Sicile, & principalement de Syracuſe.

LA Sicile eſt la plus conſidérable des iſles de la Méditerranée, tant par ſon étendue que par ſa fertilité naturelle. Selon l'opinion la plus commune, c'eſt de la Sicile que nous eſt venu le bled. Cerès le porta d'abord à Eleuſis dans l'Attique, d'où il s'eſt répandu enſuite ſur toute la terre; ce qui a donné lieu à la fable de Cerès & de l'enlevement de Proſerpine.

Pluſieurs colonies grecques s'établirent en Sicile dès les premiers temps. Chacune y porta l'idiome & les loix de la ville dont elle tiroit ſon origine. Mais la plus

remarquable d'entre elles par sa grandeur & sa magnificence, étoit Syracuse, sans contredit fondée, ou du moins rétablie par les Corinthiens.

Il est vraisemblable que la premiere forme de gouvernement à Syracuse, fut l'aristocratie; mais l'histoire n'en fait aucune mention jusqu'au temps de Gelon, qui, sous prétexte de rétablir les bannis de la faction contraire à ce gouvernement, s'empara de la puissance souveraine, & devint le tyran de sa patrie. Maître de Syracuse, il attaqua les autres petites républiques qui l'environnoient, en transporta les citoyens les plus riches dans sa capitale, où il leur donna le droit de bourgeoisie, & fit vendre les plus pauvres à des étrangers pour

les expulſer de la Sicile, ſelon ſa grande maxime ; Qu'il étoit plus facile de gouverner mille citoyens opulens, qu'un ſeul qui n'avoit rien à perdre : maxime vraie pour une petite république qui vient de paſſer ſous la domination d'un ſeul, où les eſprits ſont accoutumés à fermenter, où le premier citoyen comme le dernier, eſt inſtruit du ſecret de l'Etat & de l'adminiſtration des affaires ; enfin, où l'on ſe ſouvient encore aſſez de la liberté pour la regretter, lorſqu'on croit l'avoir perdue. Telle étoit la circonſtance où Gelon débitoit une maxime qui paroît d'abord ſi extraordinaire, & dont les ſuites pourroient devenir funeſtes dans toute autre ſituation.

Au reſte il faut convenir que

ſi la juſtice, la vertu, & toutes les qualités qui rendent dignes de commander, peuvent faire excuſer l'ambition d'un républicain qui s'éleve à la tyrannie, Gelon merite d'être compté parmi les plus grands hommes de l'antiquité.

Lorſque Xerxès menaça la Gréce d'une invaſion générale, les divers peuples de cette contrée envoyerent des ambaſſadeurs à Gelon, pour l'inviter à ſe joindre à eux. Ce prince offrit de fournir deux cens galeres, vingt mille hommes de pied, armés péſamment, deux mille chevaux, deux mille archers, le même nombre de frondeurs & de cavalerie légere, & en outre de nourrir l'armée, tant que la guere dureroit, ſi l'on vouloit lui donner le com-

mandement général des troupes ſur terre, ou celui de la flotte, ſi les Lacédémoniens s'obſtinoient à vouloir garder le premier. Les Athéniens ne voulurent jamais le permettre, & les Grecs aimerent mieux être privés d'un ſecours ſi conſidérable, que de lui confier aucun commandement, tant ces peuples craignoient de donner la moindre atteinte à leur liberté.

Si ce refus ſauva la Gréce de la dépendance dont l'offre de Gelon, trop magnifique pour n'être pas intéreſſée, ſembloit la menacer, il ne fut pas moins ſalutaire à ce prince même. Les Carthaginois, qui avoient un traité ſecret d'alliance avec Xerxès, envoyerent en Sicile une armée de trois cens mille hommes, afin de s'en rendre maîtres,

tandis que le roi de Perse envahiroit la Gréce. Gelon s'unit avec Théron, tyran d'Agrigente, & fit si bien par sa valeur & sa bonne conduite, que cet effort des Carthaginois devint inutile. Leur armée fut entiérement détruite, à peine s'en échappa-t-il un seul homme pour en porter la nouvelle à Carthage; & le butin fut si grand, que tel particulier eut pour sa part jusques à cinq cens esclaves. Gelon les employa à des ouvrages publics, dont il décora sa capitale sans surcharger ses sujets.

Un des principaux objets de son attention fut d'encourager l'agriculture, source vive de la population & des véritables richesses d'un Etat, qui produit tous les biens que l'on attend du

commerce, ſans en avoir les inconvéniens. Gelon animoit les cultivateurs par ſa préſence, & paſſoit ſouvent dans les champs avec eux les heures de loiſir que les affaires lui laiſſoient. Son but étoit d'enrichir ſes peuples, & en même temps de les occuper aſſez, pour prévenir tous les déſordres que l'oiſiveté traîne à ſa ſuite.

Ce prince regardoit le luxe & la volupté qui le ſuit, comme les plus grands ennemis d'un Etat. Il fit de continuels efforts pour chaſſer du ſien toutes les profeſſions qui tendent à corrompre les mœurs, & par conſéquent à énerver le courage. Dès ſon enfance il témoigna la plus grande averſion pour la muſique, ſi fort en honneur alors parmi les Grecs,

qu'ils la regardoient comme une des chofes qui contribuoit le plus à la force d'une république, & au bonheur de la fociété (*a*). En effet des peuples dont la vie étoit prefque toute employée à la gymnaftique & autres exercices militaires, avoient befoin d'un art qui tempérât & adoucît la férocité que ces exercices devoient naturellement faire contracter ; mais Gelon, qui ne voyoit pas ces inconvéniens à craindre pour les Syracufains, dont le caractere n'étoit que trop enclin à la molleffe, n'avoit peut-être pas tort de bannir un art auffi féducteur, qui infpire également la volupté

(*a*) Polybe attribue la décadence & la ruine d'une république fameufe, au peu de foin qu'elle avoit pris de s'inftruire & de fe perfectionner dans cet art.

& le courage, qui parle ſi vivement à l'ame, & qui a tant d'action ſur les ſens. Au reſte je rapporte ces particularités de la vie de Gelon, parce que les rois, qui comme lui ſe montrent à toute heure à leurs ſujets, qui leur parlent, qui les écoutent, enfin qui ſont hommes, ſans ceſſer d'être Souverains. Ces rois, dis-je, qui honorent l'humanité en paroiſſant l'aimer, ne peuvent manquer de communiquer leurs goûts & leur façon de penſer, à la nation qu'ils gouvernent ; de ſorte que le caractere du peuple ſemble à cet égard, être fondu dans celui du maître auquel il obéit. Ainſi l'on peut juger du caractere des Syracuſains au temps de Gelon, par le caractere de Gelon même : je dis au temps de

Gelon; car le fonds reſte toujours. Les marques diſtinctives du caractere d'une nation ne s'effacent jamais ; on les voit toujours reparoître à la premiere circonſtance, pour peu que la main qui gouverne, fléchiſſe & ſe laiſſe forcer.

Des rois tels que le prince dont je viens de parler, devroient ſans doute régner toujours pour le bonheur de leurs peuples : mais ils meurent comme les autres hommes ; & par un malheur attaché à l'humanité, leurs ſucceſſeurs ne leur reſſemblent preſque jamais. Hieron devint tyran de Syracuſe à la mort de ſon frere Gelon : il commença par augmenter le nombre des troupes étrangeres à ſa ſolde, & montra une défiance pour ſes ſujets toujours révoltante, lorſqu'elle eſt

injuste & mal fondée. Hieron étoit rempli de défauts; mais on se souvenoit encore à Syracuse des vertus de son prédécesseur: elles adoucirent l'impression que devoient faire ses vices. Hieron ne fut pas détesté.

Thrasybule son successeur, naturellement cruel & sanguinaire, ne dissimula point la perversité de son caractere. Ses sujets ne pouvant plus supporter le joug qui les accabloit, formerent une ligue, & prirent les armes. Thrasybule, avec les quinze mille étrangers à sa solde, s'empara de l'Isle & de l'Acradine, les deux quartiers de la ville les mieux fortifiés, séparés du reste par des murailles & des tours, d'où Thrasybule faisoit de fréquentes sorties sur ses propres

ſujets, devenus ſes ennemis.

Les Syracuſains dans cette extrémité, eurent recours aux villes de Gèle, d'Agrigente, de Selinunte & d'Himère, annexes de Syracuſe ſous les rois précédens, & leur propoſerent la liberté. Avec les ſecours qu'ils en tirerent, ils défirent Thraſybule, qui fut enfin obligé de capituler. On lui permit de ſe retirer à Locres, ville de l'Italie, où il reſta juſqu'à ſa mort.

Syracuſe délivrée de la tyrannie, s'attendoit à jouir dans le ſein du repos, des douceurs de la liberté; mais les troubles n'en devinrent que plus fréquens, & les ſéditions que plus violentes. Outre les mercénaires que les tyrans avoient pris à leur ſolde pour aſſurer leur autorité, un

des premiers ſoins de leur politique avoit été de remplir chaque ville d'étrangers, auxquels ils avoient donné le titre de citoyen, avec tous les droits qui y étoient attachés ſans exception. Ces étrangers, qui ne pouvoient douter que les prérogatives dont ils jouiſſoient, n'auroient lieu, qu'autant qu'il y auroit des tyrans pour les leur conſerver, employerent tout pour ſoutenir la tyrannie.

Les Syracuſains & les habitans des autres villes qui venoient de recouvrer leur liberté, s'aſſemblerent d'abord pour ſtatuer ſur la forme du gouvernement qu'il falloit établir. Une des premieres réſolutions priſes dans ce conſeil, fut d'exclure les étrangers de toutes les charges. Cet affront

les fit ſoulever, ou du moins leur en fournit le prétexte. Ils s'emparerent encore une fois des quartiers de Syracuſe appellés l'Iſle & l'Acradine; & quoiqu'ils ne fuſſent pas plus de ſept mille combattans, ils avoient, au rapport de Diodore de Sicile, l'avantage ſur les Syracuſains, que des ſoldats courageux & aguerris ont ſur une multitude lâche & mal diſciplinée. Cependant à la fin enfermés de toutes parts, & ne pouvant recevoir ni vivres ni ſecours d'aucune eſpéce, ils furent obligés de capituler; & la plûpart de ces étrangers chaſſés des différentes villes, allerent s'emparer de Meſſane, où ils s'établirent.

Au reſte les auteurs ne s'expliquent pas clairement ſur la forme du gouvernement qu'adop-

ta Syracuse. Ce qui paroît de plus certain, c'est qu'on y forma un Sénat; mais l'autorité du peuple prévalut bientôt sur la sienne. On le tyrannisa au point que personne ne voulut plus être Sénateur : par conséquent les dissensions civiles recommencerent, & l'espoir de régner se renouvella dans le cœur des citoyens ambitieux.

Le premier qui osa aspirer à la tyrannie, fut un nommé Tyndaride. Il n'employoit les revenus immenses dont il jouissoit, qu'à nourrir une foule de citoyens pauvres & déterminés, dont il se faisoit autant de dégrés pour monter au trône. Tyndaride fut cité en justice, convaincu du crime de rébellion, & condamné à mort. Ses satellites l'arracherent d'abord des

mains des juges ; mais ayant ſuccombé à la fin , ils ſubirent tous, ainſi que leur chef, le ſupplice qu'ils méritoient.

Lorſque l'eſprit de révolte, & le déſir de commander, ſe ſont allumés une fois dans une République, elle a reçu le coup mortel ; & ce qui peut lui arriver de plus heureux, tant pour la ſûreté de l'Etat, que pour la tranquillité des particuliers, c'eſt d'avoir bientôt un maître dont l'autorité s'établiſſe aſſez ſolidement pour détruire le germe des troubles, en étouffant l'eſpoir de ceux qui les font naître. Tyndaride reçut la mort. Dix autres lui ſuccéderent : ils eurent la même deſtinée. Syracuſe n'en étoit que plus à plaindre : on eût dit que le ſang des tyrans, ou de ceux qui aſpi-

roient à l'être, en reproduisoit de nouveaux. Les Syracusains crurent que l'Ostracisme, tel qu'on le pratiquoit à Athènes, arrêteroit enfin le mal, en détruisant le principe. On n'en changea que le nom, & cette loi fut appellée Pétalisme. Ce qui étoit si sage à Athènes, où tout se gouvernoit par les principes de l'honneur & de la vertu, devint pernicieux à Syracuse, où l'intérêt étoit le mobile de tout. Les principaux citoyens abandonnerent le soin des affaires : pour n'avoir plus d'envieux, & pour se soustraire à la rigueur de la nouvelle loi, ils se concentrerent dans leur intérieur, ne songerent qu'à amasser des richesses, & acheverent de se livrer entiérement au luxe & à la mollesse. Les premieres

charges ne furent bientôt occupées que par ces hommes vils, dont l'impudence & l'audace font l'unique merite. Les troubles augmenterent. On ne voyoit partout que d'infâmes calomniateurs, des orateurs méprisables, qui trafiquoient bassement de leur éloquence; des juges avides & corrompus, qui vendoient l'injustice, & jusqu'aux supplices auxquels ils condamnoient des innocens; des victimes infortunées du crime & de l'avarice, indignement traînées dans les prisons ou à l'échafaut. On ne songeoit qu'à s'enrichir. Toute voie qui conduisoit à la fortune, paroissoit légitime. L'administration de l'Etat étoit abandonnée, ou plutôt il n'y avoit plus d'Etat. On se vit obligé d'abolir le Pétalisme. La malheureuse Sy-

racuſe fut en proie à tant d'horreurs pendant près de ſoixante ans.

La premiere guerre des Syracuſains fut contre les Tyrrhéniens, peuple de pirates, qui infeſtoient la mer. Phayllus, envoyé contre eux avec une flotte conſidérable, fit une deſcente ſur leurs terres, ſe laiſſa corrompre par l'argent qu'il reçut, & rentra dans Syracuſe ſans avoir rien fait : il fut remplacé par Apelles, qui chaſſa les Tyrrhéniens de l'iſle de Corſe, purgea la mer de ces pirates, & revint chargé d'un butin conſidérable.

La guerre, qui feroit préſumer le plus avantageuſement du courage & des autres qualités militaires des Syracuſains, fut celle qu'ils ſoutinrent contre les Athéniens, ſi malheureuſe pour ces

derniers ; mais il eſt impoſſible de douter que ce ne fut qu'à Gylippe le Lacédémonien, & aux auxiliaires du Peloponeſe, que Syracuſe dut ſa conſervation & ſes ſuccès. La maniere dont elle uſa de ſa victoire, prouveroit ſeule, qu'elle n'étoit pas faite pour vaincre. On ſçait aſſez que Nicias & Demoſthènes, généraux des Athéniens, furent battus de verges, & eurent la tête tranchée, malgré les articles formels du traité, ſur la foi duquel ils avoient mis bas les armes, & s'étoient conſtitués priſonniers. Au reſte, une preuve que les Syracuſains eux-mêmes reconnoiſſoient que leur ſalut étoit dû à Gylippe & à la valeur des troupes du Péloponeſe, bien plus qu'à leurs propres efforts, c'eſt

qu'ils firent sur le champ un décret, qui portoit qu'on mettroit toujours à la tête des armées, un Général Péloponésien : c'est en vertu de ce décret que l'on voit le Spartiate Dexippe commander leurs troupes dans la guerre qu'ils eurent ensuite contre les Carthaginois.

Vendre sa patrie aux ennemis, & la trahir pour un vil intérêt, étoit le crime le plus ordinaire aux chefs de la république de Syracuse : ce fut la principale accusation que Denys forma contre eux, lorsqu'il aspiroit à la tyrannie, & cette accusation étoit assez bien fondée. Syracuse, comme tous les autres Etats commerçans, n'avoit jamais employé dans ses armées que des mercénaires, pour ainsi dire, tant le nombre des

ſoldats nationaux étoit petit, & le militaire négligé. C'étoit encore un des reproches du même Denys à ſes concitoyens : « Il eſt » abſurde, leur diſoit il, de dé» penſer des ſommes immenſes » pour lever des armées de trou» pes étrangeres dans le Pélopo» neſe & dans l'Italie, tandis que » nos compatriotes diſperſés & » vagabonds, ſouffrent la pau» vreté & la miſere la plus affreu» ſe, plutôt que de ſervir contre » nous dans les troupes de nos » ennemis, qui les en ſollicitent ».

Ce n'étoit pas que Denys eût véritablement le projet d'abolir l'uſage, dans lequel on étoit à Syracuſe, d'avoir des mercénaires ; cet uſage au contraire, ne pouvoit que favoriſer les vues qu'il avoit dès-lors, ſur la puiſſance ſouve-

raine ; mais il vouloit faire rapeler un grand nombre d'exilés, & se les attacher par ce bienfait, pour les employer ensuite à ses desseins. Ainsi ce qu'il proposoit pour l'utilité publique, n'étoit qu'un prétexte pour s'ouvrir la route vers l'autorité suprême. Ce moyen lui réussit : il fut d'abord élu Préteur à Syracuse, & se fit donner par la ville de Léonte, qui étoit alors sous la protection de la premiere, une garde de six cens hommes, qu'il trouva bientôt le secret de doubler, sous quelque prétexte. Il fit passer ensuite un décret par les Léontins, qui accordoit la double paye aux soldats étrangers. Il en avoit fait autant à Gele & dans quelques autres villes. Lorsqu'il eut ainsi gagné les troupes en sa faveur,

il chassa Dexippe, qui les commandoit, se mit à la tête des garnisons qu'il avoit séduites, & vint montrer un maître à Syracuse, avant qu'elle eût eu le temps de s'y opposer. C'est ainsi que cet homme de la plus basse extraction, de scribe qu'il étoit d'abord, parvint au pouvoir suprême sans obstacle.

Les mauvais succès qu'eut Denys contre les Carthaginois, le firent mépriser dans les commencemens. Bientôt les Syracusains passerent du mépris à la révolte; mais il y avoit pourvu, en faisant fortifier le quartier de la ville qu'il habitoit, & où il avoit placé ses étrangers; enfin, il vint à bout de ses ennemis, à force de prudence & de conduite, ramena insensiblement les Syracusains

aliénés, & les accoutuma ſi bien au joug, qu'ils ſembloient avoir oubliés juſqu'au nom de la liberté, lorſque Dion, qu'avoit exilé Denys le jeune, fils de Denys l'ancien, & ſon ſucceſſeur, mais qui n'avoit ni les qualités ni les talens de ſon pere, partit de Corinthe pour détrôner le tyran, & délivrer ſa patrie.

Dion n'avoit pas plus de mille hommes, pour venir attaquer un prince qui comptoit plus de quatre cens galeres dans ſes ports, & plus de cent mille hommes de troupes ſur pied, preſque tous étrangers. Car Denys le jeune, pour affermir ſa puiſſance, avoit fait enlever, à l'exemple de ſon pere, les armes de toutes les maiſons des citoyens. Mais les ſoldats de Dion, tirés du Pélopo-

nese, disciplinés & aguerris, ne respiroient, pour ainsi dire, que l'amour de la gloire, & ne craignoient ni les dangers ni les fatigues. Le tyran étoit un prince foible, environné de favoris efféminés, avec lesquels il s'abandonnoit à l'ivrognerie, & à la plus honteuse débauche. Son palais n'étoit rempli que de bouffons, de joueurs d'instrumens & de courtisanes, qui dispensoient ou obtenoient toutes les graces du prince, & qui, du sein des plaisirs & de la mollesse, déterminoient les plus graves opérations du gouvernement.

Dion profitant d'une absence de Denys le jeune, débarque en Sicile, grossit ses troupes de quelques citoyens mécontens, marche droit à Syracuse, qui lui

ouvre ſes portes, & remet le peuple en liberté, qui l'élit ſur le champ Préteur, conjointement avec ſon frere, à l'effet de chaſſer le tyran, dont les troupes occupoient encore la citadelle. Cette fortereſſe commandoit Syracuſe, & pouvoit paſſer elle-même pour une ville, par ſa grandeur & l'avantage de ſa ſituation. Dion en preſſoit vivement le ſiége. Denys le jeune profite de la ſécurité que donnoit aux aſſiégeans une ſuſpenſion d'armes, & fait une ſortie vigoureuſe. Les Syracuſains ſurpris fuyent de toutes parts. Perſonne n'oſe réſiſter à l'ennemi. La ville alloït être priſe ou détruite. Dion accourt avec ſes mille ſoldats, fond ſur les troupes victorieuſes, & les repouſſe juſques dans la citadel-

le, où il les force de rentrer.

Les Syracuſains jouiſſoient à peine de l'aurore de la liberté, qu'ils en abuſerent contre leur bienfaiteur, en lui donnant, ſans ſon conſentement, un collégue aſſez mépriſable, pour ne chercher qu'à le rendre ſuſpect, & même odieux. Leur flotte ayant eu quelque avantage ſur celle de Denys, ils pouſſerent l'inſolence & l'orgueil au point de dédaigner les braves Péloponéſiens, auxquels ils avoient tant d'obligation. Ils refuſerent de les payer à l'avenir, chercherent enſuite à les ſéduire, & voulurent les engager à leur livrer un libérateur, dans lequel ils ne voyoient plus qu'un ennemi redoutable.

Les Péloponéſiens eurent horreur de tant de perfidies: ils mirent Dion

Dion au milieu d'eux, & se retirerent de Syracuse aux yeux de tout le peuple assemblé. Les Syracusains persuadés que cette retraite étoit l'effet de la frayeur, ne tarderent pas à les charger. Dion avoit défendu de tuer aucun citoyen ; mais voyant qu'après avoir essuyé toutes sortes d'outrages, ses soldats couroient risque de leur vie, il les rangea en bataille, & fit semblant de fondre sur les Syracusains. Le corps que commandoit Dion n'étoit presque rien pour le nombre, en comparaison de ceux qui le poursuivoient : cependant ils prirent aussi-tôt l'épouvante, se disperserent, & laisserent sortir tranquillement des hommes qu'ils n'avoient pas seulement le courage d'envisager. L'éloignement

du péril diſſipa leur terreur. La honte les fit retourner à la pourſuite de Dion, qui ſe retiroit à Léonte. Ils voulurent encore le charger dans ſa marche ; mais les Péloponéſiens irrités, oubliant pour cette fois les défenſes de leur Général, fondirent vivement ſur les Syracuſains, qui prirent la fuite, même avant d'avoir combattu. J'ai rapporté ces faits, quoiqu'étrangers en apparence à mon ſujet ; mais ils peignent ſi bien les mouvemens d'une populace inſolente & lâche, qui croit n'être libre, qu'autant qu'elle s'abreuve impunément de crimes & de forfaits, que je n'ai pu m'y refuſer.

Dion fut bientôt vengé. On avoit ordonné des réjouiſſances pour un ſecond avantage remporté ſur l'un des Généraux de la

flotte de Denys le jeune : le peuple ſe livra à ſon ordinaire à toutes ſortes d'excès. Celui qui commandoit pour le tyran dans la citadelle, profita de ce déſordre : il fit une ſortie de nuit, égorgea tous les poſtes, & ſe répandit avec ſes troupes dans la ville, faiſant faire main-baſſe ſur tout ce qui ſe préſentoit ; le carnage fut terrible. Les Syracuſains ne ſe virent d'autre reſſource, que dans la clémence de celui qu'ils venoient d'offenſer ſi griévement ; ils oſerent l'implorer. Dion étoit à la fois un grand Général & un grand homme. A cette nouvelle il accourt ſuivi de ſes troupes. Pendant cet intervalle l'ennemi s'étoit retiré dans la citadelle : les Syracuſains ferment leur s portes à Dion, & lui font défendre d'a-

vancer. Cependant il continua ſa marche. Bien en prit aux Syracuſains : l'ennemi avoit fait une ſortie encore plus vigoureuſe que la premiere, & mis le feu à la ville. Dion parut, fondit ſur les vainqueurs, en tua un grand nombre, & les rechaſſa dans la citadelle, où il les aſſiégea de nouveau. Enfin Denys fut obligé de capituler ; la citadelle fut rendue. Syracuſe recouvra ſa liberté, & ſembla n'en jouir que pour mortifier ſon libérateur. Malgré tant d'outrages, Dion, uniquement occupé du bien public, ſongeoit à corriger la forme du gouvernement : il s'étoit choiſi un conſeil de gens, qu'il avoit fait venir du Péloponeſe, au grand mécontentement des Syracuſains, qui ſe croyoient le peu-

ple le plus éclairé de l'univers.

Le vrai moyen de réformer les abus étoit de donner plus d'autorité au sénat, en diminuant celle du peuple. Dion y travailloit, lorsqu'il fut assassiné par un traître, dans lequel il avoit mis sa confiance. Les troubles recommencerent. Denys le jeune, qui, depuis dix ans, s'étoit retiré sur les côtes de l'Italie, revint à Syracuse avec une armée de mercénaires, & s'en rendit maître. Loin que ses disgraces l'eussent corrigé, il se montra plus cruel que jamais. Enfin ses vexations & ses injustices devinrent si violentes, que les Corinthiens, qui regardoient toujours Syracuse comme une de leurs colonies, à la vive sollicitation d'un petit nombre de citoyens encore ver-

tueux, & zélés pour la patrie, y envoyerent Timoléon, qui partit à la tête d'un corps de mille hommes.

La Sicile étoit pour-lors dans la ſituation la plus triſte. Preſque toutes les villes, après avoir eſſuyé d'affreuſes révolutions, étoient ſous la domination des tyrans. Tandis que les Carthaginois en occupoient une partie, & couvroient la mer de leurs vaiſſeaux, Icetas, tyran de Léonte, qui avoit fait avec eux un traité d'alliance, dont l'objet étoit de conquérir toute la Sicile pour la partager enſuite, étoit entré dans Syracuſe, & tenoit Denys bloqué dans la citadelle. Icetas, à la tête de cent mille hommes de troupes, & pouvant diſpoſer de la flotte des Carthaginois, ſelon la teneur

de son traité avec eux, étoit sans doute l'ennemi le plus redoutable pour Timoléon. Aussi ne balança-t-il point à l'attaquer le premier ; & quoiqu'il n'eut pas plus de cinq mille hommes, y compris tous les renforts qu'il avoit reçus, sa prudence, son habileté, & la précision de sa conduite lui firent remporter de grands avantages sur un ennemi qui lui présentoit à tout moment des occasions favorables, & telles que Timoléon n'eut jamais osé l'espérer, mais telles qu'on les peut attendre d'un homme à la fois ignorant, présomptueux, & qui calcule ses forces sur le nombre de ses troupes.

Le général Carthaginois, qui sans doute n'étoit guéres plus habile que son allié, regarda les

avantages de Timoléon comme de ces coups de fortune, auxquels rien ne réſiſte, langage ordinaire des hommes médiocres. Il ſe retira, & laiſſa Icetas dans l'étonnement de cette défection prompte, que rien encore ne pouvoit juſtifier.

Dans ces entrefaites, Denys le jeune, qui déſeſpéroit de pouvoir ſe défendre contre Icetas, avoit traité avec Timoléon, & lui avoit remis la citadelle de Syracuſe. Celui-ci commença par faire travailler à des retranchemens, au moyen deſquels le tyran de Léonte, qui auparavant étoit l'aſſiégeant, ſe trouvoit aſſiégé. Enfin Timoléon préſenta la bataille à ſon ennemi, quoique poſté avantageuſement, & défit ſon armée ſans perdre un ſeul homme, pour ainſi dire.

Syracuſe étoit libre ; mais elle étoit déſerte : l'herbe couvroit les places publiques. Les villes dépendantes de ſa domination, étoient devenues l'habitation des bêtes ſauvages (*a*) : ces plaines ſi fertiles, ces terres qui attendoient à peine le travail du cultivateur pour donner les plus riches moiſſons, alors en friche, n'étoient plus couvertes que de ronces : les maiſons qui ſubſiſtoient encore, tomboient en ruine, faute de bras pour les relever : enfin la Sicile dépeuplée, offroit de toutes parts un tableau effrayant de la déſolation. Tels étoient les effets des diverſes révolutions que cette contrée mal-

(*a*) Les cerfs, au rapport de Plutarque, alloient communément s'y réfugier.

heureuse avoit essuyées. Tels étoient les effets des vices (*a*) du gouvernement introduits & soutenus par l'esprit de commerce, qui causerent seuls ces révolutions.

Les Corinthiens furent touchés du sort de cette ville infortunée : ils songerent à la repeupler, & firent proclamer dans toutes les assemblées de la Gréce & de la basse Asie, que Syracuse étoit libre, qu'il étoit permis à tous les Syracusains bannis de leur patrie,

---

(*a*) Les troupes mercénaires, la considération attachée à la fortune, préférablement aux dignités de l'Etat, le militaire négligé, & même méprisé ; ce qui fournissoit continuellement aux citoyens assez riches pour soudoyer des troupes, & pour faire des largesses au peuple, les moyens de s'élever à la tyrannie, &c.

d'y retourner ; que tous les Grecs qui voudroient s'y établir, auroient le droit de bourgeoisie, & qu'on leur donneroit des portions de terre, dont il fut fait un nouveau partage. Ces soins eurent tout le succès qu'on en pouvoit attendre. Timoléon vit bientôt le nombre des habitans se monter à soixante mille, par la quantité de nouveaux colons qui venoient s'y rendre de toutes parts. Il s'appliqua à réformer la législation & le gouvernement, aidé en cela des conseils de Céphale & de Denys, tous deux Corinthiens, & très-versés dans l'administration des affaires publiques. Les loix de Dioclès furent corrigées. On créa un premier magistrat, sous le nom de serviteur de Jupiter, & l'on forma un sénat de 600

hommes diſtingués, auxquels la principale autorité fut confiée, ſans toutefois que le peuple fût entiérement exclus de tous les emplois.

Tant que Timoléon vécut, ces loix furent exécutées & maintenues dans toute leur vigueur ; mais à peine fut-il mort, qu'on vit renaître dans l'Etat les troubles & les ſéditions, funeſtes avant-coureurs de la tyrannie. J'ai lu quelque part, que Platon, ſollicité par les habitans de Cyrene en Afrique, qui étoient en proie à des révoltes continuelles, de venir leur donner des loix, & rétablir la paix en rétabliſſant l'ordre, ſe fit exactement inſtruire de leurs mœurs, ainſi que des revenus dont les particuliers jouiſſoient, & qu'il renvoya auſſi-

tôt leurs Ambaſſadeurs, diſant que des peuples auſſi riches, n'obéiroient jamais aux loix. Platon en eût dit autant des Syracuſains: ils étoient faits pour être dominés. L'état de liberté n'étoit pour eux qu'un état violent: ils la perdirent vingt ans après qu'elle leur eût été rendue par Timoléon, & retomberent ſous la tyrannie d'Agathocle, homme de la plus baſſe extraction, mais qui avoit du génie, du courage & des talens.

Le plus grand défaut d'une ariſtocratie, telle qu'étoit le gouvernement de Syracuſe, c'eſt que les familles diſtinguées négligent trop la profeſſion des armes, & laiſſent remplir les poſtes, qu'elles ſeules devroient occuper, par des membres de la condition populaire. Quoi que l'on diſe & que l'on faſſe,

le militaire prendra toujours un ascendant marqué sur toutes les autres professions. Ainsi s'étoit élevé Denys ; ainsi s'éleva Agathocle. Ces deux hommes parvenus aux premieres places du militaire, ne pouvoient manquer, en flatant le peuple , de la classe duquel ils étoient sortis, de se faire des partisans, & par conséquent d'exciter des séditions. Dès qu'ils se virent en force, ils firent égorger les premiers de la ville, & s'arrogerent le pouvoir souverain.

Plus de six mille des citoyens de Syracuse furent massacrés dans la révolution qui plaça Agathocle sur le trône. Ce personnage ambitieux commença par se faire donner le commandement des troupes, qui devoient marcher pour reprendre la ville d'Erbite, révoltée

contre Syracuſe, dont elle étoit dépendante. Dès qu'il ſe vit hors des murs, il harangua ſon armée, uniquement compoſée d'étrangers & de ſoldats tirés comme lui, de la lie du peuple : « Avant » d'aller punir, leur dit-il, des » révoltés qui mettront les armes » bas dès qu'ils vous verront pa» roître, pourquoi ne purgeriez» vous pas votre patrie de ſix » cens tyrans, plus dangereux » pour vous que les Erbitains, » que les Carthaginois même ? » C'eſt bien plutôt le ſang de ces » tyrans qu'il faut verſer, ſi vous » voulez aſſurer vos biens & la » tranquillité de Syracuſe, qui » ne peut en jouir tant qu'il ſub» ſiſtera quelqu'un d'eux ou de » leurs partiſans ».

Ce diſcours échauffa les eſprits,

& les diſpoſa à la révolte. Agathocle, pour achever de les déterminer, donna au pillage les biens des ſénateurs. A peine en eut-il prononcé l'ordre, que les ſoldats ſe jetterent dans la ville : on eût dit que cet ordre étoit le ſignal de la rébellion. En peu d'heures plus de quatre mille perſonnes furent égorgées. Mais tout le ſang qu'Agathocle vouloit faire couler n'étoit pas répandu : il fit durer le maſſacre deux jours & deux nuits. Certain alors qu'il n'exiſtoit plus rien de la faction qu'il vouloit éteindre, il aſſembla ce qu'il reſtoit de citoyens, leur vanta la liberté qu'il venoit de rendre à ſa patrie, & offrit de ſe démettre du commandement. Les complices des crimes dont il étoit l'auteur, ne pouvant en eſ-

pérer l'impunité, qu'autant qu'il feroit à portée de les foutenir, s'oppoferent à ce deffein, & le proclamerent roi.

Le premier ufage que fit Agathocle de fon autorité, fut d'abolir les dettes, & de faire un partage égal de toutes les terres : par ce moyen il achevoit d'abbatre les citoyens diftingués, s'il en reftoit encore, & s'attachoit la populace, qui tenoit tout de lui. Dès que le nouveau tyran vit fa puiffance établie, il fit fuccéder à tant d'horreurs, l'amour de la juftice & celui de la gloire. Ce prince clairvoyant, fentit aifément qu'un peuple, dont toute la force confiftoit dans les richeffes, ne pouvoit être formidable : il voulut des guerriers. Ce projet étoit d'autant moins chimérique,

que Syracuſe commençoit à peine à ſe repeupler, lors du maſſacre qu'il venoit d'ordonner, par conſéquent qu'il devoit reſter fort peu de citoyens originaires de Syracuſe : c'étoit donc, pour ainſi dire, une nation nouvelle, ſur laquelle Agathocle régnoit. Il voyoit tous les inconvéniens qu'elle reſtât uniquement commerçante : le moment étoit favorable pour la rendre militaire : il en profita. Il attaqua des puiſſances voiſines, & pouſſa ſes conquêtes ſi loin, que les Carthaginois, auxquels il reſtoit encore des établiſſemens en Sicile, en prirent de l'ombrage. Aſdrubal y débarqua bientôt avec une armée de quarante-cinq mille hommes, ce qui étoit bien peu en comparaiſon des armemens que les Car-

thaginois avoient faits sous les régnes des Gelons & des Denys; mais les temps étoient changés.

Agathocle défit Asdrubal dans la premiere rencontre; mais ayant été attaqué par un renfort nouvellement arrivé aux Carthaginois, lorsque les troupes étoient encore dans le désordre, qui suit ordinairement la victoire, sans qu'il y eût pourvu par des corps de réserve, il fut défait à son tour, & obligé de se renfermer dans sa capitale. Les Carthaginois ne tarderent pas à venir l'y assiéger, après s'être rendus maîtres sans beaucoup de peine, des autres villes dépendantes de Syracuse, que leur haine contre les tyrans, avoit fait révolter pour la plûpart.

Le siége de Syracuse fut poussé

ſi vivement, qu'Agathocle ne ſe voyoit bientôt plus d'autres reſſources que la mort, pour échapper à la captivité, & peut être au ſupplice. Dans cette circonſtance, où un homme courageux, mais né avec des talens médiocres, n'eût écouté que ſon déſeſpoir, & ſeroit péri les armes à la main; où un lâche ſans génie ſeroit reſté dans le trouble & dans l'inaction; Agathocle, qui joignoit à beaucoup de courage, des talens ſupérieurs, conçut le deſſein hardi de porter la guerre aux pieds des murailles de Carthage même, & de faire trembler les Carthaginois dans leurs propres foyers. Ce deſſein étoit non-ſeulement une ſuite de ſon habileté dans l'art de la guerre, où il eſt de principe de tourner la

défenſive en offenſive , autant qu'il eſt poſſible ; mais il étoit auſſi fondé ſur une connoiſſance exacte des hommes auxquels il avoit affaire. Les Carthaginois s'étoient rendus redoutables aux peuples les plus éloignés, par ces armées nombreuſes de mercénaires aguerris, que leur commerce les mettoit en état de ſoudoyer ; mais ils craignoient tellement leurs propres défenſeurs, qu'ils n'oſoient les introduire dans leur pays qu'en tremblant. D'ailleurs ce peuple, en proie au luxe & à la molleſſe, ne ſervoit que l'intérêt, & ne ſe livroit qu'au plaiſir. Une telle nation ne devoit pas être difficile à vaincre ; & le moindre effet qui pouvoit réſulter du projet de paſſer en Afrique, étoit la délivrance de Syracuſe.

Agathocle partit avec quatorze mille hommes, dont la plûpart étoient des esclaves, qu'il affranchit pour en faire des soldats. Il débarqua sur la côte d'Afrique, & poussa d'abord ses conquêtes assez vigoureusement. Jamais Carthage n'avoit été dans un si grand danger, & quatorze mille hommes levés à la hâte, & ramassés de toutes parts, alloient dompter cette puissance si formidable en apparence, sans que ses trésors innombrables pussent l'en garantir, lorsqu'Agathocle, par un un de ces événemens que l'on ne peut prévoir, se trouve arrêté tout-à-coup au milieu de ses succès, & retourne en Sicile, laissant le commandement de son armée à son fils, comme on le verra dans le chapitre suivant. Ainsi

cette expédition n'eut pas tout le ſuccès qu'elle pouvoit avoir, & qu'elle promettoit d'abord, mais elle ſauva toujours Syracuſe, dont le ſiége fut levé.

Le tyran reçut enfin la juſte punition des forfaits qui l'avoient élevé au trône. Ménon l'empoiſonna, pour y monter après lui. Ménon en fut chaſſé, & remplacé par Icétas, qui, à ſon tour, fut dépoſſédé par Ténion. Soſiſtrate diſputa la ſouveraineté à celui-ci. Ténion étoit maître du quartier appellé l'Iſle, le mieux fortifié de tous; Soſiſtrate l'étoit du reſte de la ville. Les Carthaginois profitant de ces diviſions, vinrent aſſiéger Syracuſe avec une flotte nombreuſe, & une armée de cinquante mille hommes.

Pyrrhus, roi d'Epire, ſe ſigna-

loit alors dans l'Italie. Les Syracuſains déſeſpérant de pouvoir ſe défendre contre l'armement redoutable des Carthaginois, offrent la couronne à un fils qu'il avoit eu d'une fille d'Agathocle. Pyrrhus accepte les conditions, vole à leur ſecours, fait lever le ſiége de Syracuſe, chaſſe les Carthaginois de toute la Sicile, à l'exception de Lylybée, & ſe fait reconnoître roi de toute l'iſle; mais ſon eſprit inquiet, plus propre à conquérir qu'à garder ſes conquêtes, la lui fit perdre avec autant de rapidité qu'il l'avoit ſoumiſe. Pyrrhus chargé de la haine univerſelle, fut obligé de ſe retirer. Cependant ſon régne, ou plutôt ſon apparition, ne fut pas ſans utilité pour la Sicile; elle y ranima l'eſprit militaire,

&

& ce fut ſous la conduite de ce prince que ſe forma Hieron, qui rendit à ſa patrie ſon premier luſtre.

Hieron deſcendoit en ligne directe, par ſes ayeux paternels, de Gelon, dont le ſouvenir étoit toujours cher aux Syracuſains, dans le temps même qu'ils s'éloignoient le plus des principes de ce grand homme; cependant la baſſeſſe d'extraction de ſa mere, née dans l'eſclavage, terniſſoit l'éclat de ſa naiſſance, mais le merite y ſuppléoit. Hieron s'attacha à Pyrrhus, s'inſtruiſit ſous ſes ordres, donna des preuves de courage, de zéle, de capacité, & en obtint bientôt des couronnes & les marques de diſtinction les plus flatteuſes. A la mort de ce prince il fut élu Préteur par l'armée, con-

jointement avec Artemidore, & fit si bien, que cette élection fut ratifiée à Syracuse. Ses manieres insinuantes & affables, le rendirent bientôt aussi cher au peuple, qu'il l'étoit aux soldats ; mais Hieron ne bornoit pas ses projets seulement à se faire aimer, il vouloit encore être utile à sa patrie, en la tirant de cet état de foiblesse dans lequel elle languissoit depuis long-temps. Pour y réussir, il falloit avant tout faire revivre la discipline dans le militaire, & il restoit un corps dans l'Etat, dont il avoit tout à craindre, s'il entreprenoit d'innover sur cet article.

Ce corps étoit celui des vieux soldats mercénaires, nourris dans la débauche, accoutumés depuis long-temps à ne pas obéir, &

toujours disposés à la révolte. On peut juger de la foiblesse de Syracuse, puisque ce corps faisoit les principales forces de ses armées. Il étoit donc dangereux d'aliéner les esprits de ces mutins ; mais il l'étoit tout autant de laisser subsister l'espece d'indépendance dans laquelle ils vivoient, contagion qui n'eût pas manqué de corrompre les soldats disciplinés par Pyrrhus, à la tête desquels se trouvoit Hieron.

Le nouveau Préteur prit un parti violent. Je n'examine point ici si ce parti étoit le meilleur ; cette discussion, qui trouvera sa place dans un autre ouvrage, deviendroit étrangere à l'objet que je me suis proposé dans celui-ci ; je rapporte seulement le fait. Dans la guerre qu'Hieron

déclara aux Mamertins, il sépara son armée en deux corps, l'un de nationaux, l'autre de ces mercénaires, & fit sa disposition de maniere que ceux-ci se trouverent livrés à la discrétion des ennemis, & périrent presque tous, sans que les Syracusains fussent exposés. Hieron fit sur le champ de nouvelles levées. Au moyen de l'esprit qui régnoit dans ses troupes, ces nouvelles levées furent bientôt disciplinées, alors il marcha contre les Mamertins, les battit en plusieurs rencontres, prit sur eux un grand nombre de villes, & revint chargé de butin à Syracuse, où, dans les premiers transports de joie, il fut proclamé roi. Malgré tout le merite d'Hieron, je ne puis approuver cette conduite singuliere,

& qui pouvoit avoir de ſi grands inconvéniens. Etoit-il donc aſſuré que les Mamertins lui donneroient tout le temps qu'il lui falloit pour former ſes troupes, & ſe mettre en état de les vaincre. Il faut avouer que ces Mamertins étoient des ennemis bien commodes ; mais Hieron les connoiſſoit ſans doute, & la circonſtance le décida.

Après avoir rendu à ſa patrie toute la force dont elle étoit ſuſceptible, en remettant la défenſe de l'Etat entre les mains des nationaux, auxquels ſeuls elle appartient, & en diſciplinant ces nationaux de maniere à en former de bonnes troupes, Hieron s'occupa du ſoin de rétablir l'ordre dans l'adminiſtration de ſon royaume. L'agriculture étoit le

véritable trésor de la Sicile, trésor inestimable, & depuis longtemps négligé pour des biens dont l'acquisition est incertaine; avantageux en apparence, & nuisibles en effet. Hieron avoit des idées trop justes sur la police intérieure, pour ne pas chercher à ramener les Syracusains aux soins de la culture des terres, si préférable au commerce de luxe : pour y parvenir, ce prince attacha à cette profession des récompenses honorables; il s'y appliqua lui-même, & composa un livre sur l'agriculture, qu'il seroit à desirer que le temps eût épargné. Toutes ses loix, tous ses réglemens ne tendoient qu'à l'encourager. Tant de soins de la part d'un roi chéri, ne pouvoient être sans effet; les terres furent cultivées; les

mœurs s'épurerent, l'Etat ſe peupla & devint floriſſant.

L'attention d'Hieron ſur la police intérieure de ſon royaume, ne l'empêchoit pas de veiller aux affaires du déhors. Ce monarque fit le trait du politique le plus habile, lorſqu'il s'allia avec les Romains, & qu'il favoriſa leur entrée dans la Sicile, où, malgré tous les efforts des Syracuſains, les Carthaginois poſſédoient toujours des établiſſemens. Le ſeul moyen de détruire ceux-ci, étoit d'y introduire les Romains ; & tandis que ces deux puiſſances combattoient, l'une pour la gloire, l'autre pour l'intérêt, Hieron eut l'adreſſe de maintenir la tranquillité dans ſon royaume.

Dans la ſeconde guerre punique, lorſqu'Annibal, maître de preſ-

que toute l'Italie, menaçoit d'assiéger les Romains dans leur capitale, Hieron leur envoya une victoire d'or massif, pésant trois cens vingt livres, les priant de la recevoir comme un présage heureux. Il y ajoûta une flotte chargée de trois cens mille boisseaux de froment, & de deux cens mille d'orge, avec l'offre de leur fournir pendant toute la guerre, la quantité de grains dont ils auroient besoin, & de les transporter par-tout où ils voudroient. Il leur proposa même de leur envoyer des troupes; mais les Romains étoient trop sensés pour introduire un nombre considérable d'étrangers dans leurs armées: ils n'accepterent que mille archers ou frondeurs, pour les opposer aux Baleares & aux Maures, qui

ſervoient dans l'armée Carthagi-noiſe.

Les Romains ne furent pas la ſeule puiſſance qui ſe reſſentit de la libéralité d'Hieron, Rhodes en reçut des marques lors du trem-blement de terre dont on a parlé dans le chapitre précédent ; & l'on trouve dans l'hiſtoire, la deſ-cription de cette galere magnifi-que dont il fit préſent à Ptolo-mée, roi d'Egypte, & dont Ar-chimede avoit dirigé la conſtruc-tion. On peut la voir dans M. Rol-lin, qui n'a fait là-deſſus qu'abré-ger Athenée.

Je ne puis quitter le régne d'un grand prince, où l'on trouve des leçons ſi utiles pour ceux qui gou-vernent, où la juſteſſe du prin-cipe, démontrée par le raiſonne-ment, ſe fait ſentir par ſes effets,

& dans l'hiſtoire duquel un citoyen zélé, un ſujet fidéle, aime à retrouver les vertus de ſon maître.

Les grands princes développent les grands hommes dans tous les genres. La nature devoit Archimede au ſiécle d'Hieron ; mais ce monarque n'eût pas été digne de le poſſéder, s'il n'eût employé ce génie précieux dont nous parlons encore avec admiration, qu'à des ouvrages brillans, mais futiles en eux-mêmes, tels que la galere envoyée au roi d'Egypte. Hieron lui fit conſtruire ces fameuſes machines de guerre, qui dans la ſuite étonnerent ſi fort les Romains, & qui ſeules, pour ainſi dire, défendirent ſi long-temps contre eux la liberté de Syracuſe.

Enfin Hieron mourut. Hieronyme son fils lui succéda, & prit une conduite directement opposée aux principes de son pere. Il méprisa l'alliance de Rome, qu'Hieron en mourant lui avoit sur-tout recommandé de conserver. Son prédécesseur avoit gouverné en roi, il gouverna en tyran, se rendit odieux, périt, & Syracuse retomba dans l'horreur des troubles & des divisions dont elle avoit tant souffert. Le peuple, qui avoit aimé Hieron si tendrement, s'anima d'une telle fureur contre les restes de son sang, que des princesses malheureuses, sans autre crime que celui de leur naissance, furent arrachées des autels, & massacrées impitoyament. L'ancienne anarchie reparut, & avec elle reparurent aussi

les malheurs que ce gouvernement monſtrueux entraîne.

Enfin les Romains, ſous la conduite de Marcellus, ſe rendirent maîtres de Syracuſe, après une réſiſtance dont la vigueur ſe reſſentoit encore du génie militaire qu'avoit introduit Pyrrhus, du bon ordre qu'avoit mis Hieron dans les troupes, & de ſes réglemens pour l'adminiſtration, dont quelques-uns ſubſiſtoient encore; mais ce qui contribua le plus à cette défenſe, fut le génie d'Archimede. On ſçait aſſez de quelle maniere ce grand homme périt lorſque les Romains entrerent dans la place.

Il feroit inutile de s'arrêter long-temps ſur le détail des cauſes de la décadence de Syracuſe, qui toutes ſe rapportent à une

source commune, l'esprit de commerce, devenu trop général. Cet esprit fit préférer l'intérêt à la gloire & à l'honneur. Bientôt Syracuse devint trop riche, non de ses propres fonds, mais de ceux qu'elle tiroit des pays éloignés ; de-là la corruption des mœurs, que ni les loix, ni aucune forme de gouvernement, ne purent jamais entiérement réformer; de-là le luxe & la mollesse, qui firent craindre les fatigues de la guerre, & négliger la culture des terres ; de-là l'introduction des mercénaires dans les armées, plus redoutables pour le peuple qu'ils défendent, que ses ennemis; de-là les troubles, les dissensions, les projets ambitieux, les guerres intestines, les séditions, les meurtres, le pillage, le sommeil des

loix, l'impunité des crimes, l'exil des vertus, les ſecouſſes violentes, la ruine de l'Etat, & des fers pour les peuples.



CHAPITRE XVIII.

Du reste de la Gréce.

J'AUROIS pu ajouter au tableau des nations commerçantes de la Gréce, les Lesbiens, si connus par le commerce de luxe & par la licence qui y régnoit; les Sybaritains, dont le contraste avec les habitans de Crotone, semble démontrer combien il est dangereux pour un Etat, que tous ses membres s'abandonnent au commerce, & que le commerce de luxe s'étende trop; les Tarentins, & tant d'autres colonies, dont la chute ne peut être attribuée qu'au luxe, auquel elles s'abandonnerent, & dans lequel se perdit cet

eſprit militaire, qui ſeul fait la force d'une nation, & qu'on peut en regarder comme le plus ferme ſoutien ; mais je ne finirois point, ſi je voulois parcourir ſéparément tant d'Etats divers : mon deſſein n'a été que de faire connoître les plus conſidérables des peuples anciens, & principalement ceux qui ont diſputé l'empire de la mer. Dans cette premiere partie de mon ouvrage, je conſidere bien plus que je n'écris l'hiſtoire. Paſſons à Carthage.



CHAPITRE XIX.

Des Carthaginois.

LEs Tyriens, en poſſeſſion de la mer long-temps avant tous les autres peuples, avoient coutume de laiſſer dans les bayes les plus commodes, quelques familles, pour faciliter le commerce de la côte ſur laquelle ils les abandonnoient. Ces familles ſe faiſoient une enceinte fortifiée, & ce lieu devenoit un entrepôt pour les Tyriens ; c'eſt ce que nous appellons de nos jours un comptoir : telle fut l'origine de Carthage, dont il eſt ſi difficile de déterminer la véritable époque. Selon l'opinion la plus commune, cent trente ans ou environ avant la fondation de Rome, Eliſe

ou Didon, princesse Phénicienne, s'étant embarquée pour se dérober à la tyrannie de Pigmalion, vint aborder sur les côtes de l'Afrique avec les compagnons de sa fuite. La beauté du pays, l'accueil que lui firent d'anciens Tyriens, qui y étoient établis, & jusqu'aux Africains des environs, la déterminerent à y fixer son séjour : elle bâtit la ville de Carthage. Cet établissement n'étoit rien moins qu'une conquête. Didon paya un tribut pour le terrein qu'on lui donna ; & ce tribut subsista pendant plusieurs siécles, jusqu'à ce que les Carthaginois, devenus plus puissans, rendirent tributaires les peuples dont ils l'étoient auparavant.

Carthage fut bâtie dans une presqu'isle, qui s'avançoit dans

la mer de quelques milles : elle avoit un port admirable, & toutes les commodités pour le commerce s'y trouvoient réunies. Le territoire voisin, appellé proprement l'Afrique, étoit très-fertile en bleds : il devint, conjointement avec la Sicile, le grenier des Romains, lorsqu'ils en eurent fait la conquête, & il l'est encore aujourd'hui de l'Europe : c'est ce que nous appellons les plaines de Barbarie.

La fertilité de ces terres ne se bornoit pas seulement aux grains. Caton voulant exciter les Romains à faire de nouveaux efforts pour détruire Carthage, & achever de soumettre l'Afrique, montra en plein sénat des figues d'une grosseur surprénante. Tout le monde se récria sur leur beauté. *Elles*

viennent de Carthage, leur dit le censeur avec vivacité, *& il n'y a que trois jours qu'elles ont été cueillies.*

Il paroît que les Carthaginois ne négligerent pas l'avantage précieux de posséder des terres abondantes, & qu'ils mirent l'agriculture en honneur. Hannon, l'un des premiers hommes de cette république, avoit composé des livres sur cette matiere, que les Romains firent traduire, quoiqu'ils eussent déja d'excellens traités là-dessus, & c'est le seul ouvrage Punique pour lequel ils ayent montré quelque estime.

Quelle fut la premiere forme du gouvernement des Carthaginois? Etoit-ce une monarchie? Didon prit-elle le titre de reine? Eut-elle des successeurs, ou bien

Carthage fut-elle dès le commencement une république gouvernée ariſtocratiquement ? C'eſt ce qu'il eſt aſſez difficile d'aſſurer ; mais la déciſion de ce point de critique eſt inutile à mon objet. Je paſſe à des temps plus connus, & où le gouvernement eût une forme ſtable.

Le premier corps de la république étoit le ſénat. Ce corps étoit compoſé des citoyens les plus diſtingués par leurs vertus, leur naiſſance & leurs richeſſes. Lorſque toutes les voix étoient unanimes, ſes réſolutions ſur les affaires d'Etat étoient ſouveraines ; & ſi elles étoient partagées, on en remettoit la déciſion à l'aſſemblée de la nation. Dans les premiers temps le peuple avoit très-peu de part dans le gouver-

nement; mais bientôt les cabales, les intrigues, & par conséquent les divisions, s'introduisirent dans le sénat, & tout le pouvoir passa entre les mains du peuple, qui, devenu riche par le commerce, devint à la fois dissolu, orgueilleux, lâche & insolent. C'est à l'ascendant qu'il avoit pris, que Polybe attribue en partie la ruine de Carthage : « à Rome, dit-il, le peuple » est conduit par le sénat, c'est- » à-dire, par les citoyens les plus » sages : à Carthage, le peuple con- » duisoit le sénat, c'est-à-dire, que » les sages étoient conduits par les » insensés.

Cent quatre magistrats étoient tirés de ce corps respectable : on les appelloit le conseil des Cent, qui formoit le premier tribunal de la nation. De ce conseil on tiroit

cinq magiſtrats ſuprêmes. Ariſtote les compare aux Ephores de Sparte, dont le pouvoir étoit au-deſſus de celui des rois, repréſentés à Carthage par les deux Suffetes, à la différence près, que les rois de Sparte commandoient preſque toujours les armées, ainſi que les Conſuls à Rome, au lieu que les Suffetes n'avoient aucun droit par leurs charges à ce commandement, & qu'ils avoient beſoin d'une nouvelle élection pour y parvenir.

Non-ſeulement les ſénateurs étoient perpétuels; mais les membres du conſeil des Cent l'étoient auſſi; d'où il arriva que ceux-ci n'étant point comptables de leur conduite, ils s'accoutumerent à ſe regarder comme autant de ſouverains, ils s'unirent entre eux

par des alliances, & exercerent impunément toutes ſortes de concuſſions, de violences & d'injuſtices. Annibal le premier entreprit de réformer cet abus, & fit ordonner par le peuple que déſormais leurs charges ſeroient annuelles, ainſi que toutes celles de l'Etat. Ce réglément étoit ſage, & fut cependant une des cauſes de la perte de ce grand homme, comme on le verra dans la ſuite.

Outre la charge de Suffete, aſſez ſemblable à celle de Conſul à Rome, Carthage avoit encore un magiſtrat, que les auteurs Romains appellent Préteur, & qui paroît avoir été à-peu-près la même choſe que le Dictateur à Rome. Annibal après avoir eu la charge de Suffete, fut revêtu de cette dignité, lors de ſon retour à Carthage.

thage. Ce fut dans l'exercice de cette charge qu'il réforma l'Etat, & qu'il donna ces réglemens qui auroient fait le bonheur de sa patrie, s'ils eussent été suivis ; je ne parle pas des charges de Questeur & de Censeur, quoiqu'elles paroissent avoir été l'une & l'autre d'une très-grande importance. On sent assez quelles pouvoient être leurs fonctions.

En général, la forme du gouvernement de Carthage étoit bonne, à beaucoup d'égards. Aristote la compare avec les républiques les mieux réglées, & lui donne souvent la préférence. Une preuve que ce philosophe en jugeoit assez bien, c'est que dans l'espace de sept cens ans ou environ, que cette puissance a subsisté, il n'y a jamais eu de tyran, & que très-

peu de dissensions intérieures : cependant Aristote lui-même y trouve de grands défauts, entr'autres, celui d'avoir donné trop de considération aux richesses, & d'y avoir eu trop d'égard dans la distribution des charges. Ce n'étoit pas assez à Carthage d'avoir une naissance illustre, & un merite reconnu, pour obtenir un rang dans la république, il falloit être opulent. « Les richesses, dit Aristote, » étoient la vertu suprême » à Carthage. En effet lorsqu'elles » conduisent à tout, elles sont gé- » néralement admirées & desi- » rées ; alors la vertu n'est com- » ptée pour rien : l'espoir du gain » fait mouvoir tous les ressorts ; » il n'est plus de lucre honteux, » & tout devient marchandise. » Un second défaut que trouve ce

philoſophe dans la politique des Carthaginois, c'étoit d'accumuler pluſieurs charges importantes dans la même famille, & ſouvent ſur la même tête ; ce qui d'un côté, produiſoit des factions & des intrigues, toujours nuiſibles au bien général, & de l'autre, le découragement de ceux qui n'étant pas nés aſſez riches pour obtenir des places, ne pouvoient preſque plus en eſpérer, dès qu'elles devenoient héréditaires dans les familles.

Il eſt échappé un troiſieme défaut à la pénétration d'Ariſtote, & qui peut-être fut le plus grand de tous, je veux dire, le peu d'attention du gouvernement pour le militaire. Carthage étoit ſans contredit la plus grande ville de ſon temps. Sa domination s'étendoit

au loin : elle sembloit prétendre à la monarchie universelle, ou au moins au commerce exclusif. Qui croiroit que Carthage comptoit moins de soldats parmi ses citoyens, que les plus petites villes de la Gréce ? Ses armées n'étoient composées que de mercénaires ; les uns tirés des peuples assujettis, ou tributaires ; les autres levés chez les nations les plus belliqueuses, telles que les Numides, les Gaulois, les Campaniens, & même les Grecs.

Ce systême sur le militaire avoit un avantage apparent pour le gouvernement. La perte d'une bataille n'étoit par ce moyen qu'une perte d'argent aisée à réparer. La guerre & ses malheurs n'interrompoient point le commerce, ou du moins n'en interrompoient

qu'une très-petite partie. Les arts n'en étoient pas moins cultivés, ni la ville moins florissante. On avoit bientôt fait de nouvelles levées, capables de réparer les pertes, sans que l'Etat se trouvât épuisé. Mais ces prétendus avantages étoient compensés par de terribles inconvéniens. Outre ceux qu'il y a toujours, de confier aux étrangers la défense de son propre pays, & qu'il est inutile de repéter encore, Carthage en avoit à craindre qui lui étoient particuliers. La perte d'une bataille jettoit une consternation générale parmi ce peuple, qui s'attendoit à voir bientôt l'ennemi à ses portes, & qui ne pouvoit alors se déguiser son incapacité, sa lâcheté, sa foiblesse. Les mercénaires, sans affection pour une

nation qui marchandoit ſur le prix du ſang, comme ſur un effet de commerce, ſe laiſſoient aiſément ſéduire pour paſſer dans les troupes du vainqueur, & achever d'accabler un peuple dont ils n'eſtimoient que l'or. Les tributaires, de leur côté, ne manquoient pas d'embraſſer l'occaſion de ſe ſouſtraire à un joug dur, & de ſe venger d'une république avare & cruelle, qui dévoroit ceux qui ne pouvoient lui réſiſter. Ainſi Carthage n'étoit redoutable que loin de ſes frontieres, & qu'autant qu'on lui laiſſoit le loiſir de raſſembler ſes forces diſperſées. Sa puiſſance n'étoit donc que précaire, & dépendoit de la réunion de trop d'objets, pour qu'elle fût à craindre. C'étoit une perſpective effrayante dans le lointain;

mais à mesure qu'on s'en approchoit, les chimeres disparoissoient, & l'on découvroit sa foiblesse réelle.

Carthage avoit cependant des troupes nationales ; mais on ne peut s'empêcher de rire, lorsqu'après avoir considéré l'étendue de sa puissance, on voit que ces troupes ne consistoient que dans un corps de cinq mille hommes, appellé la cohorte sacrée, tandis que Carthage avoit souvent plus de deux cens mille hommes sur pied. Ce corps étoit composé des citoyens les plus distingués ; il avoit une grande réputation de valeur. Aristote nous en rapporte un usage bien propre à la nourrir, sur-tout dans un pays où régnoit le luxe. Il étoit permis à ces soldats de porter autant de bagues

qu'ils avoient fait de campagnes. Il sembleroit par-là, que le gouvernement veillât à ce que le luxe ne s'introduisît pas parmi un corps, qui devoit être regardé comme la ressource de la nation, dont il étoit l'élite : on peut au moins le conjecturer. Au reste cette cohorte sacrée prouve en général, que si l'on voit des peuples qui paroissent n'être pas propres à la guerre, on voit aussi qu'il faut souvent en accuser l'indifférence sur les conditions dans lesquelles les troupes de ce peuple sont choisies. Toutes les fois que les troupes seront levées parmi les citoyens les plus distingués de la nation, auxquels la défense de l'Etat doit être confiée, de préférence à tous autres, ces troupes seront toujours bonnes ; &

pour peu que cette nation ait de consistance, soit par l'étendue de son pays, soit par sa situation, elle ne peut manquer au moins de se soutenir. Les Carthaginois, plus commerçans qu'aucun peuple, étoient aussi plus abandonnés au luxe, plus amollis qu'aucun, par conséquent plus éloignés de l'esprit militaire, & des vertus nécessaires aux guerriers : cependant du sein de cette nation corrompue, où l'on voit la considération honteusement enchaînée à l'intérêt, où l'on voit la perfidie, l'ingratitude & tous les vices, devenir des usages reçus; du sein, dis-je, de cette nation, il s'éleve un corps où l'honneur est révéré, où la vertu est pratiquée, où l'on préfere encore la gloire aux richesses, & l'amour

de la patrie à l'amour de la vie.

Si les Carthaginois eussent composé plusieurs corps semblables à cette cohorte sacrée, que le gouvernement eût veillé à y entretenir l'esprit qui se soutint toujours en elle, ils auroient pu se dispenser d'avoir des mercénaires, ou du moins d'en avoir un si grand nombre, & toute la puissance de Rome eût échoué contre eux ; mais les Carthaginois calculerent que plus de guerriers nationaux donnoient moins de commerçans, que moins de commerçans donnoient moins d'argent ; & ils ne calculerent pas que l'Etat, avec beaucoup d'argent & peu de défenseurs, n'avoit qu'une force imaginaire & de perspective. On verra dans la suite, quel fut le produit de ce calcul.

Les richesses étant la seule porte pour arriver aux honneurs, &, pour ainsi dire, le seul moyen de s'attirer de la considération, les familles les plus distinguées, comme celles qui l'étoient le moins, le plus riche comme le plus pauvre, tout devint commerçant à Carthage. D'ailleurs cette ville, située presqu'à la même distance des deux extrémités de la Méditerranée, pouvoit également porter son commerce dans les trois parties du monde connu. Les Carthaginois alloient chercher dans l'Occident, sur les côtes de la Gaule & de l'Espagne, le cuivre, l'argent, & toutes les especes de métaux. Ils portoient en échange aux Gaulois & aux Espagnols, les productions de l'Orient, telles que

le fin lin, la pourpre, & tout ce qui pouvoit flater le plus ces peuples barbares. C'eſt ainſi que les Carthaginois, par leurs échanges redoublés, étoient devenus les facteurs de l'univers, & mettoient tous les peuples à une eſpece de contribution ; mais la principale ſource de leurs richeſſes fut ſans contredit les mines d'or & d'argent qu'ils poſſédoient dans l'Eſpagne. Ce pays étoit alors à Carthage, ce qu'aujourd'hui le Pérou & le Mexique ſont à ce pays même. On peut voir dans Strabon le détail de toutes ces mines. Polybe dit que de ſon temps on occupoit quarante mille hommes à celles près de Carthagène, qui appartenoient aux Romains, lorſque Polybe écrivoit.

Une nation auſſi induſtrieuſe

que les Carthaginois, ayant des établissemens dans l'Espagne, ne pouvoit borner son commerce à celui des côtes de la Méditerranée. Ce peuple n'ignoroit pas que les Tyriens avoient franchi le détroit de Gibraltar, qu'ils s'étoient avancés dans l'Océan, qu'ils avoient découvert les isles Cassiterides dans la Grande-Bretagne, d'où ils tiroient l'étain. Les Carthaginois se trouvoient situés encore plus avantageusement pour ce commerce : ils s'en emparerent, & en devinrent même si jaloux, qu'un de leurs marchands se voyant suivi par un vaisseau Romain, aima mieux aller se briser contre les rochers, pour l'y attirer & le faire périr, au risque de périr lui-même, que de laisser prendre aux ennemis

connoiſſance de ſa route. Ce marchand ſe ſauva par ſon adreſſe. Il fut récompenſé par le gouvernement, & dédommagé de la perte qu'il fit, tandis que Xantipe, après avoir ſauvé Carthage, ou périt par la perfidie de ceux dont il venoit d'empêcher la ruine, ou fut trop heureux de s'y ſouſtraire ; mais Xantipe n'avoit ſervi que l'intérêt de l'Etat en général, & ce marchand ſervit l'intérêt particulier des citoyens.

On ne peut douter que les Carthaginois n'ayent pouſſé leurs découvertes vers le Nord, au-delà de l'Angleterre. Les anciens auteurs font mention de Thulé, & cette iſle ne peut être que l'Iſlande, ou la Scandinavie ; c'eſt ſur quoi les opinions des ſavans ſont encore partagées.

En ſortant du détroit de Gibraltar, & tirant vers l'Orient, les côtes de l'Afrique offroient aux Carthaginois un champ vaſte de découvertes & d'établiſſemens de commerce. La maniere dont ils trafiquoient avec quelques-uns des peuples de cette côte, aſſez ſemblable à celle que nous pratiquons encore aujourd'hui dans nos échanges avec certains Sauvages, merite d'être rapportée. Les Carthaginois venoient dépoſer leurs marchandiſes ſur le rivage, & ſe retiroient, après avoir averti les barbares de leur arrivée par de grands feux qu'ils allumoient. Ceux-ci s'approchoient, faiſoient l'eſtimation, mettoient à côté ce qu'ils vouloient donner en échange, & s'éloignoient à leur tour. Enſuite

les Carthaginois revenoient une ſeconde fois, & remportoient leurs marchandiſes, ou le prix qui y avoit été fixé, s'il leur convenoit; de ſorte que les marchés ſe traitoient ſans ſe parler, & même ſans ſe voir. Peut-être les partiſans du commerce prétendront-ils tirer avantage de ce que je viens de dire, pour prouver que l'honneur, la probité, la bonne foi, ſont l'ame du commerce; mais ſans vouloir en exclurre ces vertus, qui ne voit combien il étoit néceſſaire aux Carthaginois de les affecter, combien l'intérêt même en exigeoit les apparences? Les Carthaginois agiſſoient de bonne foi avec ces Barbares, parce qu'autrement ils auroient perdu leur confiance, & que pour un profit médiocre,

ils se seroient interdits à jamais des échanges avantageux. Il est vraisemblable qu'ils avoient la même conduite en général avec toutes les nations chez lesquelles ils commerçoient, parce qu'elles ne se seroient laissé tromper qu'une fois. Mais que l'on considere les Carthaginois dans toute autre circonstance, on les verra ingrats, perfides, trompeurs, d'où l'on doit conclure qu'ils n'étoient pas vertueux, & que lorsqu'ils le parurent, l'intérêt étoit l'unique principe de leurs actions.

On ignore jusqu'où les Carthaginois s'avancerent sur les côtes de l'Afrique. Le Périple d'Hannon, seul monument littéraire qui nous reste de ce peuple, nous apprend qu'ils avoient des établissemens sur ces côtes, depuis les colonnes

d'Hercule, jufqu'à l'ifle Cerné; c'eft-à-dire, deux ou trois dégrés au-delà des ifles Canaries. Ces établiffemens devoient être très-confidérables, puifque Hannon y répandit trente mille Carthaginois par les ordres du fénat. Ce Général étant à Cerné, continua de faire route, pour effayer d'étendre encore davantage dans cette partie, le commerce de la république. Il rangea cette côte pendant vingt-fix jours de navigation, après lefquels il fut contraint de revenir, faute de vivres. Cette tentative de Hannon fut-elle reprife dans la fuite par les Carthaginois, ou fut-elle abandonnée? C'eft ce qu'il eft affez difficile de déterminer.

Trop prévenus que nous fommes en notre faveur, notre amour

propre nous montre comme barbares les ſiécles qui nous ont précédés. Nous nous perſuadons aſſez légérement, que les connoiſſances des anciens étoient trop bornées, pour qu'ils puſſent exécuter ce que nous entreprenons aujourd'hui avec ſuccès. Cependant on ne peut nier que dès les premiers temps, les Phéniciens partant de la mer Rouge, n'ayent fait le tour de l'Afrique, & doublé le Cap de Bonne-Eſpérance, à moins d'accuſer de menſonge Herodote, Pline, Strabon, & tous les auteurs qui nous ont tranſmis ce fait. Il n'eſt pas également prouvé à la vérité, que les anciens ayent tourné l'Afrique, en partant du détroit de Cadix pour rentrer dans la mer Rouge, route que l'on a tenue dans les temps mo-

dernes. On connoît plusieurs tentatives à cet égard, qui ne réussirent point : celle de Hannon en est une. La raison qu'on apporte de cette différence, c'est que la route, pour arriver jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, est beaucoup plus longue en partant de Cadix, qu'en partant de la mer Rouge, qu'elle est beaucoup plus difficile, & qu'on ne peut la tenir qu'en s'éloignant considérablement des côtes. Il étoit donc assez naturel, ajoûte-t-on, qu'on se rebutât à la longue d'une entreprise qui échouoit toujours. Cependant on trouve dans les anciens auteurs des passages qui doivent au moins nous faire suspendre notre jugement à cet égard, & qui me paroissent prouver que les Carthaginois avoient

fait avant nous cette route de Cadix à la mer-Rouge.

On peut là-deſſus conſulter Pline, livre ſecond, chapitre dix-ſeptieme; on y verra entr'autres choſes, que Caïus Céſar, fils d'Agrippa, adopté par Auguſte, trouva dans la mer Rouge, des débris de vaiſſeaux Eſpagnols, qui ne pouvoient être arrivés qu'en doublant le Cap de Bonne-Eſpérance; que Hannon, député par le ſénat de Carthage pour faire des découvertes ſur la côte méridionale de l'Afrique, vint juſqu'au golfe Arabique. Ce même auteur cite Cœlius Antipater, qui prétendoit avoir vu des marchands d'Eſpagne, aller commercer ſur les côtes de l'Ethiopie.

Il paroîtroit peut-être abſurde aujourd'hui de ſoutenir que les

Carthaginois avoient auſſi découvert l'Amérique. Cependant cette opinion eſt plus que vraiſemblable. Sans parler de la grande iſle Atlantique, ſituée au-delà des colonnes d'Hercule, & plus grande elle ſeule, que les trois autres parties du globe, au rapport de Platon, l'auteur du livre intitulé des merveilles du monde, que l'on croit être Ariſtote, dit expreſſément que les Carthaginois avoient découvert dans l'Océan, après pluſieurs jours de navigation, au-delà du détroit de Gades, une grande iſle déſerte, boiſée d'arbres de toute eſpece, dont les fleuves étoient navigables, & dont la fertilité étoit ſurprenante; que vu la grande multitude de Carthaginois qui alloient s'y éta blir, le ſénat avoit déf endu pa

une loi expresse, sous peine de la vie, de faire route désormais vers cette isle, loi plus sage, peut-être, que les facilités excessives accordées depuis chez divers peuples, pour y former de puissantes colonies. Seroit-ce pour ne pas être forcé de convenir de cette sagesse, qu'on se refuse aujourd'hui à croire que les anciens ayent fait cette découverte, ou bien seroit-ce faute d'avoir examiné avec assez d'attention, ce point de l'histoire? Mais écoutons là-dessus Diodore de Sicile : « Vis-» à-vis de l'Afrique, dit-il, en ti-» rant vers l'Occident, après plu-» sieurs jours de navigation, on » trouve une grande isle. Le pays » est entrecoupé de montagnes, » couvertes de bois & de vallées » fertiles; des fleuves navigables

» l'arrofent ; la chaffe & la pêche » y font également abondantes ; » le climat eft fi doux, fi tempéré » dans cette ifle, que les arbres » y donnent des fruits excellens, » de toute efpece, pendant la plus » grande partie de l'année. Cette » contrée, féparée du Continent » par un grand trajet de mer, » eft reftée long-tems inconnue. » Les (*a*) Phéniciens la décou- » vrirent. Ces peuples, depuis » plufieurs fiécles, étoient les maî- » tres de la mer : ils avoient éta- » bli des colonies fur toutes les

(*a*) *Pœni*, nom commun aux Phéniciens & aux Carthaginois. Ceux-ci étoient originaires de Phénicie : ils en avoient confervé le langage & les mœurs, & ce ne peut être que des Carthaginois dont parle Diodore, fous le nom général des Phéniciens.

» côtes.

» côtes.... comme ils voguoient » le long de l'Afrique, après avoir » paſſé le détroit, leurs vaiſſeaux » furent emportés par les vents » fort loin des terres, & très- » avant dans l'Océan. La tempête » ayant duré quinze jours (*a*), ils » aborderent enfin dans l'iſle dont » nous parlons. Le bruit que fit à » leur retour cette découverte, » & les merveilles qu'ils racon- » toient de ce pays, firent ima- » giner aux Tyrrhéniens, peuple » alors puiſſant ſur mer, d'y en- » voyer une colonie ; mais les » Carthaginois les en empêche- » rent : car d'un côté, ils crai-

(*a*) Cettte tempête n'étoit qu'un vent très-fort, qui ſoufle encore aujourd'hui à des temps réglés, & qui porte à l'Amérique.

» gnoient que leurs concitoyens,
» attirés par les charmes de cette
» nouvelle terre, n'abandonnaſ-
» ſent leur patrie ; de l'autre, ils
» vouloient la conſerver, comme
» un aſyle pour eux, s'il arrivoit
» quelque grand revers à Cartha-
» ge. Maîtres qu'ils étoient de la
» mer, ils eſpéroient pouvoir tou-
» jours s'embarquer avec leurs
» familles, dans quelque circonſ-
» tance que ce fût, & ſe retirer
» dans un pays où il ſeroit im-
» poſſible à leur vainqueur de les
» ſuivre.

Après un paſſage ſi formel d'un hiſtorien auſſi eſtimé, d'ailleurs confirmé par ce que diſent d'autres auteurs, comment pourroit-on nier que la découverte de l'Amérique n'ait été faite avant nous? Envain objecte-t-on que cette na-

vigation eſt impoſſible, ſans le ſecours de la bouſſole. Envain objecte-t-on que le cours des étoiles ne peut pas toujours y ſuppléer. Qu'avoient les anciens, demande t-on, qui pût en tenir lieu ? Mais de quoi l'induſtrie humaine n'eſt-elle pas capable, lorſqu'elle s'exerce long-temps ſur le même objet ? Nous ignorons ſans doute les moyens qui remplaçoient la bouſſole chez eux : en peut-on inférer que ces moyens n'ayent pas exiſté ? Ils ne connoiſſoient ni la loupe, ni les lunettes : leurs pierres gravées en ſont-elles moins admirables ; & pouvons-nous, avec le ſecours de nos découvertes, nous flater de les égaler dans cette partie ? Peut-être trouvera-t-on que je me ſuis trop étendu ſur cette diſ-

cuſſion ; mais elle m'a paru eſſentielle au ſujet que je traite.

Il ſeroit peut-être injuſte de ſe faire le tableau des mœurs des Carthaginois, d'après ce qu'en ont dit les auteurs Romains, ou les Grecs qui écrivoient à Rome. La haine qui étoit entre les deux peuples, a pu ſans doute cauſer leurs exagérations dans la peinture que ces hiſtoriens nous ont laiſſée de la perfidie, de l'ingratitude, & de la cruauté des Carthaginois. Cependant il eſt aſſez naturel d'imaginer que chez un peuple, où la conſidération n'étoit attachée qu'aux richeſſes, la vertu fut toujours ſacrifiée lorſqu'elle ſe trouva en oppoſition avec l'intérêt. Pour en juger, on peut voir ce que firent les Carthaginois, lorſqu'après avoir con-

clu une tréve avec Scipion, quelques vaiſſeaux Romains battus de la tempête, furent jettés ſur leurs côtes; la religion du ſerment, les plaintes de Scipion, la crainte même de la vengeance, que Rome ne devoit pas manquer d'en tirer, ne purent les retenir; ils ne calculerent que le produit d'une priſe conſidérable : ils s'emparerent de ces vaiſſeaux, & ne voulurent pas les rendre.

A l'égard de la trahiſon dont on les accuſe, comment les Carthaginois s'en feroient-ils fait ſcrupule avec les étrangers, eux dont le ſénat crut devoir porter une loi pendant les guerres de Sicile, qui défendoit à tout citoyen d'apprendre la langue grecque, pour les empêcher de trahir la république?

Je ne donnerai que deux exemples de leur ingratitude. Xantipe ſauva Carthage ; on y réſolut de le faire périr, ou du moins on lui laiſſa tout lieu de le craindre. Annibal s'occupoit utilement de l'intérêt de ſa patrie ; il travailloit à la rendre puiſſante, en réformant les vices & les abus du gouvernement. Il fut déféré à Rome par ſes concitoyens, lorſqu'il mettoit tout en œuvre pour les tirer de leur état de foibleſſe.

Je pourrois citer comme une preuve convaincante de leur cruauté, celle dont ils uſerent envers Regulus, lorſqu'il revint à Carthage acquitter ſa parole aux dépens de ſa vie. Ils faiſoient mettre leurs Généraux en croix comme des eſclaves, quoique ſouvent tout leur crime provînt

d'avoir été malheureux, ou même mal servis, tant dans les approvisionnemens néceſſaires, que dans les ſecours que les circonſtances exigeoient d'envoyer ptomptement ; & ce ſupplice chez les Carthaginois, étoit moins l'effet de la diſcipline militaire, que celui de la cruauté naturelle d'un peuple, qui ne rougiſſoit point d'immoler des victimes humaines à ſes divinités. Je ne finirois point, ſi je voulois inſiſter ſur tous les détails qu'entraîneroient des conſidérations ſur leurs mœurs. Je paſſe à leurs principales révolutions.

C'eſt dans l'expédition contre la Sicile, où, ſelon leur traité avec Xerxès, ils débarquerent avec une armée de trois cens mille hommes, ſous la conduite d'Amil-

car, fils de Magon, que les Carthaginois paroiſſent pour la premiere fois avec éclat. On a vu dans le chapitre précédent quel fut le ſuccès de cette entrepriſe. On peut juger par-là des forces, ou plutôt des richeſſes de Carthage : car pour cette république, qui n'employoit que des auxiliaires & des mercénaires, chaque ſoldat n'étoit qu'un point de dépenſe de plus, que l'on pouvoit évaluer. On peut remarquer à propos de la multitude d'hommes dont elle compoſoit ſes armées, que c'eſt le défaut de toutes les puiſſances qui n'ont point, ou que fort peu de troupes nationales, & qui négligeant la diſcipline, ainſi que les exercices qui font d'un homme un ſoldat, s'imaginent fauſſement que la ſupério-

rité dépend du nombre, ſans faire attention qu'il eſt bien difficile, & même impoſſible, de trouver des terreins qui conviennent à des armées prodigieuſes, & où elles puiſſent ſubſiſter; que le parti le plus ſage, & même le ſeul que puiſſe prendre le Général qui commande une telle armée, c'eſt de la diviſer en pluſieurs corps; qu'il ne peut guéres s'empêcher de les éloigner les uns des autres, & qu'alors, au lieu de trois cens mille hommes, il n'a pas plus de forces que ſi on ne lui en avoit donné d'abord que ſoixante mille, ſuppoſé que ce ſoit tout ce qu'il en ait pu garder. Or cette armée prodigieuſe, diviſée en pluſieurs corps, doit néceſſairement être battue en détail, & diſſipée, pour peu qu'elle ait affaire à un ennemi in-

telligent. L'expérience univerſelle & conſtante de la ruine de ces entrepriſes, pour le ſuccès deſquelles on ne compte que ſur la multitude, n'a pu encore faire revenir de ce préjugé, dont l'erreur eſt également démontrée par le raiſonnement & par les faits.

Un ſeul revers abat un peuple lâche & foible. La terreur groſſit à ſes yeux les ſuites d'un échec reçu, & lui fait perdre de vûe toutes ſes reſſources; il n'en voit plus que dans la ſoumiſſion. Les Carthaginois perdoient courage, avec autant de facilité, & auſſi peu de raiſon, qu'ils s'enyvroient de fauſſes eſpérances. Ils n'eurent pas plutôt appris le mauvais ſuccès de leur expédition en Sicile, que la crainte leur fit voir à tous momens, le vainqueur aux portes

de la ville. Ils ſe hâterent d'envoyer des ambaſſadeurs à Gelon, non pour traiter de la paix, mais pour ſe jetter à ſes pieds, & pour implorer ſa clémence. Ce prince, aſſez ſage pour ne jamais ſe laiſſer aveugler, content d'avoir humilié cette république, ne demanda aux Carthaginois que l'argent néceſſaire pour élever les monumens de ſa gloire & de leur deshonneur. Ce fut la ſeule condition onéreuſe du traité : toutes les autres étoient avantageuſes pour eux-mêmes. Par exemple, Gelon leur impoſoit la loi de ne plus immoler à Saturne les enfans des meilleures maiſons, & de ne lui ſacrifier déſormais que des animaux. Quel monarque que celui qui n'accorde la paix à ſes ennemis, qu'aux conditions de reſpec-

ter, d'aimer l'humanité ? Je ne puis me laſſer de parler de Gelon. Ce prince voulant apprendre aux Syracuſains à quels ennemis ils avoient à faire, fit dépouiller une certaine quantité de priſonniers, & les fit expoſer nuds dans les rues de Syracuſe, pour montrer à ſes ſujets la différence qu'il y a entre des ſoldats exercés, accoutumés à la fatigue, & des hommes amollis par le luxe & l'oiſiveté.

La défaite des Carthaginois en Sicile les avoit tellement effrayés, qu'il ſe paſſa bien du temps ſans qu'ils oſâſſent ſonger à cette iſle ; mais enfin enhardis par la corruption des Syracuſains, & par le mauvais uſage qu'ils faiſoient de leur liberté, ils accorderent des ſecours aux habitans de Segeſte

contre les Selinontins. Encouragés par quelques avantages, ils firent passer encore une fois en Sicile une armée nombreuse, avec laquelle ils s'emparerent de Selinonte, & ensuite d'Himere, malgré la vigoureuse résistance des assiégés. Les cruautés qu'ils y exercerent sont si révoltantes, qu'il ne paroît pas possible que les historiens Grecs ne les ayent exagérées.

Syracuse étoit la seule puissance de la Sicile qui pût faire face à l'ennemi; mais toujours déchirée par des factions, elle étoit hors d'état de secourir efficacement les autres peuples de cette isle. Les Carthaginois profiterent de ces circonstances, & firent passer en Sicile une nouvelle armée de trois cens mille hommes,

ſelon quelques auteurs, & ſelon d'autres, ſeulement de cent vingt mille. Imilcar qui la commandoit, forma le ſiége d'Agrigente, & fut à la veille d'être la victime du trop grand nombre de ſes troupes. Les Syracuſains marcherent au ſecours d'Agrigente, & ſe poſterent de maniere que l'armée Carthaginoiſe ne pouvoit plus recevoir ſes convois. Bientôt la diſette s'y fit ſentir. Les Campaniens, qui faiſoient une partie aſſez conſidérable de cette armée, ſe mutinerent, & vinrent en corps à la tente du Général, lui demander leur diſtribution de vivres, en le menaçant hautement de paſſer du côté de l'ennemi, ſi on ne la leur faiſoit pas ſur le champ. Imilcar embarraſſé, les conjura de lui accorder encore quelques

jours de délai, & ne les obtint qu'avec beaucoup de peine. Il étoit perdu ſans reſſources, lorſque le hazard, ou plutôt l'incapacité des ennemis, lui fournit un moyen de ſe tirer de cet embarras. Les Syracuſains envoyoient par mer aux aſſiégés un convoi conſidérable; ſoit que l'eſcorte ne fût pas aſſez forte, ou que celui qui la commandoit ſe défendît mal, Imilcar fut aſſez heureux pour l'enlever. Les Agrigentins avoient auſſi des Campaniens à leur ſolde. Ceux-ci découragés par la perte du convoi, écouterent les propoſitions que leur fit faire Imilcar, en reçurent quinze talens, paſſerent dans ſon camp, & les Agrigentins ſe virent forcés d'abandonner leur ville.

Gela eut le ſort d'Agrigente,

& les Carthaginois auroient peut-être poussé plus loin leurs conquêtes, si la peste n'avoit détruit une grande partie de leur armée. Je passe sous silence les guerres des Carthaginois contre les deux Denys, tyrans de Syracuse.

On a vu dans le chapitre précédent comment Timoléon, avec cinq mille hommes, épouvanta Magon, au point de lui faire abandonner Icétas, son allié. Les Carthaginois, honteux d'une fuite si lâche, envoyerent en Sicile une armée de soixante & dix mille hommes de pied, avec une flotte de deux cens vaisseaux de guerre, & de mille vaisseaux de transport, sous les ordres d'Asdrubal & d'Amilcar, les deux meilleurs Généraux qu'ils eussent alors. Carthage y avoit envoyé

des armées plus nombreuſes, mais non pas de mieux composées. Timoléon n'avoit gueres que ſix mille combattans. Il marcha à eux, les attaqua, leur tua dix mille hommes, & fit quinze mille priſonniers.

On a vu auſſi dans le chapitre précédent, comment Agathocle, aſſiégé dans Syracuſe, forma & exécuta le projet de paſſer à Carthage avec quatorze mille hommes, dont une partie étoient des eſclaves qu'il venoit d'affranchir, & qu'il fit embarquer ſur ſoixante galeres. Arrivé en Afrique, il brule ſes vaiſſeaux, & marche droit à la capitale de ceux qui aſſiégeoient la ſienne. Bientôt l'alarme ſe répand dans la ville : l'on ne voit par-tout que les marques du déſeſpoir & de l'effroi.

Presque en même temps on y reçoit des nouvelles de la Sicile, par lesquelles on apprend à la fois, & l'état du siége de Syracuse, & le petit nombre des troupes d'Agathocle : aussi-tôt la confiance renaît, & devient aussi excessive que la frayeur l'avoit été. On nomme deux Généraux. On leve dans la ville même une armée de quarante mille hommes d'infanterie, de mille chevaux, & de deux cens chars armés de faux. Les Carthaginois eurent grand soin de faire mettre dans les chariots de bagage, vingt mille paires de menottes, quoique toute l'armée d'Agathocle ne montât pas à ce nombre, à beaucoup près. L'événement ne justifia pas cette bravade ridicule. L'armée Carthaginoise fut taillée

en piéces, la confiance s'évanouit ; & ce peuple insolent ou rempant, selon la circonstance, mais toujours lâche, rentra dans de nouveaux accès de désespoir. La frayeur ne le ramena qu'à la superstition, ressource ordinaire des ames foibles. Au lieu de s'occuper des moyens de se défendre, on imputa les malheurs de la république à la colere de Saturne : on trouva que ce Dieu étoit justement irrité, de ce qu'à la place des enfans des premieres maisons de la ville, qu'on lui immoloit autrefois, on n'égorgeoit plus depuis quelque temps en son honneur, que des enfans de vile condition, qu'on achetoit pour cet effet. On lui en immola dans un seul jour deux cens des premieres familles ; & trois cens personnes

qui s'avouerent coupables d'avoir ſouſtrait précédemment les leurs à ce ſacrifice horrible, s'offrirent, pour appaiſer par leur ſang, la colere du Dieu.

Cependant Bomilcar, l'un des deux Généraux qui venoit d'être battu par Agathocle, & dont le collegue avoit été tué dans le combat, entre dans la ville, à la tête du peu d'étrangers qui lui reſtoit de ſon armée, & de quelques citoyens mécontens. Bomilcar, qui ſe flatoit d'y trouver plus de partiſans, profita du trouble qui y régnoit, & ſe fit proclamer roi; mais bientôt aſſailli de toutes parts, il fut obligé de ſe retirer ſur une hauteur, ſuivi de ſes rébelles. Les Carthaginois accorderent une amniſtie générale aux coupables; & Bomilcar aban-

donné, ſe rendit enfin aux conditions que ſon pardon lui ſeroit accordé. Malgré la foi jurée de part & d'autre, on lui fit ſouffrir les ſupplices les plus cruels : on en inventa même de nouveaux, & on finit par l'attacher à une croix. Là, Bomilcar employa les reſtes de ſa vie à reprocher au peuple ſa perfidie, & à lui rappeller les noms des plus grands hommes qu'eut produit Carthage, qui preſque tous avoient ſubi le même ſort.

Les affaires de Sicile avoient changé de face. Le Général Carthaginois s'étoit laiſſé ſurprendre: ſon armée avoit été taillée en piéces, & lui-même y avoit perdu la vie. Agathocle étoit toujours en Afrique, où il avoit reçu de nouveaux renforts. C'en étoit

fait de Carthage, ſans une ſédition qui s'éleva dans le camp du vainqueur : Lyciſcus, qui commandoit les mercénaires du tyran de Syracuſe, s'étant enyvré dans un feſtin, oſa manquer de reſpect à ſon maître. Archagathe, fils d'Agathocle, moins patient que ſon pere, voulut impoſer ſilence à Lyciſcus ; mais en ayant reçu quelques paroles outrageantes, il ne put retenir ſa colere, & le perça d'un coup de pique. Les étrangers s'aſſemblerent auſſi-tôt pour venger la mort de leur Général ; & quelque ſatisfaction que pût leur faire Agathocle, une grande partie paſſa dans le camp des Carthaginois. Les autres reſterent dans l'inaction, préciſément dans le moment, où ſi l'on eût marché, la perte de Carthage étoit aſſurée.

Il eſt rare à la guerre que les occaſions manquées ſe repréſentent une ſeconde fois. En effet quelques troubles ſurvenus en Sicile, déterminerent Agathocle à y repaſſer peu de temps après, & à laiſſer le commandement de ſon armée à ſon fils. Archagathe n'étoit pas ſans merite ; mais il fut mal ſecondé par les officiers généraux qu'il avoit ſous ſes ordres, de maniere que lorſqu'Agathocle, après avoir pacifié les troubles de Syracuſe, revint en Afrique, il y trouva les affaires ſi déſeſpérées, qu'il s'enfuit ſécretement, laiſſant à la merci des Carthaginois ſes propres enfans & le reſte de ſes troupes. Tel fut le ſort de cette guerre, qui penſa être funeſte aux Carthaginois, qui montra toute leur foibleſſe

lorſqu'on venoit les attaquer juſque dans leurs foyers, & qui fut peut-être la ſource de leur ruine. Regulus, & enfin Scipion, n'euſſent peut-être jamais imaginé de paſſer en Afrique, ſi Agathocle ne leur en eût pas montré la route, & tout l'avantage qui pouvoit en réſulter.

Les Carthaginois, en s'emparant de l'iſle de Sardaigne, s'approchoient trop de l'Italie, pour n'être pas connus des Romains. Polybe rapporte des traités contractés entre les deux peuples dès les premiers temps. Rome bornoit encore ſes idées de conquête aux peuples de l'Italie, dont elle étoit entourée. Carthage ne vouloit que ſe conſerver l'empire des mers, agrandir ſon commerce, & maintenir ſes colonies. Les intérêts de ces deux nations étoient

donc

donc différens ; par conséquent rien n'empêchoit qu'elles ne fussent unies. Les Carthaginois trouvoient même quelques avantages à favoriser les Romains dans leurs premieres conquêtes. La plûpart des peuples de l'Italie, tels que les Etruriens, les Tarentins, & les autres colonies Grecques, étoient adonnés au commerce, & quelques-uns avoient une marine considérable. Les Romains au contraire, avec un gouvernement tout militaire, & fondé sur des principes directement opposés au commerce, n'étoient rien moins que disposés à s'y livrer. Il étoit donc important pour Carthage que Rome triomphât de tous ces peuples. Ce n'étoient pas à la vérité des ennemis dangereux pour cette premiere ; mais

ils s'enrichiſſoient ſous un autre pavillon que le ſien.

Cependant Rome devint maîtreſſe de preſque toute l'Italie. Les Carthaginois commencerent à regarder cette république d'un œil différent, lorſque par la conquête d'une partie de la côte, elle eut acquis la facilité de faire paſſer des troupes en Sicile, toutes les fois qu'elle le voudroit. Ils ſentirent qu'elle pouvoit devenir redoutable pour eux, & donnerent tous leurs ſoins à l'empêcher de porter ſes armes dans cette iſle. Hannon leur amiral, attaqua la petite eſcadre que Clodius envoyoit au ſecours des Mamertins, en conſéquence des ordres qu'il avoit reçus de Rome, dont ce peuple avoit imploré l'appui contre les Carthaginois. Hannon

renvoya à Clodius, immédiatement après l'action, les vaisseaux qu'il venoit de lui prendre, & s'excusa sur la nécessité où il l'avoit mis de l'attaquer, par l'infraction au traité qui subsistoit entre Rome & Carthage ; mais voyant que Clodius persistoit dans le dessein de secourir les Mamertins, il lui signifia que jamais sa république ne souffriroit que les Romains pussent seulement se laver les mains dans la mer de Sicile. En effet il paroissoit impraticable que Clodius passât dans cette isle, les Carthaginois ayant une escadre considérable qui croisoit dans le détroit ; mais l'intrépidité de Clodius fit réussir un projet que la prudence condamnoit peut-être. Il prit le moment où une tempête violente empêchoit

les vaiſſeaux Carthaginois de tenir la mer : il s'embarqua avec ſes troupes, au riſque de périr mille fois, & débarqua heureuſement en Sicile, ſans y trouver d'oppoſition. Telle fut l'origine des guerres Puniques, ſi fameuſes dans l'hiſtoire par le temps qu'elles durerent, par les divers événemens qu'elles firent naître, & par celui qui en fut le terme.

Quelques avantages que l'armée conſulaire eût remportés en Sicile, les Romains ſentirent judicieuſement qu'ils ne pouvoient les conſerver, qu'à l'aide d'une marine, pour y tranſporter les vivres & les tranſports néceſſaires; ils conſtruiſirent des vaiſſeaux pour la premiere fois. Un de ceux de leurs ennemis tombé entre leurs mains, fut leur

modele, & ils prirent des matelots à leur ſervice. La promptitude avec laquelle ils équiperent une flotte nombreuſe, prouve aſſez que les véritables richeſſes de l'Etat, conſiſtent moins dans l'argent renfermé dans ſes coffres, que dans l'amour des citoyens pour la patrie. Les Romains étoient pauvres alors; mais ils étoient laborieux, perſévérans, tous concouroient au bien général, avec autant d'ardeur, que ſi c'eût été l'intérêt de chacun en particulier. Ils firent ce que le peuple le plus riche, ce que les Carthaginois, peut-être, n'auroient pu faire, du moins avec autant de diligence. Ce qu'il y eut de plus ſurprenant, fut de voir ces vaiſſeaux mal-adroits montés par des chefs ignorans &

inexpérimentés, triompher partout des forces navales d'un peuple qui depuis si long-temps possédoit l'empire de la mer. Les Carthaginois crurent pouvoir se mocquer de cette marine naissante : il leur fallut des pertes réitérées pour leur apprendre combien le courage & le patriotisme sont des ennemis dangereux à combattre.

Tant que le théatre de la guerre resta dans la Sicile ou sur les côtes, les succès furent assez partagés ; mais lorsque Régulus, profitant du gain d'une bataille navale, vint débarquer sur les côtes d'Afrique avec quinze mille hommes d'infanterie & cinq cens chevaux, tout parut désespéré ; & Carthage se retrouva dans la même extrêmité où elle s'étoit vue

lors de la descente d'Agathocle. L'armée qu'elle opposa au Consul fut taillée en piéces, par l'ignorance des chefs. Avec une cavalerie très-nombreuse & beaucoup d'éléphans, ils avoient grand soin de se poster toujours dans les montagnes : on peut juger par-là de leur habileté.

Pour comble de malheur, les Numides & les Africains, indignés de la tyrannie que leurs maîtres exerçoient sur eux, se révolterent, & commirent impunément toutes sortes de ravages. Carthage paroissoit être à la veille de périr : elle avoit épuisé même la ressource de s'humilier, & d'implorer la clémence du vainqueur. Les propositions du Consul étoient si dures, que tous les citoyens aimoient encore mieux

s'ensevelir sous les ruines de leur patrie. Xantippe le Lacédémonien se trouva du nombre des mercénaires, que les Carthaginois avoient levés dans le Péloponese. On parloit peu à Sparte, mais on y disoit bien & toujours, la vérité, sans détour. Xantippe ne put voir les fautes grossieres des généraux Carthaginois, sans en parler avec cette franchise naturelle aux Spartiates, que condamneroit aujourd'hui notre politesse perfide, & qui passeroit pour dureté.

Dans tout autre temps, Xantippe eût peut-être été puni; mais le désespoir étoit si grand à Carthage, que non-seulement il fut écouté, mais même que les Généraux le prierent de prendre le commandement, trop heureux

de ſe décharger d'un emploi dont ils ne connoiſſoient que le danger. Xantippe l'accepta, & tout changea de face. Il diſciplina les troupes autant que les circonſtances le permettoient, en auſſi peu de temps. Régulus s'avançoit & venoit aſſiéger la ville; le Lacédémonien marche au-devant de lui, ſe met en bataille dans une plaine avantageuſe pour ſa cavalerie; l'armée Romaine eſt battue, & le Conſul eſt fait priſonnier.

Cette victoire fit paſſer Carthage en un inſtant, du plus grand état de foibleſſe, à celui de la ſupériorité ſur ſa rivale. On eſt ſurpris de ne plus retrouver dans les hiſtoriens le nom de ſon libérateur: les uns diſent qu'on le fit périr; d'autres, qu'il ſe déroba

par la fuite à la mort qui le menaçoit; aucun ne parle de la récompenſe qu'obtint ce ſervice ſignalé, mais le ſort de Régulus eſt aſſez connu.

La guerre recommença dans l'intérieur de la Sicile, & toujours à l'avantage des Romains, juſqu'à l'arrivée d'Amilcar Barca, dont l'habileté, la prudence & la valeur, ſuppléerent long-temps à tout ce qui manquoit aux troupes Carthaginoiſes pour pouvoir tenir contre les Romains; mais le conſul Lutatius ayant entiérement défait la flotte de Hannon, Carthage fut obligée de conclurre une paix, par laquelle elle abandonnoit toutes ſes prétentions ſur l'iſle, dont la poſſeſſion avoit été l'origine de la diſcuſſion entre les deux peuples,

A peine cette guerre fut-elle terminée, que les Carthaginois en eurent une autre à soutenir, d'autant plus embarrassante, qu'elle se déclaroit à leurs portes. Immédiatement après le traité de paix conclu avec les Romains ; Amilcar Barca s'étant démis du commandement, laissa à Giscon le soin de faire repasser en Afrique les troupes, presque toutes composées de mercénaires. Giscon, comme s'il eût prévu ce qui devoit arriver, ne les envoya que par détachemens, afin que les premiers étant payés de leur solde, on pût les licencier avant l'arrivée des autres. Mais les Carthaginois ne donnoient leur argent qu'à la derniere extrémité : plus ils en retardoient le moment, plus il leur rapportoit

dans le commerce ; & si on peut les accuser d'avoir été aussi mauvais politiques que mauvais guerriers, on ne peut du moins leur refuser d'avoir été les plus grands calculateurs de leur temps. Par une suite de leurs principes ordinaires, ils laisserent amasser ces différens corps, afin d'obtenir de ces troupes quelques petites remises sur les sommes stipulées ; ce qu'ils croyoient devoir être plus facile, lorsqu'elles seroient toutes rassemblées. Ici, dit un auteur judicieux, on peut reconnoître le génie d'un Etat composé de négocians, qui marchandent le sang des hommes comme tout le reste, & qui vont toujours au meilleur marché.

Ces mercénaires, accoutumés à la licence, commirent de grands

désordres dans Carthage. Pour y remédier, on proposa à leur chef de les conduire tous à la ville de Sicca, jusqu'à ce que l'on pût faire le payement général. Ces soldats n'ayant point de service à faire dans cette ville, & par conséquent n'étant occupés à rien, commencerent à calculer de leur côté ce qui leur étoit dû, tant pour leur paye, que pour les pertes qu'ils avoient essuyées, & les promesses faites par les Généraux, dans ces momens de crise, où un chef tâche d'encourager ses troupes par l'espoir des récompenses : mais les Carthaginois ne calculoient pas de même. Hannon les surprit étrangement, lorsqu'il leur annonça que vû le mauvais état des finances de la république, il falloit même se

relâcher ſur la ſolde convenue. Alors le murmure s'éleve dans l'armée : on n'entend plus que des cris séditieux. Ces ſoldats, tirés de pluſieurs nations, parloient des langues différentes, & ne pouvoient ſe communiquer leurs idées : c'étoit un trait de la politique des Carthaginois, pour rendre les conſpirations des étrangers moins dangereuſes ; mais le deſſein de ſe révolter & de ſe faire payer de vive force, fut le deſſein de chacun en particulier ; & la ſédition une fois allumée, cette confuſion de langues augmentoit la difficulté d'en éteindre le feu.

En vain Carthage négocia, fit des offres, s'humilia. Plus ſes démarches étoient honteuſes, & peu dignes de la majeſté d'une

nation, plus elle montroit sa foiblesse, & plus aussi les rebelles devinrent insolens. Ils mirent aux fers ceux qu'on avoit envoyés pour traiter avec eux, & commirent bientôt tous les excès imaginables de barbarie. Spendius & Mathos, l'un esclave, l'autre personnage ignoré jusqu'alors, prirent le commandement des révoltés, & ne le meriterent à leurs yeux, que par l'excès de leur emportement. Toute l'Afrique gémissant sous le poids de l'avarice & de la cruauté de Carthage, leur donnoit déja les noms de Sauveurs & de Libérateurs. Carthage étoit à la veille d'être assiégée, & de voir sa puissance détruite; mais Amilcar Barca lui restoit encore. Ce grand homme, qui ne le céde peut-être à au-

cun des Généraux de l'antiquité, ſans en excepter Annibal ſon fils, obligea les rebelles de diviſer leurs forces, les battit en détail, & les diſſipa entiérement : cependant cette guerre, quoique très-courte, laiſſa des traces qui ne s'effacerent de long-temps. On ne peut s'empêcher de frémir au récit qu'on trouve dans l'hiſtoire, des cruautés qui furent commiſes alors.

L'Afrique ne fut pas le ſeul théatre de la guerre des mercénaires. Ceux qui étoient en Sardaigne, à la nouvelle des ſuccès de leurs compagnons, égorgerent Boſtar qui les commandoit, & tous les Carthaginois qui étoient avec lui. Le ſénat fit partir un nouveau chef avec quelques troupes ; mais à peine furent-elles ar-

rivées qu'elles se rangerent du côté des révoltés. Le nouveau Général fut mis en croix, & tous ses concitoyens furent livrés à des tortures inouïes ; enfin la division se mit parmi les rebelles. Les insulaires prirent les armes contre eux ; mais les Romains commençoient déja à porter leurs idées de conquête au-delà de l'Italie, & chacun d'eux pensoit sans cesse à tout ce qui pouvoit tourner à l'avantage de la nation. Ils ne manquerent pas une si belle occasion de s'emparer de la Sardaigne, dont la possession leur étoit importante. Ils eurent même soin d'obliger les Carthaginois, trop affoiblis pour oser rien refuser, de leur en faire une cession authentique, & d'en ajoûter la ratification au dernier traité.

L'hiſtoire de la ſeconde guerre Punique eſt ſi connue, qu'il eſt inutile de s'y arrêter. Je ferai ſeulement deux obſervations importantes ; l'une, que ce fut Annibal qui combattit contre Rome, & non pas Carthage. En effet cette république n'eut, pour ainſi dire, d'autre part dans cette guerre, que d'avoir donné la permiſſion à un de ſes citoyens d'emmener vingt mille hommes d'infanterie, & ſix mille de cavalerie, avec leſquels il avoit projetté de dompter l'Italie & de détruire le nom Romain. La ſeconde remarque ſert à prouver ce que je viens de dire, & confirme de plus en plus dans l'idée que l'on doit prendre des Carthaginois. Annibal, vainqueur à la bataille de Cannes, fit ſolliciter à Carthage

un ſecours de troupes & d'argent. Cette propoſition y fut traitée d'extravagance. En effet, des marchands pouvoient-ils concevoir qu'il réſultât d'un gain, la néceſſité de faire de nouveaux fonds ? Mais cette demande, tournée en ridicule à Carthage, eût paru bien ſage à Rome.

Enfin Annibal, affoibli par ſes conquêtes, & ne recevant aucune eſpece de ſecours de ſa patrie, tandis que les citoyens Romains ſembloient ſe multiplier & renaître pour la défenſe commune, après pluſieurs années de victoire, lorſqu'il ne reſtoit plus qu'à fraper les derniers coups, Annibal, dis-je, fut obligé de retourner promptement à Carthage, menacée par Scipion, qui triompha dans l'Afrique du vain-

queur des Romains en Italie. Les Carthaginois demanderent la paix, lorſqu'ils ſe virent près d'être accablés. Scipion inſtruit par l'exemple de Régulus, ne la rejetta pas; mais il eſt aiſé de penſer que les conditions qu'il propoſa étoient fort dures; cependant la ſituation de Carthage étoit ſi triſte, qu'elle n'avoit rien de mieux à faire que de les accepter. La réſolution en ayant été priſe dans le ſénat, à la vive inſtigation d'Annibal, & malgré les oppoſitions de ceux de la faction contraire, qui vouloient que l'affaire fût portée devant le peuple où ils avoient plus de crédit, il fallut exécuter les conditions du traité. Les Carthaginois ne montrerent aucune répugnance à brûler leurs vaiſſeaux de guerre, à livrer leurs

armes, & à se soumettre à l'interdiction de toute guerre contre les étrangers; mais lorsqu'il fallut payer l'amende imposée par le vainqueur, & que le trésor public étant épuisé, les sénateurs se virent obligés de prendre cet argent sur leurs fonds particuliers, ils commencerent à sentir tout le poids du traité, & répandirent publiquement des torrens de larmes. Annibal indigné de tant de lâcheté, éclata de rire au milieu du sénat. Quelqu'un lui reprocha d'insulter aux malheurs de sa patrie: « Ce rire, répondit Annibal, » est-il plus déplacé que » les pleurs que je vous vois ré- » pandre? C'étoit lorsqu'on enle- » voit à Carthage ces dépouilles » honorables, par lesquelles elle » pouvoit compter ses victoires;

» c'étoit lorſqu'on lui enlevoit ſes
» armes, ſes vaiſſeaux, qu'on la
» laiſſoit ſans défenſe au milieu
» d'ennemis puiſſans; c'étoit alors
» que vous pouviez ſans honte
» vous abandonner à la triſteſſe;
» cependant qui de vous a pouſſé
» ſeulement un ſoupir? Et mainte-
» nant qu'il faut contribuer cha-
» cun en particulier à la taxe pu-
» blique, vous ne prouvez que
» trop que la perte de votre argent
» vous eſt bien plus ſenſible que
» celle de l'Etat. Ah! que j'ai lieu
» de craindre que ce qui vous arra-
» che aujourd'hui tant de larmes,
» ne vous paroiſſe bientôt le moin-
» dre de vos malheurs!

Annibal ne ſe trompoit pas; malgré la foibleſſe où ſe trouvoit Carthage par les pertes qu'elle avoit eſſuyées durant les

guerres qu'elle avoit eues à soutenir, & plus encore par son traité avec les Romains, il ne lui étoit pas impossible de se relever, & de parvenir à un point de grandeur plus assuré que celui où elle s'étoit vue, en prenant une autre route. Cela étoit vrai moralement ; mais le physique de la nation y étoit un obstacle insurmontable. Annibal le sentoit ; & lorsqu'il travailloit avec le plus de zéle à réformer les abus du gouvernement, & à changer, ou plutôt à affoiblir l'esprit d'intérêt dans ses concitoyens, pour y substituer l'amour de la gloire & de la patrie, il n'espéroit pas d'y réussir ; mais il se devoit à lui-même de le tenter.

Les Carthaginois, loin d'ouvrir les yeux, & de s'en remettre

à la ſageſſe d'Annibal, ne virent dans ce qu'il vouloit établir, que ce qui bleſſoit en apparence leur intérêt particulier, qui déja depuis long-temps l'emportoit à Carthage ſur l'intérêt général, au point que dans cette république, le mot *Patrie* étoit devenu un mot vuide de ſens.

Rien de ſi aiſé que d'arrêter l'exécution du projet d'Annibal, ou en lui ôtant l'emploi en vertu duquel il opéroit ſur le gouvernement, ou même en le faiſant prendre chez lui pour le juger enſuite, & le condamner, ou tomber à ſes pieds; mais cette conduite étoit trop au-deſſus du courage des Carthaginois. Ils eurent la baſſeſſe de l'accuſer; & où? A Rome; de maniere que lorſque le ſénat demandoit à Carthage le

ſeul

ſeul homme qui put la faire revivre, il ne faiſoit que céder aux vœux des Carthaginois ; & cet illuſtre citoyen fut obligé de ſe traveſtir, pour n'être pas livré par le ſénat de ſa patrie, entre les mains des ennemis de cette patrie qu'il vouloit relever, & des ſiens.

Ce que Carthage n'avoit oſé faire ſeule, elle l'oſa, lorſqu'elle ſe ſentit appuyée par les Romains. Annibal fut déclaré l'ennemi de la république, & comme tel pourſuivi à Rome, où les accuſations continuerent.

Enfin Rome, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour achever de ruiner ſa rivale, lui déclara la guerre de nouveau, après lui avoir ôté les moyens de la faire. Les Carthaginois conſternés en-

voyerent des ambaſſadeurs pour offrir au ſénat Romain tout ce qu'il exigeroit, & lui propoſa de ſe remettre entiérement à ſa diſcrétion. Les Conſuls étoient déja à Lylibée avec les troupes deſtinées à paſſer en Afrique. Ils demandent en ôtage trois cens enfans des meilleures maiſons, tandis que l'on traiteroit de la paix. Carthage n'attend pas même le temps preſcrit pour exécuter les volontés d'un peuple qu'elle eſpéroit fléchir par cette ſoumiſſion précipitée; les ôtages ſont livrés. Les Conſuls pourſuivant leur route, arrivent en Afrique, & demandent qu'on leur livre toutes les armes qui étoient dans la ville: on obéit encore. Enfin ils demandent que la ville elle-même leur ſoit livrée, & ne ca-

chent plus que l'intention du peuple Romain eſt qu'elle ſoit détruite. Alors le déſeſpoir opéra ce que l'honneur n'avoit pu faire. L'amour de la patrie parut ſe réveiller tout-à-coup dans les cœurs. Carthage étoit ſans argent, ſans armes, ſans munitions; mais pour la premiere fois depuis long-temps, elle ſe trouvoit avoir des hommes. On ne ſongea plus qu'à ſe défendre, & à mourir glorieuſement.

Il étoit bien tard pour prendre une réſolution auſſi ferme; cependant Carthage, dépourvue de tous moyens de défenſe, fit une réſiſtance vigoureuſe. Que n'eût-elle donc pas fait, ſi elle eût montré le même courage dès le commencement, qu'elle eût

rejetté tout accommodement honteux, & qu'elle eût profité de l'intervalle que Rome lui avoit laissé, pour s'occuper utilement, & uniquement, du soin de se mettre en état de résister à de nouvelles attaques? Elle devoit les prévoir, comme Annibal les prévoyoit. Carthage guerriere n'y auroit pas manqué, parce que l'esprit militaire tend toujours nécessairement à l'intérêt général, dont la conservation est le principal objet. Carthage commerçante ne le fit pas, parce que l'esprit commerçant tend toujours nécessairement à l'intérêt particulier, de préférence à tout autre: & si l'on voit ce systême changer à la derniere extrémité, c'est qu'alors l'intérêt particulier se

trouva ſi rapproché de l'intérêt général, que la fortune de chacun dépendoit dans ce moment du ſalut de l'Etat, au lieu que lorſque la ruine de Carthage ne paroiſſoit pas inévitable, il falloit une ſuite de raiſonnemens, pour ſentir que le véritable intérêt de chacun étoit néceſſairement dépendant de l'intérêt de l'Etat, dont alors le point de vue s'éloignoit plus ou moins dans toutes les têtes, mais toujours aſſez pour regarder cette vérité au moins comme problématique, & peut-être comme une erreur. On peut juger ſi je me trompe, en conſidérant la conduite des Carthaginois dans tous les temps, mais principalement lorſqu'après avoir livré leurs vaiſſeaux, leurs armes,

&c. conditions auxquelles ils souscrivirent sans répugnance, il fut question de se cotiser pour payer la taxe imposée par le vainqueur; enfin on en peut juger, en considérant toute leur soumission en dernier lieu, à ce que Rome leur prescrivoit par la bouche de ses consuls, & toutes leurs bassesses, qui furent portées au point de s'ôter les moyens d'une derniere ressource, à laquelle ils se virent cependant obligés de recourir; mais les humiliations ne coûtoient rien aux Carthaginois. Ce peuple étoit rempant ou insolent, souvent cruel, toujours perfide, & jamais dans cet état de modération qui caractérise vraiment la force & la puissance d'une nation, & la bonté de son gou-

vernement. On pourroit dire à juſte titre de cette république, ce que dit quelque part Ciceron de Sardanapale, que ſa mort fut la premiere action de courage qu'il eut fait pendant ſa vie.



CHAPITRE XIX.

Des Romains.

UN homme d'une naiſſance équivoque, nourri parmi des pâtres, en raſſemble les plus hardis, trace une enceinte, leur aſſigne des habitations, & ſe fait proclamer roi. Cette nouvelle ville devient une retraite ſûre pour tous les malfaiteurs, ou les débiteurs inſolvables. Le nouveau Monarque entreprend différentes guerres contre de petites villes voiſines, pour donner à ſon peuple des femmes & des terres. Tels furent les fondemens & les premiers progrès de la puiſſance Romaine; mais l'on voit cette nation, dont l'origine

paroît en quelque ſorte mépriſable, gouvernée par une ſuite de grands hommes, qui lui donnent la forme de gouvernement la plus ſage, qui lui font connoître & aimer la juſtice, & lui inſpirent des mœurs pures. Cette nation contracte de bonne heure l'amour de la frugalité, qui lui tient lieu de tout ce qui lui manque ; un grand attachement aux travaux de l'agriculture, qui lui donnent une complexion robuſte, & toute la richeſſe néceſſaire ; une élévation dans l'ame, qui la perſuade que ſa deſtinée eſt de commander au reſte de la terre ; une audace & une fermeté nourries, & accrues par l'habitude des dangers, qui ne lui laiſſent pas même concevoir l'idée de l'humiliation, & qui lui font toujours préférer

la mort à la honte. Tels furent en général les resſorts qui éleverent les Romains au plus haut point de la grandeur. Cette république eſt ſi connue ; tant d'auteurs célébres en ont écrit l'hiſtoire, qu'il ſeroit inutile d'entrer ici dans de certains détails ; mais il en eſt encore quelques-uns qui n'ont point été développés, ou qui ne l'ont point été aſſez. Il y a peut-être encore des aſpects ſous leſquels ce peuple n'a pas été conſidéré, & ſous leſquels il merite de l'être.

Le territoire de Rome, très-borné & peu fertile, confinoit à la mer. La nature du pays ſembloit appeller ſes premiers habitans au commerce : cependant, ſoit ignorance, ſoit politique, ils ne firent aucun uſage du port

d'Oſtie, & partagerent leurs ſoins uniquement entre l'agriculture & le militaire. Tout ſoldat, ſans en excepter le Général, étoit cultivateur : tout cultivateur étoit ſoldat. Ainſi l'Etat, quoique peu étendu, offroit pour la défenſive, des armées conſidérables, & compoſées des hommes les plus propres à combattre. La guerre n'étant jamais portée au loin, ne duroit que quelques mois, & n'exigeoit point de dépenſes de la part de l'Etat. Le ſoldat la faiſoit à ſes dépens. Défendre ſa patrie étoit ſa taxe ; le butin étoit ſa paye. Les réjouiſſances que devoient naturellement occaſionner le retour des armées, chargées des dépouilles des ennemis, firent naître la cérémonie du triomphe, qui devint un aiguil-

lon puiſſant pour les Généraux.

Après pluſieurs ſiécles de victoires & de conquêtes, il ne fut plus poſſible de s'aggrandir, ſans aſſiéger des villes. Cette partie de la tactique, peut-être aujourd'hui la plus importante de toutes, étoit alors ſi ignorée chez les Romains, qu'ils ne connoiſſoient point encore les machines propres à battre les murs; par conſéquent les ſiéges, ou plutôt les blocus, exigeoient un temps conſidérable. La république ſentit qu'on ne pouvoit plus obliger les citoyens à faire la guerre, ſans les dédommager du préjudice qu'elle leur faiſoit ſouffrir, & ſans pourvoir à leur ſubſiſtance. La paye fut établie; & pour que le tréſor public ne fût pas épuiſé par cette nouvelle dépenſe,

il fut ordonné que déformais une grande partie des dépouilles & des terres conquifes, lui feroient attribuées, & que le refte fe partageroit comme auparavant entre les foldats.

Les arts ne s'étendoient point à Rome dans les commencemens au-delà du fimple néceffaire. Une preuve inconteftable qu'ils y étoient peu en honneur, c'eft qu'ils ne furent exercés que par des efclaves, ou par des affranchis, comme tous les auteurs l'atteftent. Une autre confidération qui prouve combien les arts, & par conféquent le commerce, étoient ignorés à Rome, c'eft qu'on ne battit des monnoies d'or & d'argent, que vers le temps des guerres Puniques, c'eft-à-dire, cinq cens ans environ

après la fondation de cette ville.

Malgré des témoignages si évidens, quelques historiens modernes ont osé avancer que les Romains firent le commerce dès l'origine de la république. Pour le prouver, ils rapportent un traité passé entre les Carthaginois & les Romains, fait sous les premiers consuls, par lequel, entr'autres articles, il est stipulé comment, & jusqu'à quel point, les Romains pourront commercer avec les Carthaginois & leurs sujets; mais il est aisé de voir que si Carthage avoit eu quelque chose à démêler avec Rome par rapport à cet objet, ce n'auroit pu être que sous le régne de Tarquin le Superbe. Ce prince, né à Corinthe, avoit peut-être dessein de porter les Romains au

commerce, pour les mieux aſſujettir. Les ouvrages publics exécutés ſous ſon régne, & dont la magnificence étonne, sembleroient indiquer qu'il y avoit réuſſi ; mais Tarquin chaſſé du trône, & la forme du gouvernement entiérement changée, il eſt plus que vraiſemblable que les Romains, devenus libres, ne conſerverent aucun des airemens de ce prince, ni rien qui put les ramener ſous le joug qu'ils venoient de ſecouer : cependant le traité exiſte, par lequel les Carthaginois accordoient aux Romains des priviléges de commerce; mais ſi l'on conſidere le caractere de ces premiers, & la ſituation politique des deux peuples, ainſi que les projets de chacun en particulier, on n'en ſera point étonné.

Les Carthaginois, en possession d'une grande partie de la Sicile & de toute la Sardaigne, par conséquent très-voisins de l'Italie, étoient presque toujours en guerre contre les Tyrrhéniens, & les autres petits peuples commerçans, établis sur les côtes. Il étoit donc de leur intérêt de se faire un allié du peuple Romain, peuple conquérant & déja redoutable. Carthage promit de n'attaquer aucune nation de l'Italie, sur laquelle les Romains formoient dès-lors des prétentions, parce que Carthage aspiroit moins à conquérir des terres, qu'à se rendre maîtresse absolue de la mer. Par le même traité, elle accorda des priviléges de commerce; c'étoit une dérision : Rome n'avoit point de marine, & Car-

thage ſçavoit bien qu'elle n'étoit pas diſpoſée à faire uſage de ces prérogatives ; mais on ſçait aſſez que la politique de Carthage étoit de n'accorder à ſes alliés, que ce dont ils ne pouvoient ſe ſervir contre elle, ou ce qui ne pouvoit contrarier ſes projets d'ambition.

Rome étoit ſi peu diſpoſée au commerce, que dans ſes traités, bien poſtérieurs avec les Carthaginois, lorſqu'elle ſtipula pour la liberté du commerce, ce fut moins dans le deſſein d'en jouir par elle même, que pour en faire jouir les peuples maritimes qui lui étoient ſoumis, & qu'elle nommoit ſes alliés. La preuve en eſt évidente. Polybe, qui nous a conſervé les traités antérieurs à la premierre guerre Punique,

dit positivement qu'avant cette derniere époque, les Romains ne connoissoient point la mer ; qu'ils se servirent pour le transport de leurs troupes en Sicile, des vaisseaux que leur prêterent les Napolitains, les Tarentins, & d'autres alliés.

Les Romains ignoroient tellement la construction des vaisseaux, que lorsqu'ils eurent pris la résolution de former une flotte, ils furent obligés de prendre pour modele une galere Carthaginoise, que le hazard avoit fait échouer sur la côte. Quel peuple que les Romains d'alors, & quelles ressources l'on trouve dans une médiocrité bien entendue, qui se soutient toujours, en proportion des besoins, & dont l'amour de la patrie multiplie les moyens,

ſans altérer cette proportion ! En ſoixante jours la république ſe vit cent galeres à cinq rangs de rames, vingt galeres à trois rangs, des matelots, des équipages, des munitions, enfin, tout ce qui étoit néceſſaire pour vaincre ſur mer, une nation qui en tenoit l'empire depuis ſi long-temps, & que l'on croyoit invincible; mais Carthage n'avoit encore combattu que contre de petites villes commerçantes, dont la puiſſance n'approchoit pas de la ſienne, ou contre les ſauvages de l'Afrique. Carthage n'avoit pas encore meſuré ſes forces avec un peuple véritablement belliqueux.

Les vaiſſeaux Romains étoient groſſiers & mal-adroits. Tous les hiſtoriens s'accordent ſur ce point. Ils remarquent même que l'art de

la conſtruction reſta très-imparfait à Rome ; mais le courage, & l'amour de la gloire, qui tenoient à l'amour de la liberté, ſuppléerent à cette eſpece d'infériorité.

La découverte du Corbeau ne contribua pas peu aux avantages des Romains, dans la premiere bataille navale : au moyen de cette nouvelle machine, ils accrochoient les vaiſſeaux ennemis, & ſe battoient alors de pied ferme comme ſur terre ; de maniere que l'adreſſe des Carthaginois dans la manœuvre, devenoit, pour ainſi dire, inutile.

Cependant les victoires des Romains ſur mer étoient compenſées par les pertes que leur peu d'expérience leur faiſoit eſſuyer dans

les tempêtes. Leur flotte, trois fois renouvellée pendant la premiere guerre Punique, venoit encore d'être abîmée. L'ennemi, maître de la mer, ne se contentoit plus d'inquiéter les places de Sicile, il menaçoit les côtes de l'Italie ; il y faisoit même des descentes fréquentes. Le trésor public étoit épuisé. Dans cette circonstance, Rome donna un exemple éclatant du désintéressement dont ses citoyens se faisoient un devoir. Chacun voulut contribuer à une dépense nécessaire à l'Etat ; l'un, équipoit seul un vaisseau ; d'autres, moins riches, se joignoient ensemble pour en faire les frais. En peu de temps, on eut une flotte de deux cens voiles, qui battit celle des Carthaginois ; ceux-ci conf-

ternés de cet échec, se soumirent, & accepterent une paix honteuse. Considérons ces deux peuples dans ce moment. Carthage étoit très-riche, Rome étoit très-pauvre ; mais les Carthaginois, entiérement gouvernés par l'esprit d'intérêt, n'étoient pas disposés à faire les mêmes sacrifices que l'honneur & l'amour de la patrie dictoient aux Romains.

Cette premiere guerre Punique avoit mis Rome dans la nécessité d'avoir des flottes. Elle eut bientôt après occasion d'en faire usage. Au sud de la Macédoine, sur le golfe Adriatique, on trouvoit les Illyriens & les Istriens, peuples qui formoient plusieurs petits Etats. La Macédoine leur présentant du côté de la terre une barriere insurmon-

table, ils s'étoient adonnés à la navigation ; mais au lieu de faire le commerce, ſoit que tous les objets connus appartinſſent alors aux Carthaginois, ou à quelque autre nation commerçante, ſoit que les Illyriens & les Iſtriens ne fuſſent pas même en état de faire les premiers fonds néceſſaires au commerce, lors de leur établiſſement, ſoit enfin répugnance de la part de ces peuples, ils ſe contenterent d'armer leurs vaiſſeaux en courſe, & d'infeſter les mers. Ils ſe perfectionnerent bientôt dans la conſtruction, & furent les inventeurs de ces bâtimens, connus dans l'antiquité ſous le nom de *Liburnes*, plus légers, & meilleurs voiliers que tous les autres. La Gréce épuiſée par ſes guerres continuelles,

par les fréquentes révolutions qu'elle avoit essuyées depuis près de deux siécles, & plus encore par son luxe désordonné, & le relâchement de ses mœurs, devint un des principaux théatres des pirateries de ces peuples de corsaires. Les rois de Macédoine n'avoient point de marine. Aucune république de la Gréce ne pouvoit armer assez de vaisseaux pour réprimer l'insolence des Illyriens, qui augmentoit tous les jours. Bientôt ils ne se contenterent plus de faire des prises, ils hazarderent des descentes sur les côtes. Peu à-peu elles devinrent plus fréquentes. Ils pousserent l'audace jusqu'à piller les alliés de Rome, & les Romains même, lorsque l'occasion s'en présentoit. Les plaintes que le sénat

ſénat en fit faire à Teuta leur reine, par ſes ambaſſadeurs, ne produiſirent d'autre effet que d'irriter l'orgueil de cette princeſſe, peu accoutumée à la fierté des Romains. Elle fit poignarder un de ceux qui lui avoient été envoyés. La république avoit encore la flotte qui venoit de triompher des Carthaginois ; les ordres furent donnés ſur le champ d'aller débarquer en Illyrie. Teuta fut punie, & le cours des pirateries de ſes ſujets arrêté. Le ſoin que prit le Conſul de faire valoir cette entrepriſe aux yeux des Grecs, les diſpoſa tellement en faveur des Romains, que les Athéniens les regarderent toujours depuis comme leurs libérateurs, & que les Corinthiens les aſſocierent aux Jeux Iſtmiques.

Cependant les Illyriens ne garderent leur traité avec les Romains, qu'auſſi long-temps qu'ils crurent ne pouvoir le violer impunément. Dès qu'ils les virent occupés à d'autres guerres, ils recommencerent leurs courſes & leurs pillages. Démétrius de Phare, que Rome elle-même avoit placé ſur le trône d'Illyrie, régnoit alors. La république, maîtreſſe de la Sicile & de la Sardaigne, ayant d'ailleurs pour alliés, ou plutôt pour vaſſaux, & même pour ſujets, la plus grande partie des peuples maritimes de l'Italie, qui faiſoient du commerce leur principal objet, il ne lui étoit pas poſſible d'abandonner le ſoin d'aſſurer les mers, ni de refuſer aux villes qui lui étoient ſoumiſes, la protection dont elles

avoient befoin. La guerre fut déclarée à Démétrius, qui bientôt fe vit obligé d'aller chercher un afyle à la cour de Philippe, roi de Macédoine, & la tranquillité fut rétablie.

La feconde guerre Punique n'eft mémorable par aucun exploit maritime. Il n'eft pas aifé de deviner comment une armée Carthaginoife, qui part du fond de l'Efpagne pour aller attaquer l'Italie, prend fa route par terre, plutôt que de s'embarquer. On conçoit encore moins comment cette armée ne reçut aucun renfort par la voie de la mer : on diroit que les Carthaginois ne la connoiffoient plus. Ce n'étoit certainement pas la flotte des Romains qui pouvoit les arrêter ; on fçait affez que lorfque Scipion

forma le projet de porter la guerre à Carthage, pour arracher Annibal des portes de Rome, & l'obliger de repaſſer en Afrique, il fit conſtruire les vaiſſeaux néceſſaires à cette expédition. Les Carthaginois n'oppoſerent point de flotte à la ſienne : cependant ils en avoient une, & même très-nombreuſe. Scipion, par le traité de paix qu'il conclut, obligea les Carthaginois à lui livrer leurs vaiſſeaux, & en brûla cinq cens ſous les murs de Carthage; mais ces vaiſſeaux ſans doute appartenoient à des particuliers, qui les trouvoient mieux employés à leur aller chercher les tréſors de l'Inde & de l'Eſpagne, qu'à tranſporter des troupes en Italie, ou à quelque autre opération militaire, & pour le ſervice de l'Etat,

Qui le croiroit ? L'inſtant où Rome triomphe de Carthage, où cette rivale humiliée lui tend des mains ſuppliantes, prêtes à recevoir des fers, cet inſtant ſi brillant pour Rome, eſt l'époque de ſa décadence, & le terme de ſa véritable grandeur. Les campagnes de Rome, dans les temps les plus heureux, pouvoient à peine en nourrir les habitans : déſolées par les ravages d'Annibal, elles ne purent ſuffire à leur ſubſiſtance. La république ſe vit obligée d'envoyer chercher des bleds en Sicile, à Alexandrie, & juſque dans l'Afrique. On a vu dans le chapitre précédent, que les Carthaginois ayant demandé une tréve, des vaiſſeaux Romains chargés de bleds, furent accueillis par une tempête, jettés dans

le port de Carthage, & pillés. Cependant l'abondance que procura ce commerce naissant, fut si grande, que malgré la dévastation de l'Italie, où les traces d'Annibal étoient encore fortement imprimées, les denrées s'y vendoient au-dessous du prix ordinaire. Alors on vit négliger l'agriculture, qui depuis l'origine de Rome, y avoit entretenu l'amour & l'habitude du travail, & cette heureuse médiocrité qui la rendoit si puissante, en lui donnant des citoyens vertueux. Les terres resterent en friche; & quoique les Romains ne fissent encore que le commerce des grains, & seulement pour leur propre subsistance, le luxe commença à s'introduire parmi eux.

Ce fut bien pis encore, lors-

qu'après la seconde guerre Punique, les Romains eurent conquis la Macédoine. On a vu dans le chapitre des considérations sur ce royaume, comment Philippe, qui le gouvernoit alors, avoit fait un traité avec Annibal, qui n'eut d'autre succès que de montrer aux Romains sa lâche politique, sa foiblesse, son incapacité & son inexpérience sur mer, c'est-à-dire, qu'il montra aux Romains le plus grand désir de les détruire, & qu'en laissant abbatre Annibal, son allié, il laissa dans leurs mains les moyens de s'en venger. A peine Carthage fut-elle réduite, qu'on les vit arriver dans la Gréce, sous prétexte d'en défendre la liberté, & en effet pour punir Philippe. Les Rhodiens & les Étoliens s'empresse-

rent de ſe joindre à eux. Les Rhodiens donnerent leurs vaiſſeaux : les Étoliens leurs troupes de terre. Ceux-ci étoient peu nombreux à la vérité, mais accoutumés à la fatigue, endurcis aux travaux, pleins de mépris pour le luxe & pour les nations de la Gréce qui s'y étoient abandonnées ; c'étoit un peuple de guerriers : auſſi ne plia-t-il jamais ſous le joug des Macédoniens. Lorſqu'Alexandre, élu Général des Grecs, donna en cette qualité un décret, pour le rappel des exilés, les Étoliens ne le reçurent point, & ſe moquerent de ſes menaces. Encore un mot ſur ce peuple. Après la mort d'Alexandre, une partie des villes de la Gréce s'étant liguées, ſous la conduite d'Athènes, pour chaſſer les Macédoniens, les Éto-

liens montrerent autant de conſtance dans les revers, que d'ardeur dans les proſpérités. Bientôt chacune de ces villes Grecques s'empreſſa de traiter avec Antipater & Craterus ; les Étoliens ſeuls refuſerent une paix honteuſe ; & quoiqu'ils ſe viſſent attaqués à la fois par deux armées triomphantes, ils ne firent aucune propoſition. Il fallut que les deux Généraux Macédoniens, preſſés d'ailleurs de paſſer en Aſie, recherchaſſent eux-mêmes la paix, & qu'ils ſe ſoumiſſent aux conditions que les Étoliens exigerent. Quel peuple ! & que n'auroit-il pas fait, ſi ſes frontieres euſſent été moins reſſerrées ? Mais à peine l'Étolie pouvoit-elle fournir ſept ou huit mille combattans.

Les hommes courageux se laissent aisément tromper : en leur montrant toujours le point qui les affecte, il est facile de les éblouir. Les Rhodiens se laisserent aveugler par leur intérêt ; les Étoliens, par leur courage & leur animosité. Rome leur offrit de servir leur ressentiment ; ils ne virent pas plus loin que l'objet de leur haine, & donnerent dans le piége. Bientôt ils reconnurent leur faute ; & en voulant la réparer, ils acheverent de se perdre. En vain susciterent-ils à Rome un nouvel ennemi dans la personne d'Antiochus ; la mauvaise conduite du roi de Syrie le fit succomber sous la puissance de Rome.

Les Étoliens seuls contre les Romains, les Macédoniens & les

Achéens, résisterent encore; mais leur courage ne leur servit qu'à les affoiblir de plus en plus : ils furent accablés, & non pas vaincus.

Les Étoliens détruits, les Athéniens & les Achéens vendus, pour ainsi dire, à la république, il ne restoit plus que la Macédoine à soumettre, pour achever la conquête de la Gréce. Les vices de Persée, qui lui aliénoient également les cœurs de ses sujets, & l'esprit de ses voisins, offroient une occasion favorable pour porter à la Macédoine les derniers coups. Les Romains marcherent contre lui. Persée fut vaincu, & la Gréce n'eut plus de défenseurs.

De telles expéditions sembloient exiger que Rome eût une

flotte conſidérable : cependant la ſienne étoit trop peu nombreuſe ponr rien opérer ; & dans cette guerre, ce furent toujours les vaiſſeaux Rhodiens & ceux du roi de Pergame, qui firent la plus grande partie de ſes forces maritimes. Une preuve du peu de ſoin que prenoient les Romains de groſſir leur marine, c'eſt qu'ils brûloient les vaiſſeaux ennemis, qu'ils avoient toujours attention de ſe faire livrer par le traité de paix, lorſqu'ils n'en faiſoient pas préſent à leurs alliés. Le Préteur Anitius ayant déclaré la guerre à Gentius, roi d'Illyrie, la termina dans l'eſpace de trente jours, fit ce prince priſonnier, & diſtribua aux habitans de Corcyre, d'Apollonie & de Dyrrachium deux cens vingt brigantins enlevés aux ennemis.

La destruction de Carthage, qui suivit de près cet événement, offroit aux Romains la circonstance la plus belle d'établir un commerce, qui pouvoit être très-vaste dès sa naissance : rien ne les empêchoit d'embrasser tout celui que faisoient les Carthaginois. Ils voyoient alors à leur disposition des vaisseaux, des arsénaux, des ports, des magasins, des comptoirs établis, &c. Cette conquête leur fit prendre cependant une conduite tout-à-fait différente : ne se voyant plus d'ennemis redoutables sur mer, ils abandonnerent le soin de leur marine, & l'on peut dire même qu'ils la laisserent tomber ; preuve incontestable que Rome étoit encore alors bien éloignée d'adopter l'esprit de commerce : on y étoit

encore perſuadé que maintenir l'eſprit de conquête, étoit le ſeul moyen de les conſerver.

Tandis que la république négligeoit ſi fort les affaires de la mer & du commerce, Mithridate Eupator, dont la puiſſance s'étendoit ſur preſque toutes les côtes du Pont-Euxin, faiſoit conſtruire des flottes redoutables, à l'aide deſquelles ſans doute il établit le plus grand commerce. On ne peut voir ſans étonnement les armemens prodigieux que fit ce prince ſur terre & ſur mer, renouvellés ſi ſouvent pendant quarante ans que durerent ſes guerres avec les Romains, les pertes énormes qu'il eſſuya, & l'immenſité des tréſors que rapporterent Lucullus, Pompée & les Romains, qui paſſerent avec eux en Aſie : tant de richeſ-

ſes ne pouvoient être que le produit du commerce. L'on peut donc regarder comme certain, qu'il étoit déja établi dans le Pont avant Mithridate Eupator, & que ce prince ne fit que l'étendre. Si le roi de Pont le favoriſa, il n'en faut pas inférer qu'il en fît le principal objet du gouvernement. Il ſuffit de lire l'hiſtoire de ce prince, pour juger que ſon deſſein, en étendant le commerce, étoit de ſe ménager des moyens ou des reſſources dans ſes projets ambitieux. Mithridate vouloit conquérir : il crut que pour exécuter les vaſtes deſſeins qu'il avoit conçus, il lui falloit beaucoup de troupes, vu ſur-tout la qualité de celles qu'il étoit indiſpenſable d'employer, c'eſt-à-dire, des Aſiatiques. Il ne pouvoit avoir

de nombreuſes armées, ſans avoir beaucoup d'argent, & beaucoup d'argent ne peut être que le produit d'un grand commerce. Tels furent ſans doute ſes motifs pour étendre celui de ſes Etats ; mais Mithridate ne ſongea pas qu'en ſe procurant par-là les moyens d'avoir beaucoup de troupes, il en détérioroit l'eſpece encore davantage. Il ne ſeroit pas difficile de démontrer que ſi Mithridate, dès le moment où il conçut le projet d'abbatre la puiſſance Romaine dans l'Aſie, eût réformé le luxe dans ſes Etats, quand même cette réforme l'auroit obligé de diminuer le nombre de ſes troupes, que s'il les eût diſciplinées, ordonnées & exercées ſur les principes des Romains, comme il le fit depuis, il ſeroit, dis-je,

facile de démontrer qu'il les auroit à la fin chaſſés de l'Aſie, & même de la Gréce ; mais cette diſcuſſion nous meneroit trop loin. Je reviens aux Romains.

Le roi de Pont, après avoir ſoumis toute la baſſe Aſie, étoit venu échouer devant Rhodes, dont il avoit été obligé de lever honteuſement le ſiége. Ce prince s'én étoit dédommagé par la conquête de la Macédoine & de la Gréce, où il avoit une armée de plus de cent mille hommes. Rome n'avoit point de flotte pour oppoſer à celle du roi de Pont : la république étoit déchirée par deux factions puiſſantes : le tréſor public étoit épuiſé. Dans ces circonſtances malheureuſes, Sylla part, ſans autres moyens pour réprimer les entrepriſes du

roi de Pont, que ſon courage, ſon génie, & la valeur de ſes troupes. Par ſon habileté, il triomphe pluſieurs fois des armées innombrables de Mithridate, commandées par ſes meilleurs Généraux, quoiqu'il n'eût guéres plus de quinze mille hommes : enfin il oblige l'ennemi de ſe renfermer dans Athènes & dans le Pyrée, en fait le ſiége, & s'en empare à force de conſtance & de capacité.

Cependant il étoit également impoſſible d'interdire aux armées de Mithridate l'entrée d'un pays maritime tel que la Gréce, & de paſſer en Aſie pour attaquer ce prince, dans le cœur même de ſes Etats, ſans avoir une flotte ſuffiſante pour garder les côtes, & pour réſiſter à celle du roi de

Pont. Sylla fait partir Lucullus, ſon Queſteur, pour raſſembler celle des alliés du peuple Romains. Lucullus échappe par ſon adreſſe à tous les dangers, arrive à Cyrène dans la Lybie, paſſe en Egypte, dans la Phénicie, vient à Rhodes, parcourt la baſſe Aſie, & forme une flotte qui ſe bat pluſieurs fois avec avantage contre celle du Roi, & qui met Sylla en état d'exécuter ſes projets.

Les ſuccès de ce Général firent ſans doute ouvrir les yeux à Rome ſur l'utilité, ſur la néceſſité même d'avoir une marine militaire dans l'état de grandeur auquel elle étoit parvenue. Ce même Lucullus ayant été nommé pour commander les troupes Romaines dans la troiſieme guerre

contre Mithridate, & ayant gagné plusieurs batailles sur terre, le sénat lui assigna une somme pour équiper une flotte, qui le mît en état de tenir la mer; mais Lucullus la refusa, disant qu'il n'avoit besoin que des vaisseaux des alliés de la république. Il tint parole ; avec les flottes combinées de Rhodes & de l'Ionie, il chassa toutes celles du roi de Pont de la mer Égée & de la Propontide. Ce refus de Lucullus confirme encore l'éloignement des Romains pour le commerce.

Cependant il étoit résulté un très-grand inconvénient de cette négligence excessive sur la marine. Les pirates s'étoient prodigieusement multipliés. Mithridate qui ne vouloit qu'abbatre la puissance de Rome, & aux yeux duquel

tous les moyens qui pouvoient le conduire à ses fins étoient égaux, loin de les réprimer, ne s'étoit attaché qu'à en augmenter le nombre & les forces. Ce n'étoient plus quelques particuliers qui infestoient la mer, mais une république répandue sur toutes les côtes, qui formoit une flotte de plus de mille vaisseaux grands ou petits, & dont les membres agissoient de concert dans toutes les mers. Déja plus de quatre cens villes avoient été pillées & détruites. Ces corsaires osoient se montrer jusques sur le Tibre, & Rome, presque maîtresse du monde, voyoit à ses portes des sénateurs, & d'autres personnages considérables, enlevés, & obligés de se racheter. La mer étoit interdite aux Romains : ce-

pendant elle leur étoit néceſſaire pour tirer leurs bleds de la Sicile & de l'Afrique, depuis que les récoltes d'Italie ne pouvoient plus ſuffire à leur ſubſiſtance. Le ſoin d'une guerre devenue indiſpenſable contre ces forbans, parut digne de Pompée : il fut créé Généraliſſime des mers, avec pouvoir de lever des troupes, & de faire les approviſionnemens néceſſaires pour compoſer une flotte de cinq cens vaiſſeaux, tant de la république, que de ceux de ſes alliés. Pompée juſtifia le choix qu'on avoit fait de lui ; en moins de trois mois, la mer fut purgée de corſaires : il leur prit cent galeres, & un nombre infini d'autres vaiſſeaux ; enfin il les enferma dans les rochers du mont Taurus, les y bloqua, & les obli-

gea de ſe rendre à diſcrétion. Pompée uſa de ſa victoire en homme d'Etat : il leur donna des terres à cultiver, avec la précaution ſeulement de les éloigner des bords de la mer ; par ce moyen, il en fit de bons citoyens, & de fidéles alliés à la république. C'eſt à cette époque que l'on peut dater véritablement le commencement de la marine chez les Romains.

Pompée venoit de rétablir la tranquillité ſur mer ; mais pendant les guerres civiles entre lui & Céſar, de nouveaux pirates la troublerent une ſeconde fois. Bientôt ils ſe virent ſoutenus par le fils de celui qui les avoit preſque entiérement detruits.

Sous le triumvirat d'Octave, d'Antoine & de Lepide, le jeune

Pompée qui, se voyant au nombre des proscrits, s'étoit emparé de presque tous les vaisseaux de la république & de ceux des alliés, fit des traités avec ces corsaires, favorisa leurs entreprises, s'empara de la Sicile, de la Corse, de la Sardaigne, intercepta tous les vaisseaux marchands qui alloient à Rome, & la réduisit bientôt dans la plus fâcheuse nécessité. En effet l'Italie, devenue stérile par l'inaction qu'avoit produit le luxe, Rome ne pouvoit recevoir sa subsistance que par la voie de la mer; & quelque vaste que fût sa puissance, elle ne pouvoit jouir que d'une grandeur précaire, tant qu'elle n'étoit pas maîtresse de cet élément. Les Triumvirs embarrassés, s'empresserent de re-

chercher l'alliance du jeune Pompée, qui parut s'y prêter; mais tous ces traités étoient autant de piéges réciproques. Il renoua bientôt ses liaisons avec les forbans, & recommença ses courses & ses pillages. Octave séduisit quelques-uns de ses lieutenans, rassembla des vaisseaux de toutes parts, en fit construire quelques-uns, & osa faire face à la flotte du jeune Pompée, auquel il ne servit de rien d'avoir des bâtimens d'un meilleur gabari & de meilleurs matelots. L'habileté & la sagesse d'Agrippa, qui commandoit la flotte d'Octave, rendirent ces avantages inutiles. Le jeune Pompée reçut divers échecs, & fut enfin entiérement défait.

Peu de temps après on vit la bataille d'Actium, qui décida si

l'empire du monde devoit appartenir à Octave ou à Antoine, comme Pharſale avoit décidé la même queſtion entre Céſar & Pompée. On peut remarquer en paſſant, que de toutes les batailles navales connues dans l'hiſtoire, celle de Salamine fut la premiere qui décida du ſort d'un Etat, & celle d'Actium la ſeconde & la derniere. Dans celle-ci, les deux chefs de parti avoient également raiſon d'aimer mieux combattre ſur mer que ſur terre. Les Egyptiens qui faiſoient partie de la flotte d'Antoine, étoient devenus, depuis le régne de Ptolémée I. de très-bons marins, & de mauvais ſoldats. Il en étoit à-peu-près de même des Phéniciens & des autres peuples établis ſur les côtes de l'Aſie &

ſur celles de l'Afrique, qui compoſoient le reſte de la flotte d'Antoine. Octave, de ſon côté, avoit dans Agrippa, le plus grand Général de mer que l'on connût alors. Ses forces navales étoient fort augmentées depuis la défaite du jeune Pompée ; d'ailleurs, il étoit à craindre pour Octave, qu'Antoine ne groſsît conſidérablement ſon parti, s'il l'attendoit en Italie. Il étoit donc de ſon intérêt d'aller au-devant de lui. Tels furent en général les principaux motifs qui déterminerent la bataille d'Actium, trop connue d'ailleurs pour que je m'y arrête. On n'ignore pas que l'imprudence d'Antoine, & plus encore ſa folle paſſion pour Cléopatre, qui voila toujours en lui le grand homme,

lui arracherent la victoire des mains.

Octave resté seul par la défaite de son rival, & n'ayant plus de concurrent, ne tarda pas à donner un maître à une république, qui par les différentes secousses qu'elle avoit reçues, ne pouvoit plus s'en passer. En lui commença l'empire Romain, sur lequel il régna, sous le nom d'Auguste. En changeant de nom, il parut avoir changé de caractere. Octave étoit cruel & brave; Auguste fut humain, & plus que prudent, dans les dangers. Mais, sans nous arrêter à cet examen, jettons quelques regards sur le peuple Romain, depuis son origine, jusqu'à cet événement.

Quoiqu'établis sur les bords de

la mer, les Romains ne connurent que fort tard la navigation, & le commerce encore plus tard : il ne s'établit même que paſſivement, & fut abandonné aux étrangers. Fut-ce un défaut du gouvernement ? Non ſans doute. Jamais les Romains ne ſeroient parvenus à ce point de grandeur où ils arriverent, s'ils euſſent adopté le commerce dans les premiers temps de leur république. La vertu dans ce ſiécle heureux, faiſoit la ſeule diſtinction : tous s'efforçoient de l'acquérir. Si les richeſſes euſſent fait la meſure de la conſidération, ou même qu'elles y euſſent influé pour quelque choſe, il ſeroit arrivé à Rome ce qui arriva à Carthage ; on n'auroit cherché qu'à devenir riche, ſans s'embarraſſer d'être ver-

tueux : on n'auroit point vu les Fabricius, les Cincinnatus, tirés de la charue pour commander les armées, & venir la réprendre, après avoir reçu les honneurs du triomphe ; enfin l'on n'auroit point vu briller cette ſimplicité dans les mœurs, cette frugalité, cette ardeur pour le travail, qui donnent des hommes robuſtes à l'Etat, ni ce déſintéreſſement, ce zèle ponr le bien public, cet amour de la patrie, oſerai-je dire, cet amour pour la liberté, bien différent de la paſſion aveugle pour l'indépendance, qui rendent un Etat invincible, & le mettent au point de pouvoir tout entreprendre, avec la certitude de réuſſir. Les travaux de l'agriculture produiſoient deux avantages bien grands à Rome, &

qu'ils produiront par-tout où ils ſeront en honneur : ils ſuffiſoient à la ſubſiſtance de ſes habitans, & en même temps ils en faiſoient des hommes ſains, vigoureux, & auxquels il ne manquoit que la pratique des évolutions, pour en faire les meilleurs ſoldats.

Qu'on ceſſe de vanter l'excellence des loix humaines. Quelles que ſoient la prévoyance & la ſageſſe qui les ont dictées, que ſont-elles ſans les mœurs? Elles cicatriſent une plaie : mais le venin reſte dans le corps politique ; il y fermente ſans ceſſe, ſe fait bientôt de nouvelles ouvertures, & le remede, à force d'agir, devient à la fin ſans effet ; il devient même un dégré de corruption de plus. Rien de ſi admirable que les loix ſomptuaires portées chez les

Romains depuis la derniere guerre Punique. Une entr'autres, défendoit aux femmes d'employer l'or dans leurs parures, & dans le même temps l'or décidoit de l'élection des magistrats, & de l'innocence des accusés. Ce n'est point le commerce qui peut nuire à un Etat, mais le luxe, la corruption qui le suit, & peut-être encore plus l'introduction des mœurs étrangeres, ainsi que les usages des autres nations, qui n'étant point propres à celle qui les adopte, troublent l'ordre, & disjoignent les parties qui forment l'ensemble de son gouvernement. Ce n'est peut être pas une chose aussi indifférente qu'on le pense pour un peuple, que d'adopter un usage reçu ailleurs. Quelle faute ne commet-il donc

pas, lorſqu'il veut les prendre tous ? Les grandes conquêtes des Romains amenerent plus tard chez eux ces ennemis domeſtiques, que le commerce auroit introduit dès les premiers temps.

Le commerce dégradé, tant qu'il ne parut être que pernicieux, ſembloit naturellement devoir être plus conſidéré, quand il fut devenu néceſſaire à Rome : cependant nous avons encore une loi portée dans les dernieres années de la république, qui le défend abſolument aux ſénateurs ; & ſous les empereurs même, lorſque les conditions ſe trouverent le plus rapprochées, lorſque des ſénateurs ſe donnoient en ſpectacle ſur l'arène, on ne voit nulle part qu'aucun d'eux ait jamais embraſſé cette profeſ-

ſion, qui fut le partage des eſclaves dans les premiers temps, & enſuite celui des affranchis. Il n'eſt même pas poſſible de douter que le commerce n'ait été la ſouree de ces richeſſes immenſes dont jouiſſoient quelques-uns de ces derniers, & qui ſouvent ſurpaſſoient de beaucoup celles de leurs anciens maîtres. Perſonne n'ignore que ce magnifique amphitéatre, qui portoit le nom de Pompée, & où quarante mille perſonnes pouvoient être aſſiſes, fut bâti aux frais de Démétrius, ſon affranchi. Pallas, affranchi de Claude, jouiſſoit de plus de ſept millions d'or, & refuſa une gratification très-conſidérable, qui lui fut offerte par le ſénat.

Au reſte, le commerce à Rome n'étoit que paſſif par rapport à

cette ville, où l'on ne voyoit, pour ainsi dire, que des trésors ouverts par le luxe, pour récompenser les fruits de l'industrie, qu'on y apportoit de toutes parts, & point de manufactures ni d'établissemens propres à y fixer l'argent.

Cette politique étoit peut-être sage jusqu'à un certain point. Un commerce actif dans cette capitale auroit trop appauvri les provinces, & n'eut servi qu'à énerver davantage encore ses citoyens; il étoit bien plns sensé que l'or qui entroit dans Rome par le produit des impôts, des mines, des conquêtes, &c. en ressortît par l'action du commerce de toutes les provinces sur cette ville : de cette sorte les denrées de toute espece se trou-

voient en abondance à Rome ; où tout le ſuperflu des provinces affluoit ; & les provinces ne pouvoient manquer que faute d'induſtrie : le travail ſuffiſoit toujours à la ſubſiſtance de celui qui travailloit. La modération des impôts & des tributs, entretenoit la balance qui devoit ſe trouver entre la levée deſdits impôts ou tributs, & les produits du commerce.

Cette adminiſtration, qui paroît en même temps ſi ſimple & ſi bien combinée, avoit cependant un très-grand vice, qui fut une des principales cauſes de la chûte de Rome : elle ſervoit trop l'indolence & l'oiſiveté de ſes citoyens. La plûpart des membres de ce grand corps politique étoient ſains à la vérité ; mais la

corruption étoit dans le cœur ; & Rome qui veilloit ſans ceſſe juſques ſur les provinces les plus éloignées, ne fit pas aſſez d'attention au poiſon ſéducteur, qui la dévoroit elle même. Le luxe y paſſa bientôt les bornes qu'il doit avoir pour n'être pas nuiſible. Ses efforts pour s'aggrandir redoubloient tous les jours ; les efforts du gouvernement contre lui ſe relâchoient au contraire à chaque inſtant. Lorſqu'il fut parvenu au point que la fortune de la plûpart des citoyens ne ſe trouva plus en proportion avec lui, ce que la molleſſe avoit laiſſé de vertus à Rome s'éclipſa ; les places, les dignités ſe vendirent ; on vendit juſqu'aux récompenſes pécuniaires : les crimes eurent leur tarif. Les impôts étoient legers, & la

charge des provinces proportionnée à leurs forces ; mais les commandans de ces provinces, pour ſoutenir l'éclat & la ſplendeur dont ils vouloient être environnés, commirent toutes ſortes de vexations & d'injuſtices. Ce n'étoit plus le temps où en ſortant du Conſulat, & de la Dictature même, ou retournoit à la charrue. Un Proconſul, à ſon retour à Rome, vouloit y vivre avec la même prodigalité qu'il avoit fait dans ſon commandement. Les officiers chargés de la levée ſe prêterent d'autant plus volontiers aux pillages des magiſtrats, qu'ils s'aſſuroient par-là l'impunité de ceux qu'ils commettoient eux-mèmes. Je le dis à regret ; mais la vérité me l'arrache, on vit des Pompées, des Lucullus, s'en-

richir du ſang des malheureux.
Bientôt on vit des Verrès, & les provinces furent écraſées. Il en réſulta des orages furieux, qui s'éléverent conrre l'Etat, qui l'ébranlerent à pluſieurs repriſes, & dont l'action contte ce corps immenſe, augmentoit en raiſon de ce qu'il perdoit de forces. Enfin les ſecouſſes devinrent ſi violentes, qu'il ne put y réſiſter; & cet empire ſi vaſte, qui ſembloit ne devoir tomber qu'avec le plus grand éclat, miné de toutes parts, fut démembré par parties, & réduit inſenſiblement à rien, comme nous l'allons voir.

Rome ne pouvoit plus ſe paſſer d'un maître qui conciliât tous les ſentimens & tous les intérêts, depuis que l'intérêt général ne les concilioit plus: cependant les

Romains, ceux-mêmes qui en sentoient la nécessité, ne pouvoient supporter l'idée d'obéir à un seul, & de lui remettre volontairement les rênes de l'administration, à laquelle chacun participoit; enfin, ils ne pouvoient s'accoutumer à penser que désormais ils tiendroient des graces d'un Souverain, ce qu'ils ne tenoient auparavant que de leur naissance, du suffrage public, & de la liberté.

César avoit été la victime de ce flottement des esprits, entre le besoin pressant de sacrifier la liberté à la conservation de l'Etat, & l'aversion innée dans le cœur des Romains, si l'on peut s'exprimer ainsi, pour toute espece de domination. César fonda le trône; il en scella

les marches de son sang ; Auguste y monta, s'y assit, & y resta ; mais il ne s'y soutint qu'en affectant sans cesse de vouloir en descendre, & en s'y faisant retenir comme malgré lui. Cet ambitieux, qui, sous les apparences d'une modération perfide, voiloit aux yeux du vulgaire la soif la plus ardente de régner, sentit judicieusement qu'il n'étoit pas temps encore de maîtriser les esprits; qu'il falloit avant tout s'emparer des cœurs, & les amollir encore davantage, pour les disposer à l'aimer. Tels furent les motifs de cette douceur, qu'affecta l'homme le plus cruel. Octave, Triumvir, avoit baigné toutes les rues de Rome du sang de ses concitoyens : jusqu'à ceux qu'à peine il connoissoit, avoient

été profcrits. Être né à Rome, & penfer en Romain, étoit à fes yeux un crime digne de mort. Augufte fur le trône, loin de profcrire des têtes innocentes, pardonnoit même à ceux qui confpiroient contre lui, & voulut étouffer les conjurations & lesmur mures contre la puiffance fouveraine dont il jouiffoit, à force de clémence, de défintéreffement & de bienfaits.

Si le bonheur d'un peuple confifte dans la facilité de fatisfaire tous fes goûts, & dans leur multiplicité, jamais peuple ne fut fi heureux que les Romains fous l'empire d'Augufte. Son premier foin fut de remédier efficacement aux difettes de bleds que Rome avoit effuyées par la mauvaife régie des préfets de l'Annone ;

c'eſt ainſi qu'on apelloit les magiſtrats chargés d'approviſionner cette capitale des bleds de la Sicile & de l'Afrique, établis depuis que le territoire de l'Italie, ſembloit n'être plus deſtiné qu'à produire des fleurs. L'Egypte étoit devenue une province Romaine après la bataille d'Actium; Auguſte én fit un troiſiéme grénier de la ville de Rome. Du temps de la république, lorſqu'on avoit gagné une bataille navale, on laiſſoit dépérir les vaiſſeaux, ſons en prendre aucun ſoin, & inſenſiblement la mer ſe couvroit de forbans. Auguſte employa les deux flottes qui venoient de diſputer l'empire du monde, à donner la chaſſe aux corſaires d'Illyrie, de Malthe, &c. Rome, maîtreſſe de toutes les côtes de la

Méditerranée, n'avoit plus d'autres ennemis sur mer que quelques pirates, plus incommodes pour les marchands, que redoutables pour l'Etat; mais Auguste, dans le principe d'achever d'amollir des cœurs déja trop énervés, pour mieux s'assurer sur le trône, vouloit favoriser le commerce: il entretint trois escadres; la premiere, dans la mer Adriatique, pour empêcher les corsaires d'Illyrie d'y reparoître: il lui étoit ordonné de veiller sur les côtes orientales de l'Italie, jusqu'à l'extrémité du Pont-Euxin; la seconde étoit chargée de défendre les côtes méridionales, depuis Rome jusqu'à Alexandrie; & la troisieme croisoit sur les côtes de la Gaule, de l'Espagne, & sur celles de la partie d'Afrique

qui eſt à l'oppoſite. Rome étoit alors un point dans le monde, auquel preſque tous les peuples de la terre correſpondoient par les impôts, les tributs, & même par le commerce. Celui de l'Eſpagne conſiſtoit en métaux, ſi l'on peut appeller commerce, cette partie de l'induſtrie Romaine, qui ſe bornoit à faire travailler les mines par les eſclaves. Celui de la Gaule devoit être plus conſidérable; cette contrée étant plus civiliſée, avoit par conſéquent plus de beſoins, & par conſéquent auſſi plus de moyens auſſi de les ſatisfaire. Outre le trafic des productions du ſol, il s'en faiſoit un conſidérable d'étain dans les iſles Caſſitérides, & avec la Grande-Bretagne. Les Tyriens avoient fait ce commerce les premiers.

les Carthaginois s'en emparerent ſans doute à l'abaiſſement de Tyr. Lors de la deſtruction de Carthage, les Marſeillois voulurent s'en ſaiſir. Strabon nous a conſervé le Journal des navigations de Pythéas dans l'Océan Occidental, juſqu'à l'iſle de Thulé ; mais les Marſeillois ne purent s'en mettre en poſſeſſion, parce que les Gaulois de la côte les avoient prévenus. Quels étoient ces Gaulois? Le voiſinage, la commodité des rivieres navigables, tout ſemble indiquer les Belges; mais Céſar nous apprend dans les mémoires qu'il nous a laiſſés, que les Belges, peuples les plus braves cette contrée, jaloux de conſerver leurs mœurs, & ce génie belliqueux qui les rendoit ſi redoutables, avoient de tout temps

fermé l'entrée de leur pays aux étrangers, & n'y souffroient surtout aucun marchand, dans la crainte où ils étoient, ajoûte César, de voir leur courage & leurs forces enchaînées par le luxe & par la mollesse. Tout concourt donc à faire penser que les Gaulois qui s'emparerent du commerce de l'étain, furent ceux que César appelle les Venetes, qui faisoient partie des Armoriques, & qu'on croit être les habitans de Vannes & de Brest. Cet auteur nous dit qu'ils avoient une marine très-considérable, & qu'ils levoient des droits sur tous les vaisseaux qui passoient à hauteur de leurs côtes : en effet les Venetes sont les seuls en faveur desquels la Grande-Bretagne parut s'intéresser, lorsque César con-

quit les Gaules. Ils alloient y chercher l'étain, le voituroient par terre en trente jours à Narbonne, d'où il paſſoit enſuite à Rome & dans l'Orient.

L'ambre étoit une ſeconde branche du commerce de l'Occident; on le recueilloit dans la Pruſſe, d'où des Caravaniſtes, traverſant la Germanie, l'apportoient juſques ſur les bords du Pô ou de l'Eridan, ce qui fit croire aux Grecs, mal inſtruits de ce qui ſe paſſoit en Occident, que l'ambre ſe trouvoit ſur les bords de ce fleuve.

Au reſte le tableau précieux que Tacite nous a donné des mœurs des Germains de ſon ſiécle, prouve aſſez le peu de cas qu'ils faiſoient de toute eſpece de commerce, & même l'ignorance où ils

ils étoient à cet égard : cependant on ne peut pas douter que les Romains n'ayent établi un commerce intérieur dans la Gaule, lorſqu'ils s'en furent rendus maîtres, s'il ne l'étoit déja : ce fut ſans doute dans la vue de le faire naître & de le favoriſer, qu'ils firent ces grands chemins, dont une partie ſubſiſte encore.

Mais le plus grand commerce qui ſe fit ſur Rome, venoit du côté de l'Orient, dont les peuples plus induſtrieux, plus adonnés à la molleſſe, & plus riches, fourniſſoient bien plus d'alimens au luxe prodigieux de la capitale du monde. Quoique les Gaules & les Eſpagnes fourniſſent beaucoup d'eſclaves, le plus grand nombre cependant étoit tiré de la Cappadoce & de la baſſe Aſie,

de la Syrie & de l'Afrique. Mais ce commerce étoit encore trop honteux, pour qu'aucun Romain voulût en ſubir l'ignominie : quelque profit qu'il pût offrir, il étoit entiérement abandonné à ces provinces de l'empire.

La Gréce, qui continuoit d'être la pépiniere des artiſtes dans tous les genres, vendoit des tableaux, des ſtatues, des pierres gravées : on y alloit chercher tout ce qui étoit du reſſort des arts & des talens.

La Phénicie donnoit la pourpre, le fin lin & les aromates.

Cependant le glus grand commerce ſe faiſoit toujours en Egypte : non-ſeulement cette contrée étoit la plus abondante de l'univers ; mais depuis que le fameux canal tiré du Nil à la mer Rouge,

lioit, en quelque ſorte, l'Océan à la Méditerranée, l'Egypte pouvoit être regardée par ſa ſituation, comme l'entrepôt des Indes. Strabon & Pline nous parlent tous deux avec emphaſe de cette branche du commerce. Le premier aſſure que pendant ſon voyage en Egypte, il vit partir de Myoſportmos pour l'Inde, une flotte marchande de cent vingt navires. Le ſecond décrit exactement la route que tenoient les vaiſſeaux pour y aller, le temps de leur navigation, & comment on trouva le ſecret de l'abréger, en prenant la pleine mer, au lieu de ſuivre les côtes comme auparavant. Les ambaſſadeurs que les Indiens envoyerent à l'Empereur, rendirent ce commerce de la plus grande ſûreté : cependant le mê-

me Pline nous dit qu'on avoit la précaution de faire embarquer des gens de trait ſur les flottes marchandes, ſans doute pour les défendre des corſaires Arabes qui infeſtoient la mer de ce côté. Il aſſure que ce commerce rapportoit tous les ans cinq millions; car dès-lors les Indiens commerçoient comme ils font aujourd'hui, c'eſt-à-dire, qu'ils échangeoient leurs denrées & leurs marchandiſes, ſeulement contre de l'argent, ſans vouloir rien acheter des étrangers. Ces cinq millions en rapportoient cent mille aux commerçans, ſelon le même auteur; profit exorbitant, mais qui n'excédoit peut-être pas celui qu'ont fait de nos jours les premiers qui ont commercé dans les Indes. Il en réſultoit de gran-

des fortunes pour les particuliers, & le détriment de l'Etat. Les commerçans s'enrichiſſoient ; mais l'argent par-là ne faiſoit que paſſer des mains de pluſieurs, dans les mains d'un ſeul, & l'Etat s'appauvriſſoit réellement tous les ans des cinq millions qu'on portoit dans les Indes, & qui n'en revenoient plus.

Cette perte étoit modique à la vérité ; mais il s'y joignoit ce que coûtoit l'Arabie, entrepôt commode pour le commerce des Indes, qui faiſoit elle-même un commerce conſidérable avec les Romains, & aux mêmes conditions que les Indiens, c'eſt-à-dire, qu'il entroit tous les ans une grande quantité d'argent en Arabie, qui n'en reſſortoit plus, ce qui fit naître même à Auguſte le

deſſein d'en faire la conquête.

Ælius Gallus, gouverneur d'Egypte, fut chargé de cette expédition, & partit à la tête d'une armée conſidérable ; mais trompé par ſon guide, qui étoit d'intelligence avec le roi Arabe, il s'apperçut trop tard de la trahiſon, & l'entrepriſe échoua. Les ſucceſſeurs d'Auguſte, occupés d'affaires qui parurent plus preſſantes, la perdirent de vue, & l'Arabie échappa au joug des Romains, qui ne ſe laſſerent point d'y porter, ainſi qu'aux Indes, l'argent qu'on tiroit avec peine des mines d'Eſpagne, & qui coûtoit tant de milliers d'hommes.

Ces deux objets de dépenſe réelle pour l'Etat, tandis que les profits n'étoient, pour ainſi dire,

que ſimulés, relativement à lui, l'épuiſerent à la longue, parce que le produit des mines n'étoit pas en proportion avec l'exportation des métaux. Inſenſiblement la diſette d'argent devint ſi grande, qu'on fut preſque toujours obligé d'altérer les monnoies.

On ne peut douter qu'Auguſte n'eût le deſſein formel de rendre les Romains commerçans. Par tout ce que nous avons vu juſqu'ici du régnede ce prince, il ſemble n'avoir eu que cet objet : le rétabliſſement de Corinthe, & celui de Carthage, en ſont une preuve non équivoque. Ce deſſein étoit le fruit d'une politique réfléchie. Il falloit, comme je l'ai déja dit, pour conſerver la couronne, diſtraire les Romains de cet amour pour la liberté, qui n'étoit plus

véritablement chez eux qu'une belle chimere, ou plutôt qu'une folie, qui les prenoit par accès; mais ces accès étoient fréquens & très-dangereux, pour quiconque se trouvoit alors sûr le trône. Le moyen le plûs sur de la leur faire oublier, étoit de tourner les esprits du côté de l'intérêt, & par conséquent de les occuper du commerce : cependant parmi tant d'établissemens qui tendoient à le protéger & à l'étendre, on ne trouve aucun réglement qui en honore la profession, & ce fut encore un trait de politique : accorder des priviléges honorifiques aux commerçans, ç'eût été montrer aux Romains les chaînes dont on vouloit les charger.

Dans les constitutions des Empereurs, successeurs d'Au-

gufte, on en trouve un grand nombre qui concernent l'annone, ou le bled qui devoit venir de l'Egypte ou de l'Afrique, pour l'approvifionnement de Rome & de l'Italie; mais ces loix n'ont aucune relation au commerce. L'annone étoit proprement un tribut levé fur les provinces, & conduit à la Capitale par des officiers ou magiftrats, chargés de ce détail : on eut foin de marquer même cette différence dans les loix; tous les priviléges qu'elles accordent aux gens de mer, ne regardent que ceux qui étoient employés pour l'Etat & pour fon fervice : les véritables négocians n'y avoient aucune part. La feule occafion où le Gouvernement parût faire attention à eux, fut fous l'empire

d'Alexandre Sévere, lorſque ce prince diviſa les marchands en pluſieurs claſſes, & érigea ce que nous appellons en France, des corps de métiers.

L'empereur Claude étendit la navigation des Romains dans l'Océan ſeptentrional, par la conquête qu'il fit de la Grande-Bretagne. Ce fut ſous ſon régne qu'un affranchi d'Annius Placamus, qui commerçoit dans l'Inde, & qu'une tempête écarta de ſa route, découvrit l'iſle de Taprobane. Alexandre Sévere favoriſa le commerce intérieur des provinces par des établiſſemens utiles, plus qu'aucun de ſes prédéceſſeurs.

Trajan parut oublier la politique d'Auguſte : ce prince, l'un des plus grands monarques qui

ayent existé, fut uniquement occupé du soin de conserver ou d'étendre l'empire Romain. Il porta ses armes victorieuses à l'Orient & au nord, beaucoup plus avant qu'on n'avoit jamais pénétré ; & lorsqu'il augmenta de beaucoup la flotte qui croisoit dans la mer Rouge, cette flotte n'avoit pour objet que l'affermissement de ses conquêtes dans l'Arabie.

Rome s'énervoit de plus en plus, & le luxe y faisoit tous les jours des progrès effrayans : cependant l'esprit militaire animoit encore les légions ; & malgré l'extrême dépravation des mœurs, l'empire ne seroit peut-être jamais tombé, si cet esprit se fût conservé parmi les troupes dans toute sa pureté ; mais les bandes Prétoriennes établies à Rome,

& dans les fauxbourgs, voyoient de trop près la molleſſe & les plaiſirs, pour n'y pas ſuccomber. Le luxe & la débauche firent naître l'indiſcipline : les bandes Prétoriennes porterent cet eſprit dans les camps, le communiquerent aux légions ; & ces corps, juſqu'alors invincibles, commencerent à dégénérer.

En admettant des barbares au ſervice de l'Etat, on acheva de tout détruire. Ces nouveaux défenſeurs des Romains ne pouvoient manquer d'en devenir les maîtres ; & l'on peut regarder comme les vrais deſtructeurs de l'empire, les Empereurs, qui, négligeant la milice nationale, remplirent leurs armées deGoths, de Francs & de Vandales. Il ſeroit abſurde de croire que ces princes

fuſſent aſſez aveugles pour ne pas s'en appercevoir ; mais dans la politique, on ſe croit ſouvent obligé de prendre un parti, dont les ſuites ne peuvent manquer d'être fâcheuſes, auxquelles on cede néanmoins par la néceſſité apparente du moment préſent ; & quelquefois cette néceſſité n'eſt que trop véritable.

Les ſoldats Romains, en ſe laiſſant corrompre par le luxe, ſe virent en proie à bien plus de beſoins que les barbares, qui ne le connoiſſoient point. L'Etat eut la foibleſſe d'y condeſcendre, & de les payer en proportion. Il en coûta donc infiniment davantage pour entretenir les armées de l'empire, qu'il n'en avoit coûté pour celles de la république, quoique les premieres fuſſent bien

moins nombreuſes ; ainſi les troupes nationales qui gardoient les frontieres, diminuoient néceſſairement en proportion de ce qu'il falloit ajoûter à leur paye & à la dépenſe militaire, tandis que le nombre des barbares augmentoit.

Les Romains n'étant environnés que de peuples, dont les beſoins alloient à peine juſqu'à ſe couvrir pour ſe défendre des injures de l'air, leur commerce ne pouvoit être que paſſif, c'eſt-à-dire, qu'il faiſoit ſortir les richeſſes de l'Empire. On leur fit des préſens pour les contenir, lorſque dans le moment où ils venoient piller les provinces, on ne ſe trouva pas en état de réprimer leurs courſes. Ces préſens étoient toujours qualifiés de gra-

tifications ; mais dans les mains d'un peuple belliqueux, ces préſens ou gratifications devenoient des tributs. L'Empire étoit comme un crible, d'où l'argent ſortoit de toutes parts. Le rapport des mines d'Italie, de la Gaule & de l'Eſpagne, étoit fort au-deſſous de l'évaporation des eſpeces, & ne pouvoit ſuffire à la réparation néceſſaire. Les armées n'étoient déja que trop foibles ; il étoit impoſſible de toucher davantage à cette dépenſe : la reſſource d'altérer les monnoies, preſque auſſi fâcheuſe pour un Etat, étoit épuiſée. Ce fut dans cet embarras que l'on s'aviſa de prendre au ſervice de l'Empire des barbares, qui coûtoient infiniment moins que les légions. On crut y appercevoir le double avantage

de diminuer le nombre des ennemis, par l'acquisition de ces nouveaux défenseurs, que sans cela on auroit eu de plus à combattre. En portant sur les rives du Danube des corps entiers de Francs, & des armées de Goths sur les bords du Rhin, on crut diminuer le nombre des ennemis sur ces frontieres, & augmenter les moyens de défense, en se procurant par-là la facilité de porter les légions Romaines ailleurs. Une bataille, pourvu qu'elle fût meurtriere, étoit toujours un avantage, de quelque côté que tournât la victoire ; mais on ne sentit pas que l'on disciplinoit des ennemis implacables, qu'on les armoit contre l'Empire, & qu'on leur apprenoit à vaincre les légions. En effet,

quelle apparence, que des barbares accoutumés à une vie plus douce dans les provinces Romaines, après avoir goûté toutes les eſpeces de plaiſir, & ſenti le bonheur de vivre dans un pays abondant & policé, vouluſſent retourner dans leurs forêts, ou qu'ils ne cherchaſſent pas l'occaſion de rentrer dans un pays ſi fertile? Enfin on ne s'apperçut pas que c'étoit diminuer le nombre des défenſeurs nationaux, déja beaucoup trop foible, & détruire entiérement le militaire à Rome, en l'établiſſant chez tous ſes ennemis.

C'eſt ainſi que le régne d'Auguſte, ſi vanté par tous les auteurs de ſon ſiécle, & rappellé ſi ſouvent dans le nôtre, fut un des principes de la chûte de l'empire Romain.

Conſtantin, qui dut le ſurnom de Grand à la fermeté de ſa foi dans la religion chrétienne, plus qu'à la grandeur de ſes actions, ébranla la conſtitution de l'Etat, & lui porta le coup mortel, en tranſportant le ſiége de l'Empire à Byzance, qu'il venoit de faire bâtir. Il attira dans ſa nouvelle Capitale la meilleure partie des principales familles de l'ancienne; & Rome, ainſi que l'Italie, ſe trouverent preſque entiérement dépeuplées. Rome auparavant tiroit ſa ſubſiſtance de l'Egypte, de la Sicile & de l'Afrique, il fallut alors partager ſes revenus; l'Afrique & la Sicile lui reſterent, & l'Egypte fut aſſignée pour être le grenier de Byzance.

On ne crut pas devoir faire ſortir le ſénat de Rome; mais une

ville où l'Empereur résidoit ne pouvoit s'en passer : on en créa un à Constantinople.

Deux Capitales indiquoient naturellement le partage de l'Empire. La nécessité de faire passer des secours des bords de l'Archipel, jusqu'au fond de l'Espagne, ou dans la Grande-Bretagne, ou sur les rives du Rhin, déterminoient assez la nécessité de diviser la puissance, depuis que le point d'où partoient les opérations du Gouvernement, n'étoit plus au centre de l'Etat : aussi voit-on depuis cette époque, tous les empereurs obligés de se donner des collegues. Valentinien, qui en sentoit tout le danger, auroit fort desiré d'abolir cet usage ; mais il y fut forcé par son armée même.

Cependant l'Empire, adminiſtré par deux chefs, dont chacun avoit ſon département, conſervoit encore l'ombre de l'unité. Théodoſe en décida le partage par ſes dernieres diſpoſitions, en faveur de ſes deux fils, Arcade & Honorius : ce fut l'époque de la chute de Rome, & de la naiſſance des diverſes monarchies qui ſe formerent dans l'Occident, des débris de cet Empire.

Avant Théodoſe, la dépenſe de la maiſon impériale, coûtoit déja bien plus que l'entretien des armées. Il ſembloit que les Empereurs, en ſe tranſportant à Conſtantinople, euſſent pris à tâche d'imiter les mœurs de l'Aſie, dont ils s'étoient rapprochés, & de ſurpaſſer en luxe & en molleſſe les

monarques de Perſe. L'ancienne ſimplicité étoit bannie. En faiſant deux Empereurs, on doubla donc la dépenſe ; & les provinces, qui ne pouvoient déja ſuffire à la premiere, furent entiérement accablées par la ſeconde. Ce n'étoit déja plus le temps, où les Souverains marchoient à pied à la tête de leurs troupes, partageoient les travaux avec les ſoldats, & ſe diſtinguoient bien plus par la ſupériorité de leurs talens & de leur courage, que par le faſte de la pourpre & les marques de leur dignité. Enſevelis dans le fond de leurs palais, uniquement occupés de plaiſirs, plongés dans les délices, ils étoient devenus preſque inviſibles. Leurs cours ſe remplirent d'eunuques & d'autres officiers de la couronne ;

auxquels le mérite d'approcher de la perſonne de l'Empereur, de ſervir, de flater baſſement ſes goûts, & de partage ou de voiler ſes foibleſſes, tint lieu des ſervices les plus importans rendus à l'Etat, & en fit obtenir les récompenſes & les honneurs. Les barbares trouvant les frontieres dégarnies de troupes, pénétrerent dans le cœur des provinces, & porterent par-tout la déſolation.

Les deux Empires ne ſe gouvernoient plus que par des intrigues. Les Romains n'avoient plus de ſoldats : cependant ils avoient encore des Généraux ; mais pour obtenir la conſidération & les graces qu'ils meritoient, ces Généraux ne rougiſſoient point de s'allier ſecrettement avec les en-

nemis de leurs maîtres, & de leur faciliter eux-mêmes l'entrée de l'Empire.

Stilicon, ſous le régne d'Honorius, après s'être couvert de gloire par les actions les plus éclatantes, la ternit, en appellant les Vandales pour détrôner ſon Empereur ; & ce zélé défenſeur de la couronne & de ſa patrie, ne fut plus qu'un rebelle odieux, qui méritoit la mort. On peut le regarder comme l'auteur du ſac de Rome, & de la deſtruction de l'empire d'Occident.

Stilicon avoit introduit les Vandales ſous le régne d'Honorius. Ces barbares s'étoient établis en Eſpagne ſous celui de Valentinien III. Boniface, l'un des plus grands Généraux, & des plus honnêtes hommes de ſon ſiécle,

trompé par des avis perfides que lui fit donner Ætius qui, baſſement jaloux de ſa gloire, l'avoit fauſſement accuſé auprès de Placidie, déclarée Régente pendant la minorité de Valentinien ſon fils; Boniface, dis-je, les appella dans l'Afrique, où il commandoit, pour ſe mettre lui-même en ſûreté. Déſabuſé, & juſtifié en même temps, il voulut chaſſer les barbares, & fut toujours battu par le même Genſeric qu'il avoit appellé à ſon ſecours.

Rome ne vivoit, pour la plus grande partie, que des bleds qu'elle tiroit d'Afrique. Le roi des Vandales, maître de cette fertile contrée, le fut auſſi de la ſeule marine qui reſtoit aux Romains, & qui étoit dans le port de Carthage. Ce prince barbare trou-

trouvant dans ses nouveaux sujets un grand nombre de matelots, fit exercer ses soldats aux manœuvres de la mer, se servit des vaisseaux qu'il avoit pris, en fit construire de nouveaux, porta la terreur sur toutes les côtes, les ravagea, envoya des flottes nombreuses croiser dans toutes les mers, & acheva ainsi d'ôter à Rome tous ses moyens de subsistance.

L'Empire étoit épuisé, & l'Empereur ne régnoit que sur un vain peuple d'esclaves, enchaînés par des besoins plus nombreux que les moyens de les satisfaire. Hors d'état de former une flotte capable de résister aux forces de son ennemi, il eut recours à l'Empereur d'Orient, qui ayant dans son partage l'Egypte, la Phéni-

cie & la Baſſe Aſie, pouvoit fournir un grand nombre de vaiſſeaux ; mais un prince qui recevoit d'Attila les outrages les plus ſanglans, ſans oſer ni s'en venger ni s'en plaindre, & qui ſembloit acheter d'un Barbare, au prix de l'or, le droit de porter la couronne, n'étoit pas diſpoſé à braver un ennemi auſſi redoutable que Genſeric : on ſçait d'ailleurs que le roi des Huns & celui des Vandales, unis par un traité ſecret, ſe communiquoient leurs projets d'expéditions, & qu'ils agiſſoient de concert.

Il ne reſtoit plus à l'Empire d'Occident qu'un boulevard redouté des Barbares ; c'étoit le brave Aëtius, qui reparoît par ſes talens & ſa bravoure, les défauts de ſon cœur, ſi tant eſt qu'une

qualité brillante, qu'une vertu même, puiſſe réparer des vices. Valentinien III, baſſement jaloux de la réputation de ce Général, à l'inſtigation de l'Eunuque Heracle, l'aſſaſſine de ſa propre main, & meurt bientôt après, aſſaſſiné lui-même par Petrone Maxime, qui lui ſuccéde.

Les forfaits que l'hiſtoire nous préſente dans ces ſiécles malheureux, font frémir la nature, & révoltent l'humanité. Maxime épouſe Eudoxie, femme de Valentinien; & loin de craindre de lui révéler ſon crime, il oſe s'en faire un merite auprès d'elle. Cette princeſſe infortunée, furieuſe de ſe voir unie & ſoumiſe au meurtrier de ſon époux, forme dans les accès de ſon déſeſpoir, le projet de ruiner l'Empire, plu-

tôt que de laiſſer impunie la mort de Valentinien, & préfere de s'enſévelir ſous les ruines de l'Etat, au ſupplice d'être l'épouſe du meurtrier de ſon époux. Stilicon avoit établi les Vandales en Eſpagne ; Boniface les avoit fait paſſer en Afrique ; Eudoxie les appelle à Rome. Maxime veut s'enfuir ; il eſt maſſacré. Genſeric entre dans Rome à la tête de ſon armée, met tout à feu & à ſang, pendant quatorze jours que dure le pillage, & retourne en Afrique. Cette malheureuſe ville, qui fut ſi long-temps la maîtreſſe du monde, d'où l'on vit ſortir tant de fois ces armées formidables qui faiſoient trembler les princes les plus puiſſans, Rome, dont le nom ſeul ébranloit les ſceptres, & faiſoit tomber les

couronnes, diſparut, pour ainſi dire, en un inſtant, & victime de la vengeance d'une femme outragée, elle tomba ſous les premiers coups d'un Vandale.

Avitus, ſucceſſeur de Maxime, qui ſe revêtit de la pourpre par le conſeil de Théodoric II, auprès duquel il avoit été envoyé en ambaſſade, & à qui le roi des Goths avoit promis ſon aſſiſtance; Avitus, dis-je, rentra dans Rome à la vérité; mais ni lui, ni les princes qui lui ſuccéderent, ne purent la relever.

L'Empire d'Occident languit encore pendant quelques régnes, & ne ſubſiſta plus qu'autant de temps qu'il en fallut aux Barbares pour en partager les provinces entre eux. Tels furent ſur cette partie de l'Empire Romain, les

effets du luxe & de la molleſſe, dont le régne d'Auguſte peut être regardé comme le berceau.

Après avoir parcouru rapidement les ſuites des établiſſemens de commerce que fit Auguſte pendant ſon régne, après avoir vu les malheurs qui réſulterent pour l'Empire d'Occident, de l'eſprit que fit naître ce prince chez les Romains, & qui ſe ſubſtitua inſenſiblement à l'eſprit militaire, paſſons dans l'Empire d'Orient, & conſidérons ce que ce même eſprit y opéra. Mais auparavant, jettons quelques regards ſur ces Vandales, qui depuis la conquête qu'ils avoient faite de l'Afrique, étoient devenus une puiſſance maritime.

Les flottes de Genſeric avoient eues pour objet la guerre & la

dévaſtation, bien plus que le négoce; mais les mœurs des Vandales s'adoucirent ſous le régne de ſes ſucceſſeurs. Ces peuples, poſſeſſeurs d'une contrée extrêmement fertile, joignirent au rapport des terres qu'ils cultivoient, & qui fourniſſoient bien au-delà de leur conſommation, les profits du commerce, d'autant plus conſidérables entre leurs mains, qu'ils étoient les maîtres de la mer, & cette nation pauvre & féroce, devint en peu de temps & riche & policée. Le paſſage de la pauvreté à l'opulence, fut pour elle ſi rapide, qu'il n'y eut, pour ainſi dire, point de terme moyen: auſſi les richeſſes y produiſirent-elles leur effet plus promptement que chez aucun autre peuple. Le luxe les

amollit tout d'un coup, & tellement, qu'ils ſurpaſſerent bientôt en lâcheté & en indolence, les Romains mêmes de leur ſiécle. Depuis que les Vandales s'étoient rendus maîtres de l'Afrique, nous dit Procope, ils s'étoient accoutumés aux bains, & à ſe faire ſervir ſur leurs tables les plus rares & les plus excellentes productions de la terre & de la mer : ils étoient couverts de longues robes de ſoie : l'or enrichiſſoit avec profuſion leurs vêtemens & leurs meubles : preſque tous leurs momens étoient partagés entre le théâtre, le cirque, la chaſſe, la danſe, la muſique : on ne voyoit plus perſonne, parmi eux, s'occuper des exercices militaires : ils avoient des jardins délicieux, deſſinés agréa-

blement, plantés de beaux arbres, & arrofés d'une infinité de fontaines : enfin, l'on ne voyoit chez ce peuple que feftins & que plaifirs.

Dans les premiers temps de l'établiffement des Vandales, l'Empereur Léon avoit armé contre eux une flotte formidable, montée de cent mille hommes de troupes, qui fut battue. Quatre-vingt ans après ou environ, Juftinien arme contre eux cinquante vaiffeaux, qui ne portoient que cinq mille hommes, fous le commandement de Belifaire, & les foumet. La vérité n'eft pas toujours vraifemblable, fur-tout au premier coup d'œil. Si quelque point de l'hiftoire peut paroître incroyable, c'eft de voir un Général, à la tête feulement de cinq

mille hommes, entreprendre de dompter un peuple maître de toute l'Afrique, d'une grande partie de la Sicile, de la Sardaigne, de la Corse, des isles de Majorque, de Minorque, d'Iviça, &c. & y réussir en moins de deux ans, sans verser une goutte de sang, pour ainsi dire; mais l'armée de Belisaire étoit composée de quelques troupes nationales, disciplinées, & qui s'étoient aguerries contre les Perses; le reste, & la plus grande partie, étoit composée de Huns, peuples féroces, peu susceptibles de discipline à la vérité, mais d'une force prodigieuse, & d'un courage auquel rien ne coûtoit. Les Vandales au contraire efféminés, timides, incapables de soutenir les fatigues de la guerre, traînant à leur suite

tout l'attirail des voluptés dont ils s'enyvroient ſans ceſſe, n'étoient plus que des victimes qui venoient ſe faire égorger, & qui au moment de frapper, laiſſoient tomber le fer dont ils étoient armés, faute d'avoir la force d'en ſupporter le poids.

Puiſque la petite digreſſion ſur les Vandales m'a conduit à Juſtinien, je prendrai l'hiſtoire de l'Empire d'Orient au régne de ce prince. Ses conquêtes, au premier coup d'œil, donnent de cet Empire, l'idée d'un Etat auſſi puiſſant que floriſſant; mais cette idée s'évanouit, lorſqu'on fait attention que l'Afrique, la Sicile & l'Italie, dont il ſe rendoit maître, pour ainſi dire, avec une poignée de ſoldats, ne pouvoient être conſervées qu'en met-

tant dans les villes de fortes garnisons, & qu'en entretenant dans ces vastes provinces des armées nombreuses & disciplinées. C'étoit précisément ce qui manquoit à Justinien; & tandis qu'il s'amusoit à conquérir des pays, sur lesquels il n'avoit aucun droit, & qu'il ne pouvoit garder, Chosroës fondoit comme un torrent sur toute la haute Asie, & combloit, à force de cadavres, les précipices qui formoient un obstacle au passage de son armée. Deux mille Huns, traversant le Danube, étoient venus piller & massacrer tout jusques sous les murs de Byzance, où ils avoient fait trembler l'Empereur dans son palais, & cette horde de Barbares n'avoit été repoussée que par un stratageme de Belisai-

re (*a*), qui, faute de troupes, ne put mener contre eux que quel-

(*a*) On ſera peut-être bien aiſe de ſçavoir quel fut ce ſtratagême, quoiqu'il ſoit aſſez connu, & qu'il ſoit d'ailleurs aſſez groſſier pour ne pouvoir réuſſir contre tout autre ennemi que des peuples ignorans & Barbares. Beliſaire fit couper des branches d'arbres, les plus groſſes qu'il fut poſſible, & fit ſortir grand nombre d'habitans, chacun traînant derriere lui une de ces branches, ce qui fit élever une pouſſiere très-épaiſſe. Les Huns, qui ne voyoient que ce nuage, crurent que c'étoit une armée qui alloit leur tomber ſur le corps. Beliſaire avec quatre cens bourgeois, & quelques gardes, ſe montra aſſez près d'eux. Les Huns craignirent d'être enveloppés, & ſe retirerent avec la plus grande précipitation. Le Général de l'Empereur eut encore l'audace de les pourſuivre : cette audace étoit néceſſaire pour les confirmer dans l'erreur, & les empêcher de la reconnoître ; mais on

que bourgeoiſie, ſans diſcipline, & même ſans armes.

ſent aiſément que pour peu que les Huns euſſent eu de connoiſſance dans l'art militaire, ils auroient fait un détachement de huit ou neuf cens hommes, qui, à une certaine diſtance du corps principal, s'allongeant par échelons, auroit été reconnoître cette armée ridicule. Il faut être ou bien lâche, ou bien ignorant, pour ſe retirer à l'aſpect d'une troupe, quelque formidable qu'elle paroiſſe, avant de l'avoir reconnue, & de s'être aſſuré d'abord de ſon exiſtence, enſuite de ſa direction, pour juger de ſon objet, de la ſituation du terrein qui eſt entr'elle & ſoi, de la maniere dont elle marche, pour voir s'il n'eſt pas poſſible de donner une leçon à celui qui la commande, &c. ſur-tout lorſqu'on a des forces ſuffiſantes pour ſe retirer, & que l'on a pris, en marchant en avant, les précautions néceſſaires pour la retraite en cas d'évenement: or les Huns, au nombre de deux

Il sembloit qu'en changeant le siége de l'Empire, les Romains eussent changé de sentimens. A Rome ils avoient abandonné le commerce à leurs affranchis, ainsi qu'aux peuples soumis à leur domination & aux étrangers ; ils ne confioient qu'à eux-mêmes le soin glorieux de défendre l'Etat : à Constantinople au contraire, presque tous les Romains étoient marchands, & ce peuple avoit tellement renoncé à la profession des armes, que les mercénaires

---

mille, pouvoient se retirer devant telle armée que ce fut. Maîtres comme ils l'étoient de leurs derrieres, que craignoient-ils, & que pouvoit attendre Belisaire de son stratagême ? mais il réussit, & ce Général fut applaudi ; moi, je ne l'admire que dans la poursuite.

faiſoient plus de la moitié de ſes troupes. On rougiſſoit à Rome de voir un Conſul Plébéien à la tête des armées, malgré ſes victoires & ſa capacité : on ne rougiſſoit point à Conſtantinople de voir un Franc, un Goth, commander ces fameuſes légions, qui n'avoient plus de Romain que le nom ; l'indiſcipline des Barbares s'étoit introduite parmi elles, & leur avoit fait perdre le ſeul avantage qui leur reſtât.

Tous les Barbares étoient ſoldats : une très-petite partie des Romains embraſſoit l'état militaire, depuis qu'il n'étoit plus honteux de commercer : ainſi, à compter les forces d'une nation par le nombre de ſes troupes, toutes choſes à-peu-près égales d'ailleurs, quelques hordes de

Huns, de Goths, &c. pouvoient balancer les forces de l'Empire. Aussi les Empereurs renoncerent-ils à se faire raison des insultes de ces peuples; ils ne cherchecherent plus qu'à les appaiser par des présens : mais se racheter ainsi de leurs irruptions & de leurs insultes, c'étoit les inviter à les renouveller souvent. La stupidité de ces peuples étoit l'unique soutien de l'Empire. Au lieu de s'unir pour l'abatre, & en partager ensuite les dépouilles, aveuglés par la férocité sur leurs véritables intérêts, ils s'abandonnoient à des soupçons ridicules, ne suivoient que les premiers mouvemens de leur colere, s'acharnoient avec fureur les uns contre les autres, se détruisoient successivement, & retenoient l'Em-

pire ſur les bords du précipice, où il tomboit de lui-même.

Du temps d'Honorius, lorſque Vallia étoit paſſé en Eſpagne pour en chaſſer les Sueves, les Vandales, les Alains, & remettre ce pays ſous la domination de l'Empereur d'Occident, ces peuples épouvantés de cette irruption, avoient envoyé demander à Honorius ſon alliance. *Faites la paix avec nous*, lui avoient dit leurs députés, *& recevez nos ôtages : demeurez tranquiles, tandis que nous nous ferons la guerre : chaque bataille que nous nous donnerons, ſera pour vous une victoire, puiſqu'elle ne peut qu'affoiblir le vainqueur même : en nous exterminant les uns les autres, nous détruiſons vos ennemis.*

Ce qui étoit arrivé en Occi-

dent, arrivoit en Orient : il sembloit que ces deux Empires étoient destinés à s'affoiblir par les mêmes moyens, à passer par les mêmes dégrés de langueur, pour périr de la même maniere, & tomber, pour ainsi dire, sous les mêmes coups.

La politique des Empereurs de Constantinople ne consistoit donc plus qu'à faire naître des dissensions entre les Barbares, & à leur donner de la jalousie les uns contre les autres; il ne falloit pour cela qu'un faux rapport, ou une préférence marquée. Alors le Chef des Barbares qui s'en trouvoit offensé, ne songeoit à s'en venger sur l'Empereur qu'après avoir écrasé son rival. Quelle ressource pour un peuple jadis si grand! quelle honte pour lui,

& quelle foiblesse elle indique ! Un particulier qui se dèshonore peut du moins se dérober à la société, & laisser oublier son opprobre en se laissant oublier lui-même : une nation qui s'est rendue méprisable, reste toujours en butte au mépris.

Quelle considération pouvoit avoir pour l'empire un Barbare, qui en trois jours exterminoit un peuple auquel cet empire païoit un tribut ? Quelle idée pouvoit en concevoir le peuple même qui le forçoit par ses menaces à païer ce tribut ? Veut-on s'en éclaircir ; remontons un instant jusqu'au régne de Théodose le jeune, & suivons Attila. Le roi des Huns, instruit que cet Empereur avoit donné une somme considérable à l'un de ses officiers

pour l'aſſaſſiner, ne daigne pas même s'en venger par la voie des armes ; il fait partir des ambaſſadeurs portans des bourſes pendues au col, dans leſquelles il avoit fait mettre le prix du crime projetté contre lui. *Théodoſe*, dit à l'Empereur celui des ambaſſadeurs qui portoit la parole au nom de ſon maître, *Théodoſe eſt fils d'un pere très-noble auſſi-bien que moi ; mais il s'eſt dégradé en me paiant tribut. Théodoſe n'eſt plus que mon eſclave, il n'eſt pas juſte qu'il dreſſe des embûches à ſon maître, & je le punirai comme un eſclave pervers.* Théodoſe le jeune reçut cette inſulte au milieu de ſa Cour, & ne put, ou n'oſa s'en venger. Cependant depuis ſon régne, l'Empire s'étoit affoibli de plus en plus juſqu'à Juſtinien;

on peut juger de l'état où il ſe trouvoit alors.

Juſtinien le rétablit d'une maniere brillante, & peu ſolide. Il travailla pour ſa propre gloire; mais ce qu'il fit pour l'Etat ne fut pas de longue durée. Sous ſon régne les Vandales avoient été vaincus; l'Afrique ſoumiſe; les Oſtrogots chaſſés de l'Italie, & Rome qui ſe retrouvoit ſous la domination de ſes anciens Maîtres, renaiſſoit, pour ainſi dire, de ſes débris.

L'Eunuque Narsès, auquel Juſtinien avoit confié le commandement de l'Italie, en triomphant des Oſtrogots & des Erules, en rétabliſſant les loix Romaines, en rendant aux terres des cultivateurs, en ramenant les Sciences & les Arts, en un mot, en

faiſant régner la paix & l'opulence dans ſon commandement, avoit montré dans la même perſonne un Général habile, & un excellent Miniſtre. A peine Juſtinien fut-il mort, que Juſtin II qui lui ſuccéda, ſur la ſimple imputation d'une populace avide, qui, dans la fortune d'un Miniſtre, croit toujours voir des biens qui lui appartiennent, & dont il l'a dépouillée, envoye Longin à la place de Narsès, & rappelle celui-ci.

Narsès eut le ſort trop ordinaire aux hommes d'Etat; admiré pendant ſa faveur, il méritoit de l'être; diſgracié, il devint l'objet des railleries de la Cour; l'Impératrice même ne l'épargna pas. Elle dit publiquement, pour l'in-

ſulter juſques dans ſa perſonne ; qu'elle le deſtinoit à filer dans ſon palais avec ſes femmes, & lui envoya une quenouille. Narsès, en recevant le ridicule préſent de l'Impératrice, s'écria : Avec cette quenouille j'ourdirai une trame, que ni elle, ni l'Empereur ne pourront démêler. Il tint parole. Juſtement irrité de l'ingratitude d'un Peuple dont il avoit fait le bonheur, de la foibleſſe de ſon nouveau maître, & des plaiſanteries de la Cour, il fit venir Albouin, roi des Lombards, dans l'Italie, avec promeſſe de lui en faciliter la conquête.

Narsès mourut, mais Albouin n'en arriva pas moins ; & Longin n'étoit pas Narsès. L'Italie fut

fut perdue encore une fois pour l'empire d'Orient & rentra sous le joug des Barbares.

Ce ne fut pas la seule perte qu'occasionna la fierté de Justin, que son indolence soutenoit mal. Cosroës, roi de Perse, ravageoit l'Empire & prenoit les villes d'Antioche & de Para, tandis que l'Empereur, au fond de son palais, ne songeoit à ordonner que des plaisirs & des fêtes. Ce prince ouvrit les yeux au moment où il alloit cesser de vivre : ses dernieres paroles, en remettant l'Empire entre les mains de Tibere II, effacent un peu les taches de sa vie ; mais l'Histoire est pleine d'exemples de Souverains qui ont sçu mourir & non régner, c'est que la mort d'un Souverain est un point, &

que la durée de ſon régne peut être conſidérée comme une ligne.

Les Turcs, originaires de Scythie, habitans le mont Caucaſe, entre la mer Noire & la mer Caſpienne, avoient paru pour la premiere fois ſous Juſtin II ; & ce fut probablement ſous cet Empereur, que le commerce de la ſoie, qui juſqu'alors s'étoit fait par la Syrie & par l'Egypte, commença à ſe faire par le Pont-Euxin. Les Turcs, en pouſſant leurs conquêtes vers le midi, avoient ſoumis les Sogdoïtes établis au nord de la Perſe ; ceux-ci prierent le Sultan Diſabule de leur permettre le commerce de la ſoie avec les Perſes, & pour le leur faciliter, d'envoyer une Ambaſſade à Coſ-

roës, lorſqu'ils porteroient leurs marchandiſes dans ſes Etats. Le Sultan y conſentit, les Ambaſſadeurs partirent. Coſroës qui ne vouloit ni violer le droit des gens, ni introduire chez lui un commerce qui auroit donné à ces Barbares entrée dans ſon pays, acheta, ſelon le conſeil de Catulphe, toutes les marchandiſes qu'on avoit apportées, & les fit brûler en préſence des députés qu'il renvoya.

Diſabule fit partir de nouveaux Ambaſſadeurs; mais Coſroës perſiſtoit dans la réſolution de ne point lier avec un peuple pauvre, un commerce qui ne pouvoit qu'épuiſer ſes Etats, par l'échange de ſes métaux contre des matiéres purement de luxe, & dont l'uſage ne pouvoit qu'amollir ſes

ſujets. D'ailleurs Coſroës craignit, avec quelque fondement, que ces marchands ne fuſſent autant d'eſpions, qui inſtruiroient continuellement les Turcs de ce qui ſe paſſeroit dans ſon intérieur. Il fit empoiſonner ſecrétement ces nouveaux députés, ainſi que leur ſuite; & pour dégoûter entiérement les Turcs de revenir dans ſon pays, il fit publier que leurs Ambaſſadeurs n'avoient pu ſoutenir la chaleur & la ſéchereſſe du climat.

Màniac, prince des Sogdoïtes, repréſenta à Diſabule, qu'au lieu de s'obſtiner à établir le commerce de ſoieries dans la Perſe, il feroit bien plus avantageux de l'ouvrir avec l'empire Romain. Juſtin II regnoit encore, comme je l'ai déja dit, il ne ſe condui-

ſit pas comme le roi de Perſe, & à la vérité ce prince ne le pouvoit pas : l'uſage de la ſoie étant autoriſé dans ſes Etats, il n'étoit guéres poſſible de l'abolir ; c'étoit donc un avantage de l'avoir à meilleur marché, & ſans doute elle coûtoit moins, en paſſant immédiatement des mains des Sogdoïtes dans celles des Romains, que lorſqu'il falloit la tirer des Indes par les Arabes ; & on crut que l'éloignement & le ſoin de cacher aux Turcs tout autre paſſage que le mont Taurus, impraticable pour la cavalerie, en quoi conſiſtoient leurs forces, ſuffiſoient pour mettre l'Empire à couvert de leurs entrepriſes. La propoſition du commerce fut acceptée, il s'affermit ; & tant que Diſabule vécut, la bonne

intelligence ſubſiſta entre ces deux peuples.

Les Avares, auparavant eſclaves des Turcs, s'étoient ſouſtraits à leur domination, & s'approchant des rives du Danube, avoient forcé les Romains de leur payer un tribut. Lorſque Tibere reçut l'Empire des mains de Juſtin, il étoit attaqué à la fois par les Lombards qui achevoient de ſoumettre l'Italie, par Coſroës qui ravageoit la Méſopotamie & la Cappadoce, & par les Sclavons qui ravageoient la Gréce. Ce prince réprima les entrepriſes des Perſes, & la mort de Coſroës le laiſſa reſpirer un inſtant de ce côté : au moyen du ſecours qui arriva à temps en Italie, il fut du moins conclu une tréve entre les Romains &

les Lombards; mais il reſtoit encore trop d'ennemis à l'Empire,pour qu'il pût ſe défendre avec ſes propres forces. Tibere envoya demander du ſecours aux Avares, & fit partir en même temps une Ambaſſade pour en obtenir des Turcs. Les Avares promettent d'abord de ſe déclarer en faveur des Romains ; mais bientôt inſtruits de la ſituation fâcheuſe de l'Empire, leur Cagan ſe met à la tête de ſes troupes, demande à l'Empereur le payement du tribut, veut même qu'on l'augmente, vient bloquer Sirmich ; & l'Empereur preſſé de tous côtés, eſt obligé de leur laiſſer cette place : tel fut le ſuccès de cette Ambaſſade.

L'Ambaſſade vers les Turcs ne reuſſit pas mieux. Diſabule étoit

mort, les députés de Tibere s'adreſſant à Toxandre, l'un de ſes ſucceſſeurs : *Vous étes donc ces Romains*, leur dit-il, *qui parlent dix langues & qui emploient toujours la même fourberie* ; puis mettant ſes dix doigts ſur ſes lévres, il continua de cette ſorte : *Vous avez dix langues comme j'avois tout à l'heure mes dix doigts dans ma bouche, & vous parlez tantôt de l'une, pour gagner ma confiance & la trahir ; tantôt de l'autre, pour abuſer de la crédulité de mes ſujets : vous employez l'artifice & la duplicité du cœur, pour tromper tous les peuples ; mais je ne vous cacherai pas mes ſentimens, car le menſonge eſt un vice inconnu parmi nous. Je châtierai, quand il me plaira, votre maître, qui, tandis qu'il me propoſe une confédéra-*

tion, fait alliance avec les Varconites, * *esclaves rebelles qui croient avoir secoué le joug de ma domination, & que je rappellerai à leurs fers : la présence de ma cavalerie suffira pour les faire cacher dans les entrailles de la terre; & s'ils osent paroître devant mon armée, au lieu d'employer des armes pour les vaincre, je veux les écraser comme des fourmis sous les pieds de mes chevaux. Voilà ce que je puis vous dire des Varconites, auxquels vous êtes assez foibles pour payer un tribut, & assez lâches en même temps, pour rechercher leur alliance; ils ne me donnent nulle inquiétude. Mais vous, pourquoi vos Ambassadeurs viennent-ils toujours par le mont Caucase, & pourquoi*

---

* Les Varconites étoient les mêmes que les Avares.

difent-ils qu'il n'y a point d'autre chemin pour arriver à ma cour ? Vous prétendez fans doute me détourner par-là de rien entreprendre contre vous ; fachez que je n'ignore pas la route du Danapre, du Danube & de l'Hebre ; fachez que je connois celle que les Varconites mes efclaves ont tenue pour aller fourrager vos terres ; je fais l'état de vos forces, & je n'ignore ni le nombre ni la qualité de vos troupes.

Dans les beaux fiécles de la république, & même dans ceux de l'empire Romain, ce difcours n'eût été qu'une fanfaronade qu'un jufte châtiment auroit fuivie de près ; dans la fituation où fe trouvoit l'Etat, ce difcours étoit impofant. Toxandre retint les Ambaffadeurs à fa fuite, partit pour foumettre les villes du

Bofphore, qui appartenoient encore à l'Empire, & les força de l'accompagner pendant quelques jours : c'eft ainfi que les Barbares infultoient à la fituation des Romains, & qu'ils profitoient de leur foibleffe.

Je ne finirois point, fi je voulois parcourir toutes les pertes de l'Empire fous les divers régnes des Empereurs, qui toutes avoient la même fource. Il faudroit une hiftoire fuivie pour montrer tous les points de fa décadence ; ce long tiffu de foibleffes & de lâchetés, ourdi par le luxe & la molleffe, m'entraîneroit trop loin, & ne feroit plus qu'une fuite de répétitions ennuyeufes. Je me hâte d'arriver à l'entiere deftruction de cet Empire malheureux, & je ne ferai plus que jetter un

coup d'œil rapide ſur le petit nombre d'évenemens intéreſſans qui précéderent ſa chute.

Malgré les menaces de Toxandre, les Turcs, ſans doute occupés par des guerres entr'eux ou contre d'autres Barbares, reſterent encore long-temps dans leurs déſerts. Un autre ennemi ſe montra. Les Arabes diviſés en pluſieurs Tribus n'avoient jamais paru des ennemis redoutables. Ils étoient alliés, les uns aux Perſes, les autres aux Romains; ils ſe réunirent pour profiter de l'épuiſement & de la corruption des deux Empires. La Perſe déchirée par les guerres civiles, tomba ſans réſiſtance. La Paleſtine, la Syrie, l'Egypte, l'Afrique rentrées dans le domaine de l'Empire, pour la plûpart, ſous le

régne de Juſtinien , & que les Romains tenoient encore, parce que perſonne ne les en avoit chaſſés, furent pour les Arabes des conquêtes d'un moment, pour ainſi dire.

Conſtantinople qui tiroit ſa ſubſiſtance de ces contrées fertiles, ſe trouva dans la plus cruelle extrémité ; mais la diſette ne fut pas le ſeul malheur qu'entraîna la perte de ces provinces. Les impôts de l'Egypte faiſoient la meilleure partie des revenus de l'Empire ; & l'Egypte, la Syrie, la Phénicie étoient abſolument eſſentielles pour ſon commerce. Cette perte eût été moins importante, ſi les Romains avoient pu renoncer au produit des manufactures & aux denrées étrangeres ; mais ces matieres de luxe

étoient devenues des matiéres de premier befoin : une loi qui auroit défendu de porter des robes de foie, ou quelqu'autre ornement, eût fait regarder le Prince comme un tyran odieux. Il fallut donc continuer ce commerce, c'eft-à-dire, porter aux ennemis le peu d'argent qui y reftoit encore.

Les Arabes ou Sarafins n'étoient point des Barbares ignorans, & fans goût. Dès qu'ils eurent jetté les fondemens de leurs vaftes établiffemens, & qu'ils les virent affermis, ils tournerent leurs vues du côté des fciences & des arts, fe perfectionnerent dans quelques-uns, & s'attacherent à l'étude de ceux qu'ils ignoroient. Ils s'adonnerent principalement à la navigation. Les

vaiſſeaux qu'ils trouverent dans les ports de la Phénicie, de l'Egypte, & de l'Afrique, furent employés, ils en équiperent même de nouveaux; bientôt ils devinrent auſſi redoutables ſur mer que ſur terre.

C'en étoit fait de l'Empire accablé; mais la nature qui ſembloit le voir périr à regret, parut faire un effort pour le ſauver. Callinique natif d'Heliopolis en Egypte, inventa une eſpéce de feu dont l'eau ne faiſoit qu'augmenter la violence: il fut appellé le feu Grégeois, & mis au rang des ſecrets de l'Empire. Conſtantin Porphyrogénète, dans l'inſtruction quil avoit dreſſée pour Romain ſon fils, ſur l'adminiſtration de l'État, lui dit: *Lorſque les Barbares vous demande-*

ront du feu Grégeois, répondez-leur que l'Ange qui l'apporta du ciel, défendit en même temps de le communiquer aux étrangers, & que ceux de nous qui ont osé leur en donner, ont été frappés de la foudre en entrant dans les églises. Par ce moyen, la marine Romaine qui paroissoit devoir être détruite, non seulement osa tenir devant celle des Arabes, mais même elle brûla leur flotte, lorsqu'ils vinrent mettre le siége devant Constantinople & conserva encore un espéce d'empire sur la mer. Cependant elle ne put empêcher ces peuples déja maîtres d'une grande partie de l'Asie, de l'Afrique entiere & de plusieurs contrées dans l'Europe, de passer en Sicile, en Italie & d'y détruire les réstes de la puissance de

l'Empire, comme nous le verrons dans la ſuite.

Rien de ſi brillant que les commencemens de l'empire des Saraſins ; mais la diviſion qui ſe mit entre les Califes, ou plutôt la molleſſe, produit ordinaire & certain d'un commerce trop étendu, fit tomber cette puiſſance formidable, preſque auſſi-tôt détruite que formée. Trois mille Turcs, ſous la conduite de Tangrolipix, conquirent toute la Perſe & ouvrirent le paſſage de l'Araxe à leur nation, qui bientôt inonda ces provinces fertiles. Mais le mépris que ces Barbares conçurent pour les Romains, eſt au-deſſus de toute expreſſion : Cuteutmoſès ayant reconnu la Médie & battu Etienne, qui pour lors en étoit Gouverneur, retourna

vers le Sultan lui dire qu'il venoit de découvrir un grand pays, qui n'étoit défendu que par des femmes. Le Sultan envoya des députés à Conſtantinople pour ſommer l'Empereur de ſe ſoumettre à lui, de lui payer un tribut, & ſe tint pour griévement offenſé de ce que ſa propoſition n'étoit pas écoutée.

Au reſte la guerre avec les Turcs ne reſſembloit point à celle qui ſe fait entre des peuples policés, qui dure un certain temps plus ou moins, & qui toujours eſt ſuivie de la paix. Avec eux, il n'y avoit ni déclaration, ni fin; ce peuple qui ne cultivoit point la terre, ne vivoit que de brigandages, & pouſſoit toujours ſes conquêtes.

A ne conſidérer le monde que

dans cette partie, on eût dit qu'il revenoit à ses premiers siécles. Les Turcs divisés par pelotons dans les antres des montagnes, ou dans des espèces de forts qu'ils construisoient au milieu des plaines, se répandoient continuellement dans les campagnes, massacroient, ou mutiloient les habitans, & emmenoient les bestiaux. Chaque chef de bande étoit un petit Souverain, qui s'aggrandissoit sans cesse. Les peuples de la frontiere se retiroient insensiblement vers la mer, à mesure qu'ils se trouvoient pressés par les Barbares. Ce fut ainsi, que de retraites en retraites, non seulement la Médie, l'Arménie, la Syrie & la Cilicie, mais encore la Cappadoce, le Pont & la Phrygie tomberent entre les

mains des Turcs, qui fonderent un nouvel Empire, dont Nicée fut la capitale, & que par leurs courſes réitérées, & de proche en proche, ils s'étendirent juſque ſur les côtes.

Dans des circonſtances ſi fâcheuſes, on s'attend peut-être à voir ſortir les Romains de cette langueur & de cet aſſoupiſſement, qui cauſoient tant de maux; on s'attend à les voir rappeller ce courage, qui tant de fois leur avoit fait vaincre des ennemis bien plus redoutables; on s'attend à voir des levées d'hommes dans l'Empire, les Empereurs s'occuper du ſoin de les diſcipliner, chercher des Généraux, en former, en faire naître; on s'attend à voir des ateliers pour la fabrique des armes, des ou-

vriers employés à conſtruire des machines ; des magaſins ſe remplir d'approviſionnemens de toute eſpece ; enfin l'on s'attend à retrouver des Romains qui s'arment & qui volent à la défenſe de la patrie ; mais le commerce, en tombant des mains des Saraſins lorſqu'ils avoient été ſubjugués, étoit rentré dans celles des Romains, ſans que les Turcs s'en miſſent en peine ; cette nation ne ſavoit que piller & détruire. Ce renouvellement de commerce n'avoit fait qu'accroitre le luxe à Conſtantinople, encore davantage, s'il étoit poſſible qu'il augmentât ; & tandis que les Barbares s'emparoient des plus belles provinces de l'Empire, les Romains dont l'ame étoit ſi fort retrécie, contens de porter, ou

d'aller chercher des marchandiſes dans les lieux où ils commandoient auparavant, ne s'occupoient à Conſtantinople que de plaiſirs ou d'ajuſtemens. La Cour n'étoit qu'un vil amas de femmes proſtituées & de flateurs rempans ſur les marches du Trône, plus mépriſables encore que le vice qu'ils encenſoient. Le comble de l'ambition étoit d'obtenir une agrafe d'or, une couronne de telle couleur, & des brodequins de telle autre. Tous les ſoins de l'Empereur ſe bornoient à la diſtribution de ces brillantes récompenſes, & tout ſon mérite conſiſtoit à bien juger de ceux qui les avoient méritées par les excès les plus honteux. Il nous reſte des volumes énormes, qui ne contiennent que les divers ornemens de tête, les vêtemens & les

chauſſures, inventés pour la Cour ou pour l'égliſe de Conſtantinople; éternels monumens de la baſſe corruption d'un ſiécle qui fait rougir l'humanité, & qui devroit être retranché des Annales du monde.

Les idées des Romains étoient tellement concentrées dans les couleurs, ou dans la matiere des habits, qu'un homme, quel qu'il fût, n'avoit qu'à paroître vêtu de pourpre, & avec des ſouliers rouges, pour ſe faire ſuivre & ſaluer comme Empereur, enfin pour cauſer une révolution.

Les gens de lettres n'ont d'autre avantage ſur le vulgaire, que celui d'avoir acquis des lumieres plus vives & plus pures : fidéles dépoſitaires qu'ils doivent être du feu ſacré de la raiſon & de la philoſophie, cet ordre de citoyens

eſt libre, & cependant il a des devoirs. Ses fonctions ſont de préſerver les peuples de l'erreur, de les éclairer & de les rappeller à la vertu, à la pureté des mœurs, à l'amour pour leur Souverain & pour leur patrie, à l'exercice de leurs emplois ou de leurs profeſſions, enfin au concours mutuel vers le bien général, & non pas de les enyvrer encore davantage des vices ſous leſquels ils ſuccombent, & de les amollir de plus en plus, en encenſant leurs goûts pour toutes les eſpeces de frivolités. La corruption étoit telle à Conſtantinople, que les gens de lettres même ne s'y occupoient que de choſes futiles. Les Hiſtoriens d'alors, dans le récit d'une bataille, au lieu d'en détailler les opérations & les

effets, ſe gardent bien de nous laiſſer ignorer ſi dans cette bataille qui épuiſoit l'Empire on perdit ou l'on recouvra telle perle ou telle relique ; car la religion, chez ce peuple efféminé, ſe reſſentoit comme tout le reſte de la foibleſſe des eſprits : elle étoit dégénérée en une ſuperſtition aveugle & miſérable. On alloit gravement entendre diſputer des Moines, qui, pour conſerver la conſidération dont ils jouiſſoient, ne manquoient jamais de faire ſuccéder un autre ſchiſme à celui qui venoit de finir. Les Empereurs même cherchoient à ſe rendre recommendables, en les imitant ; & au lieu de s'occuper des moyens de conſerver les débiles reſtes de l'Empire, d'en ranimer les forces abbatues, de

reprendre les provinces conquiſes, enfin d'épurer, de changer la maſſe informe & ridicule de l'adminiſtration, ils tourmentoient les conſciences de leurs ſujets, & verſoient à grands flots le ſang des peuples pour établir leurs erreurs, & faire recevoir comme dogmes, ce que ſouvent eux-mêmes ils ne croyoient pas.

A quelle cauſe peut-on attribuer une révolution ſi marquée dans le phyſique, ainſi que dans le moral de cette nation ? Quel philtre, quel poiſon avoit pu métamorphoſer le courage des Romains en lâcheté, leur fierté en baſſeſſe, & cet eſprit ſi actif en indolence ? La gradation eſt courte, & ſe préſente d'elle-même. Le luxe amena chez eux l'eſprit d'intérêt; l'eſprit d'intérêt ferma

les sources des vertus, les tarit, & introduisit le commerce qui augmenta encore plus le luxe. Il falloit le restraindre, on crut devoir le soutenir, en le laissant s'étendre sur tous les ordres de l'Etat. Les femmes des Empereurs faisoient des chargemens de vaisseaux pour leur compte ; les militaires devinrent des marchands, & cesserent bientôt d'être militaires. La voix de la patrie ne se fit plus entendre ; le Patriotisme fut anéanti. L'Etat n'eut plus pour défenseurs que des séditieux, qui par avarice en troubloient le repos, ou des mercénaires qui, méprisant le peuple qu'ils servoient en le voyant de près, faisoient tourner leur solde en tribut. Les Patriciens alors étoient très-riches. L'Empire étoit-il plus peuplé

que Rome au temps de Camille, où les Patriciens eux-mêmes cultivoient la terre de leurs mains? Le peuple étoit-il plus heureux; & un peuple peut-il l'être, lorſqu'il eſt l'objet du mépris? Que l'on ceſſe donc de nous vanter les grands avantages que l'on trouveroit à généraliſer le commerce, & à le rendre commun à tous les ordres d'une monarchie, indiſtinctement. L'époque de la chute de l'empire Romain eſt l'inſtant où tous les ordres devinrent commerçans, parce que dès-lors ils furent confondus. Si l'on peut reporter cette époque juſqu'au tems où le luxe s'introduiſit, c'eſt que le luxe amena le commerce; car il arriva à Rome le contraire de ce qui arrive dans les autres Etats, où le commerce

introduit le luxe. A Rome, le luxe parut d'abord, & le commerce ne vint qu'à sa suite.

L'Empire se trouvoit dans ces fâcheuses circonstances, lorsque les François établis en Italie, y vinrent demander de l'emploi. Ils furent reçus à bras ouverts. La cavalerie Françoise étoit toute composée de noblesse, différente à bien des égards de la plus grande partie de celle que nous voyons aujourd'hui. Ces hommes, vraiment nobles, n'étoient pas sans doute plus courageux; mais uniquement occupés des exercices militaires, ils étoient endurcis à la fatigue. Leur vie, même en temps de paix, étoit laborieuse; & loin de s'accoutumer au repos, ils le regardoient comme le tombeau, ou du moins comme le sommeil de la gloire.

Je ſais que cet eſprit, tout militaire, avoit quelques inconvéniens, & qu'il fut pouſſé trop loin. Ce peuple a toujours été exceſſif dans ſes goûts, ainſi que dans ſes vertus ; mais cette ardeur guerriere faiſoit la force de l'Etat, & nous lui devons les héros, du nom deſquels nous nous parons encore ; & ces actions, dont le ſimple récit émeut notre ame, la poſſede, l'enyvre, & en bannit, du moins pour l'inſtant, tout ce qui s'y trouve d'étranger à la vertu. Que ſeroit-ce donc, ſi nous avions encore ſous nos yeux ces modeles reſpectables ?

L'Empereur oppoſa aux Turcs ce qu'il put avoir de ces guerriers, auſſi robuſtes que courageux, dont l'intrépidité, toujours victorieuſe, portoit par-tout le

désordre & la consternation. Les Turcs ne pouvoient tenir devant eux dans la plaine, en quelque nombre qu'ils se présentassent; & lorsqu'ils ont eu quelques avantages, ce ne fut qu'en les attirant dans des embuscades, par des fuites simulées. Cette supériorité des François étoit encore bien plus marquée sur les habitans de Constantinople, & les premiers ne l'ignoroient pas. Rucelin, à la tête de quatre cent François, ose mesurer ses forces avec celles de l'Empire, & ne peut être vaincu. Mécontent de l'Empereur, il quitte la Cour, va s'établir dans la Cilicie, soumet plusieurs villes, se fait payer les tributs. En vain on lui oppose toutes les forces de l'Empire, il les dissipe; & dans une bataille

où les Grecs ſont vaincus, il fait priſonniers l'oncle & le neveu de l'Empereur, qu'il eût détrôné infailliblement avec cette poignée de monde, ſi l'on n'eût employé contre lui que la force; mais il fut la victime de la ruſe & de la trahiſon.

L'arrivée des Croiſés dans l'Orient y retarda beaucoup les progrès des Turcs, & donna le tems à l'Empire de reſpirer. Alexis Comnene, qui régnoit alors, ne voyoit les premiers ſur ſes terres qu'avec chagrin; mais ce Prince, dont le génie étoit ſouple & adroit, ſavoit eſpérer juſques dans les circonſtances les plus déſeſpérées, & en tiroit parti. Ennemi ſecret des Turcs & des Croiſés, il ſe montroit l'allié de chacun en particulier, & ne vouloit que les

détruire les uns par les autres. Les Croisés le remirent d'abord en possession de Nicée & de toute la Bithynie; mais en même temps qu'ils lui rendoient des services si importans, & qu'ils lui juroient une fidélité inviolable, ils ne pouvoient s'empêcher de lui témoigner le plus grand mépris pour la nation sur laquelle il régnoit. Un jour que les Comtes François, prêts à partir pour la Terre-sainte, étoient assemblés avec l'Empereur dans son palais, l'un d'eux alla s'asseoir sur le trône à côté de lui. Alexis Comnene, qui connoissoit la fierté des François, & le danger de la blesser, n'osa témoigner le chagrin que cette audace lui causoit. Baudouin alla prendre le Comte par la main. *Il ne vous convient pas*, lui dit-il,

de vous mettre à cette place ; c'eſt un honneur que l'Empereur n'accorde à perſonne ; il faut ſe conformer aux uſages du pays où l'on vit. Parbleu, répliqua le Comte dans ſa langue, *ne voilà-t-il pas un beau payſan pour être ſeul aſſis, tandis que tant de braves gens ſont debout.* L'Empereur ſe fit rendre ce diſcours, prit le Comte en particulier, & lui demanda qui il étoit. *Je ſuis François*, répondit-il, *& bon gentilhomme. Je ne ſais qu'une choſe : c'eſt qu'il y avoit dans mon voiſinage une petite égliſe où ſe rendoient ceux qui vouloient ſe battre. On y prioit Dieu, en attendant qu'il ſe préſentât quelque champion ; j'y ai paſſé bien du temps, ſans que perſonne ait oſé ſe meſurer avec*

moi. Alexis Comnene lui fit beaucoup de careſſes, & lui témoigna ſon amitié. On ne peut que blâmer, ſans doute, ce manque de reſpect à la majeſté du trône ; mais cette fierté naïve en excuſe l'audace. Un François la voit avec complaiſance dans un autre pays que le ſien, & cherche peut-être à s'y retrouver.

Malgré l'extrême déférence de l'Empereur pour les François, il étoit bien difficile qu'en conſidérant la foibleſſe de l'Empire, & poſſédés comme ils l'étoient de l'eſprit de conquête, il ne leur prît envie de recommencer leurs exploits par la priſe de Conſtantinople. Boëmond, fils de Robert Guiſeard, gentilhomme Normand qui avoit déja ſoumis une partie de l'Italie, entreprit de

joindre la capitale de l'Empire à ce que son pere en avoit détaché. L'Empereur, qui, dans la guerre contre Robert, avoit appris à combattre les François, n'opposa à Boëmond que des retranchemens dans les défilés par lesquels il devoit passer, & point d'armées, en plaine. Il s'attacha à lui couper ses vivres, à lui enlever ses convois; il débaucha, autant qu'il fut possible, les chefs de ses troupes & ses troupes même; & lorsque l'Empereur se trouvoit forcé de montrer de la résistance, il n'opposoit jamais que des François aux François mêmes.

Si les successeurs d'Alexis Comnene ne se fussent point écartés de cette conduite sage & convenable à l'état de foiblesse auquel l'Empire étoit réduit, ils en au-

roient défendu, sans doute, les restes, tout languissans qu'ils étoient, contre un peuple qui ne connoissoit guéres encore d'autre science militaire que l'intrépidité, la force & le maniment des armes. Mais ces Empereurs s'écarterent de la route qui leur avoit été tracée, & les François prirent Constantinople. Pour insulter à la mollesse & au vain luxe des Grecs, ils se promenoient dans les rues de la ville, vêtus de longues robes de soie, & marchant avec une affectation ridicule. La plûpart des habitans, & sur-tout les familles les plus distinguées, ne pouvant supporter ni les railleries piquantes de leurs vainqueurs, ni la dureté de leur joug, s'exilerent volontairement, en se refugiant les unes en Asie, où

elles fonderent l'empire de Nicée ; les autres à Trébiſonde, où s'éleva auſſi un nouvel Empire ; d'autres enfin, dans l'ancienne Epire & dans l'Italie.

Les François diviſerent bientôt en fiefs le territoire de Conſtantinople, ſelon leurs uſages nationaux. Cette partie de l'empire Grec prit la forme du gouvernement François d'alors, & tomba dans les mêmes inconvéniens. Ces grands Fieffataires devinrent autant de petits Souverains, qui ne reconnoiſſoient, pour ainſi dire, de l'Empereur, que le nom, & qui ne pouvoient s'accorder entr'eux. Ce partage ne pouvoit donc qu'affoiblir la puiſſance des François. Sans police, ſans argent, ſans induſtrie, trop peu nombreux, trop éloignés de leur pa-

trie pour en recevoir des ſecours, il étoit aiſé de prévoir la chute de cet Empire naiſſant. Auſſi ne dura-t-il que ſoixante ans, à la fin deſquels les Empereurs de Nicée reprirent Conſtantinople ſans coup férir.

L'Empire, délivré du joug des François, n'en étoit guéres plus libre. Conſtantinople renfermoit dans ſes murs des maîtres plus abſolus, & dont la puiſſance étoit bien plus ſolidement établie ; je veux dire, les Vénitiens & les Génois, qui ſe feroient à la fin emparés tout-à-fait d'un pays où ils ſembloient ne laiſſer régner l'Empereur, que pour leur propre intérêt ; ſi, 1°. ils avoient eu le génie auſſi conquérant que commerçant. 2°. Si l'eſprit d'intérêt n'avoit pas allumé entre ces deux

peuples la haine la plus vive, & des divisions dont les Turcs profiterent, pour leur arracher des mains, des dépouilles qu'ils n'avoient qu'à partager entr'eux, pour s'en assurer la possession.

L'établissement des Vénitiens & des Génois dans l'Empire étoit une suite de l'indolence du Gouvernement, & de l'engourdissement des peuples. La Gréce, à laquelle étoit réduit le domaine de Constantinople, par-tout entourée d'eau, ne pouvoit être conservée qu'en entretenant une marine, vu sur-tout le nombre des isles de l'Archipel, qui faisoient la meilleure partie de l'Empire. Les provinces maritimes de l'Asie qui dépendoient encore de cette couronne, ne pouvoient recevoir des secours ou des loix, que par la

mer. Le luxe de la capitale parvenu au dernier dégré, il n'étoit plus poſſible de ſonger à l'abolir ni même à le reduire, & le luxe ne pouvoit ſe ſoutenir que par le commerce. Toutes les parties de l'adminiſtration de cet état rendoient indiſpenſable d'avoir des flottes auſſi nombreuſes qu'elles pouvoient l'être ; mais l'engourdiſſement, qui, pendant un temps, avoit ſuſpendu chaque jour l'action de quelqu'un des reſſorts du gouvernement, étoit devenu général. Les Grecs étoient ſi fort plongés dans la molleſſe, que le ſoin d'aller chercher les matieres de beſoin ou de luxe étoit devenu trop penible à leurs yeux : ils n'avoient conſervé, pour ainſi dire, d'autre mouvement, que celui de recevoir

ce qu'on leur apportoit; & si la vie consiste dans l'action, les Grecs pouvoient être considérés comme un peuple de mourans.

C'est ainsi qu'à force d'étendre le commerce sans distinction & sans mesure, il n'y avoit plus de commerce. Les commencemens de la décadence de l'empire Romain avoient été marqués par la négligence du militaire & par la prétendue nécessité de substituer des mercénaires aux légions; les approches de sa chute furent marquées par la négligence de la marine. L'Empire n'avoit plus de vaisseaux de guerre; enlevés à diverses reprises par les Barbares, à peine lui restoit-il quelques vaisseaux marchands. Les Empereurs, plutôt que de donner leurs soins à faire construire des

flottes si néceſſaires à leur puiſſance, en chercherent ailleurs, & prirent des auxiliaires à leur ſolde ſur mer, comme ils en avoient pris ſur terre. Alexis Commene, prince médiocre dans tout autre ſiécle, mais qui dans le ſien paroît un grand homme, tant il eſt vrai que la grandeur des Princes, ainſi que des autres hommes, eſt une meſure d'optique, Alexis Commene, dis-je, ſe voyant menacé par le Duc Robert, avoit eu recours aux Vénitiens, & leur avoit accordé la permiſſion de faire tout le commerce qu'ils voudroient dans l'Empire, & de quelque nature que ce fût, ſans payer aucun droit. Les Vénitiens le ſervirent bien, comme on voit quelquefois des remédes pernicieux qui ſoulagent pour le mo-

ment ; mais ces remédes hâtent la mort. Les Vénitiens firent des établiſſemens à Conſtantinople, & la capitale de l'Empire ne fut plus qu'un de leurs comptoirs. Dans la ſuite, l'Empereur ne put ou n'oſa révoquer des priviléges ſi ruineux. Ce fut bien pis ; les Génois, émules & rivaux de la puiſſance maritime des Vénitiens, demanderent à jouir des mêmes prérogatives à Conſtantinople ; il fallut les leur accorder.

Lorſque les Paléologues repaſſerent de Nicée à Conſtantinople, après en avoir chaſſé les Latins, l'occaſion étoit favorable de chaſſer auſſi les Vénitiens & les Génois, qui s'étoient emparés de tout le commerce ; mais l'Empereur craignit de voir bientôt ſa capitale dépeuplée, & expoſée à

une disette générale. De nouveaux priviléges leur furent accordés: on leur assigna des fauxbourgs entiers sur les bords de la mer; ils obtinrent la permission d'avoir des juges de leurs nations & ne furent soumis à aucune autre jurisdiction: enfin ils ne payoient aucun droit, aucun impôt; & lorsque l'Empereur avoit besoin de vaisseaux & de matelots, ils lui en prêtoient, moyennant des sommes considérables. Ainsi, non-seulement les profits du commerce passoient dans les trésors de ces deux républiques, mais même tous les besoins de l'Etat devenoient autant de tributs qu'elles recevoient.

L'Empereur, en laissant établir les Vénitiens & les Génois à Constantinople, avoit stipulé que

les différends qui s'éleveroient entre les deux peuples, se décideroient sur mer, & loin de la ville & des côtes ; mais l'avidité de ces républicains ne faisoit guéres naître que des querelles particulieres, la jalousie les changeoit en émeutes qui se tournoient souvent en des especes de batailles dans le sein même de la capitale. L'empereur ayant voulu punir un jour le corps des marchands Vénitiens pour quelque chose de semblable, ils se retirerent dans leurs vaisseaux, ravagerent les isles de l'Archipel, allerent se plaindre à Venise, reparurent bientôt à la vue de Constantinople avec une flotte nombreuse, brûlerent les fauxbourgs, pillerent les isles voisines, firent des prisonniers, & vinrent les mas-

ſacrer ſous les fenêtres même du palais Impérial. L'Empereur touché des cris de ces victimes malheureuſes de ſon indolence & de la foibleſſe de ſon gouvernement, fut obligé de payer leur rançon, d'y ajoûter des ſommes conſidérables pour le tort que les Vénitiens ſe plaignoient d'avoir ſoufferts, & de leur rendre leurs établiſſemens.

Les Génois plus exigens encore que les Vénitiens, étoient auſſi plus puiſſans à Conſtantinople. On peut juger par cette eſquiſſe légere, de la ſituation où ſe trouvoit l'Empire, dans ſes derniers tems. Son domaine conſiſtoit en iſles, par conſéquent la mer en ſéparoit les diverſes parties, & il n'avoit point de marine. Le luxe y étoit exceſſif, &

le commerce, tant extérieur qu'intérieur, ne s'y faisoit que par des étrangers. Enfin environné de peuples belliqueux, il n'avoit point de troupes nationales. Cependant il se soutenoit encore; mais cet Empire, qui tant de fois avoit fixé les regards de la terre sur ses conquêtes & son aggrandissement, ne les fixoit plus que sur les dégrés qu'il parcouroit en se précipitant vers sa ruine. On n'attendoit, pour ainsi dire, que l'instant de sa chute.

Les Turcs, maîtres de toute la basse Asie, préparoient cette chute depuis long-tems. La seule crainte d'une croisade avoit retenu Bajazet; & lorsque ce Sultan piqué de la mauvaise foi de Jean, fils d'Andronic, & qu'il avoit fait associer à l'Empire, eut

pris

pris la résolution d'assiéger Constantinople, les conquêtes de Timur-Beg ou Tamerlan, suspendirent l'orage prêt à fondre sur cette ville; alors les Grecs profitent de ce moment, chassent de Constantinople les Turcs qui y étoient établis, au point d'y avoir leurs Juges & leurs Mosquées. Ils reprennent même sur eux quelques villes; mais ces restes de vigueur, trop tardifs, n'étoient plus que semblables aux étincelles d'un feu qui s'éteint.

Tamerlan passe comme un torrent, la famille de Bajazet monte sur le trône, les Turcs paroissent bientôt aux portes de Constantinople, qui ne doit son salut qu'aux divisions qui s'élevent entre les Princes Musulmans, pour la succession au trône;

ce n'eſt plus qu'à force de prieres & de baſſeſſes, que les Empereurs Grecs, tributaires des Sultans, conſervent avec la Couronne une ombre de puiſſance; la quotité de tribut feroit ſeule une preuve de la foibleſſe, & de la pauvreté de l'Empire. Amurat n'en exige que trois cens mille acres, petite monnoie qui vaut un peu plus d'un ſol de France, ce qui reviendroit à-peu-près à dix-ſept ou dix-huit mille de nos livres.

Enfin le fatal moment arrive: Mahomet II, juſtement irrité contre Conſtantin Deagaſes, peu touché des baſſeſſes d'un Prince qui s'humilie, & qui implore ſa clémence, vient aſſiéger Conſtantinople, & la prend d'aſſaut, après un ſiége aſſez long. Ainſi

finit l'Empire Grec, reſte informe du plus grand Empire qui ait exiſté.

De tous les peuples de la terre, les Romains ſont les ſeuls qui fourniſſent des exemples utiles à toutes les nations. On trouve dans leur durée toutes les eſpeces d'adminiſtrations, par conſéquent tous les avantages & tous les inconvéniens qui en réſultent: on y trouve même toutes les eſpeces de ce qu'on appelle le génie d'une nation. Ils furent long-tems puiſſans, parce qu'ils furent long-tems guerriers; leurs principales occupations ne ſe partagerent long-tems qu'entre le militaire & la politique; le luxe même, ſi pernicieux chez toutes les nations, n'éteignit point chez eux ce génie belliqueux, qui les

rendoit ſi redoutables ; il les rendit moins vertueux, moins dignes d'admiration, mais non pas moins conquérans. Il avoit introduit à la vérité l'eſprit d'intérêt ; mais ſoit par un effet du hazard, ou par une ſuite de la politique, cet eſprit s'étoit entiérement tourné du côté des conquêtes. Sur la fin de la République chaque Citoyen cherchoit à devenir riche, l'opulence étoit néceſſaire, elle tenoit lieu de vertu ; mais un Romain alors eût rougi de la chercher hors du chemin de la gloire : il n'imaginoit pas même qu'on pût ſonger à la trouver ailleurs. Le luxe s'étoit introduit par les conquêtes : on ne chercha que dans les conquêtes le moyen de le ſoutenir ; de ſorte qu'un des plus grands vices de

l'Etat servoit encore à l'aggrandir de jour en jour ; & Rome, en s'énervant, sembloit augmenter sa puissance, & augmentoit réellement sa domination. Si le Gouvernement républicain avoit pu subsister sans troubles intérieurs, cet Etat se seroit maintenu, tant qu'il seroit resté sur la terre des peuples à vaincre. Une domination universelle ne pouvoit effrayer des Républicains, qui se sentoient capables de la soutenir, en partageant entr'eux les soins qu'elle entraîne ; mais cette domination est trop vaste pour ne pas étonner un homme aux yeux duquel le monde entier n'est plus qu'un Royaume, quand il se voit seul chargé de le gouverner. Lorsqu'Alexandre pleuroit, en songeant que la terre avoit des li-

mites, il n'embraſſoit peut-être pas toutes les parties renfermées dans les deſirs qu'il formoit. Auguſte plus ſage, dut trouver ſon Empire trop grand; cette conſidération entra peut-être pour quelque choſe dans le plan d'adminiſtration qu'il ſe fit, malgré les flateries des Auteurs, & des Artiſtes de ſon ſiécle, qui le repréſentent tenant d'une main une boule, emblême du monde, & de l'autre un bâton de commandemens. Il lui reſtoit bien des peuples à ſoumettre, & dans ce nombre beaucoup de peuples riches; cependant Auguſte parut craindre de s'aggrandir, il n'oſa introduire le commerce, ou du moins il n'oſa l'introduire dans tous les ordres l'Etat; mais en favoriſant, comme il le fit, les

Arts & les Sciences, en récompenſant l'induſtrie avec profuſion, il augmenta ſi fort le luxe, que pour le ſoutenir, le commerce dans tous ces ordres alloit devenir indiſpenſable, depuis que Rome ne ſongeoit plus à conquérir. Le génie belliqueux de quelques-uns de ſes ſucceſſeurs ſuſpendit long-tems cet effet du luxe. Les Patriciens trouvant dans les emplois militaires, dans les conquêtes, & dans les commandemens des provinces, de quoi ſatisfaire leur avidité, née des beſoins formés par le plaiſir, ne ſongerent point à commercer ; mais lorſque les revenus de l'Empire ne furent plus ſuffiſans pour payer les militaires en proportion de l'accroiſſement du luxe, l'Empire prit des mercénaires à ſa ſolde,

comme on l'a déja vu, & bientôt les Praticiens, auxquels il ne reſtoit plus d'autres moyens de conſerver une fortune proportionnelle, ſe jetterent dans le commerce, & s'y enrichirent comme des Plebeïens. Alors l'Empire qui, dans ſes familles diſtinguées, ſource renaiſſante & toujours feconde de défenſeurs, ne trouvoit plus que des marchands qui calculoient ſans ceſſe, qui inventoient de nouvelles modes, qui cherchoient, pour ainſi dire, de nouvelles faces à la volupté, & qui aimoient mieux payer quelque ſomme légere à l'ennemi qui ſe préſentoit, que de le combattre, l'Empire, dis-je, ne fit plus alors que dégénérer; chaque jour, pour ainſi dire, lui coûtoit une ville, & chaque

campagne une province.

On peut confidérer l'Empire Romain dans ces tems de foibleffe, bien plus comme une fociété de négocians, fous la protection d'un juge établi pour terminer leurs différends, que comme un Etat gouverné par un Souverain.

Le refpect pour le nom Romain qui, pendant plufieurs fiécles, avoit été fi bien mérité, n'étoit plus qu'un préjugé; mais ce préjugé fubfiftoit parmi les Barbares; leurs divifions, les guerres continuelles entr'eux, tout fur la terre alors fembloit concourir à la confervation de cet Empire; les Romains feuls en furent les deftructeurs. Leur exemple prouve, 1°. qu'un peuple conquérant eft celui dont la puiffance eft la plus durable & la plus

ſolidement établie, puiſque les vices qui ſapent les fondemens des plus grands Etats, & les font diſparoître rapidement, ces mêmes vices ne produiſirent leur effet ſur Rome, qu'avec une lenteur ſurprenante. Combien d'Etats, & d'Etats puiſſans, l'Empire Romain ſur le déclin de ſa grandeur, vit-il ſe former de ſes débris, & ſe détruire à ſes yeux par les mêmes vices qui le précipiterent vers ſa ruine? Tels furent les Vandales, les Perſes, les Arabes, &c. 2°. Que le commerce peut devenir beaucoup trop étendu dans une monarchie, quelque puiſſante qu'elle ſoit, je ne dis pas pour l'intérêt de la nation: car je ſuis perſuadé que s'il étoit poſſible qu'un peuple ſe défendît du commerce exté-

rieur, & qu'il s'en tînt à celui de ſon intérieur, il n'en feroit que plus heureux, & ſa puiſſance plus aſſurée; mais c'eſt une opinion ſur la vérité de laquelle il eſt inutile de nous éclaircir : nous ne ſommes plus dans la poſition de l'admettre. Tel eſt le danger de laiſſer introduire dans un Etat ce qui l'affoiblit & le vicie; il devient bientôt impoſſible de le réformer : on ne peut plus qu'en arrêter les progrès, & lui donner des digues; mais je dis que le commerce des Romains fut trop étendu pour l'intérêt du commerce même : il réſulta de l'avoir généraliſé, que l'Empire, au lieu d'avoir des troupes nationales, n'eut plus que des mercénaires. Il avoit toujours une marine à la vérité; mais les com-

merçans paroiſſoient plus intéreſſés à ſa conſervation qu'à celle des troupes de terre ; ce qui fit qu'elle ſe ſoutint plus long-tems.

Les choſes reſterent dans cet état juſqu'au tems où les Arabes, en s'emparant du commerce des Romains, s'emparerent auſſi de leur marine. La chute de l'Empire des Arabes, qui, de même que celui des Vandales, ſembloit ne s'être formé & détruit que pour montrer aux Romains le danger qui les menaçoit, la chute, dis-je, de cette puiſſance, rendit à l'Empire tout le commerce dont il avoit été privé. Il s'en reſſaiſit ; mais on négligea de rétablir une marine militaire. Toutes les ames ſembloient être fondues & concentrées dans l'eſprit d'intérêt ; on avoit des mercénaires ſur terre,

on imagina d'en avoir ſur mer ; & l'on s'applaudit de cette idée.

Les Vénitiens & les Génois s'offrirent ; & ſous prétexte de défendre ce peuple de commerçans, ils s'emparerent non-ſeulement des reſtes de ſa puiſſance, mais de ſon commerce même. L'indolence des Romains ou des Grecs, comme on voudra les appeller, leur rendit cette perte, pour ainſi dire, inſenſible. Les ſoins indipenſables pour acquérir des richeſſes leur étoient devenus à charge : les Vénitiens & les Génois faiſoient valoir leur argent, & prenoient ſur leur compte toutes les peines, tous les travaux, & juſqu'aux dangers de la mer. Les Grecs crurent leur avoir de grandes obligations, au moment même que ces peu-

ples les dépouilloient. En effet ces deux Républiques leur auroient rendu un ſervice bien important, ſi en leur ôtant le commerce, elles les avoient rappellés à cette ancienne ſimplicité, à cette pauvreté des premiers ſiécles de Rome, d'où jailliſſoient tant de vertus, & tant de Héros. Mais un peuple ne rétrograde pas ainſi ſur lui-même: les deux extrémités ſe touchent, cependant il eſt impoſſible de franchir l'obſtacle qui empêche de paſſer du dernier point au premier. Les peuples s'uſent de même que les ouvrages de leur induſtrie; & il n'y a qu'un peuple neuf, ſi l'on peut ſe ſervir de cette expreſſion, qui puiſſe devenir puiſſant.

Pour que l'avidité des Vénitiens & des Génois eût rétabli

l'Empire, il auroit fallu un Empereur qui eût banni toute eſpece de luxe, & qui eût pouſſé la ſévérité à cet égard juſqu'à la cruauté : il auroit fallu que cet Empereur en même tems eût rétabli le militaire, la diſcipline, les exercices du corps, enfin qu'il eût changé les mœurs, les uſages les plus invétérés, & qui étoient devenus l'eſprit de la nation, c'eſt-à-dire, qu'il falloit un Empereur tel qu'on n'auroit pas pu en trouver un dans tout l'Empire, & qui, pour être obéi, eût créé d'autres hommes.

Le commerce ôté aux Grecs, il ne leur reſta rien que l'aviliſſement dans lequel ils étoient tombés. Le mépris des Barbares, l'indigence la plus funeſte ; & cette privation totale du com-

merce, qui ſeule faiſoit l'ame de l'Empire, fut le produit d'un commerce trop étendu.

Dans cette ſituation, Conſtantinople n'attendoit que des bras pour l'enſevelir ſous ſes ruines; & tout l'argent des Vénitiens & des Génois, ſi intéreſſés à ſa conſervation, ne put la défendre contre la valeur des Turcs conduits par Mahomet II. Conſtantinople fut priſe, & il ne reſta pas un ſeul veſtige de cet Empire qui avoit occupé preſque toute la ſurface du monde connu.

Fin du Tome ſecond,







